
PALLI



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III.ª SALA
C
SCAFFALE IV
PLUTEO
N.º CATENA 5
G. S. 44. XIII. 5



MADAME RÉCAMIER

LES AMIS DE SA JEUNESSE

ET SA

CORRESPONDANCE INTIME

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.

MADAME RÉCAMIER

LES AMIS DE SA JEUNESSE

ET SA

CORRESPONDANCE INTIME

PAR L'AUTEUR

DES SOUVENIRS DE MADAME RÉCAMIER

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874



AVANT-PROPOS

Lorsque j'essayai, il y a douze ans, en publiant les *Souvenirs et Correspondances tirés des papiers de Madame Récamier*, de tracer une image fidèle de cette noble et incomparable personne, je sentais bien que le portrait eût été plus frappant, plus vivant encore si, au lieu d'imprimer les lettres qui lui furent adressées, j'avais donné celles qu'elle-même avait écrites.

En effet, les lettres de ses amis n'étaient que le miroir où son âme et ses traits venaient se refléter, tandis que les lettres émanées d'elle, eussent été l'apparition

même de sa personne. Mais je n'avais alors à ma disposition que la correspondance échangée entre Madame Récamier et moi; ces lettres peu nombreuses, car nous nous sommes très-rarement quittées, étaient d'une nature trop intime pour que je n'eusse pas une certaine répugnance à les publier.

Vingt-deux ans, hélas! se sont écoulés depuis que nous avons vu disparaître cette femme, type achevé de grâce et de pureté, dont l'irrésistible séduction tenait autant à la bonté, à l'énergie et à la sincérité de son âme qu'à son éblouissante beauté.

Du cercle brillant d'amis dévoués qui formaient son cortége et on pourrait dire, sa couronne, bien peu survivent: la mort a fauché la plupart de ces débris du salon de l'Abbaye-au-bois, et c'est à cette triste condition que nous devons les lettres de Madame Récamier qui sont revenues entre nos mains.

La publication que nous en faisons aujourd'hui, complétée par beaucoup d'autres lettres, également inédites, aura, nous l'espérons, pour résultat, de faire mieux connaître et de plus en plus apprécier ce monde disparu; milieu charmant dont rien dans la société actuelle ne saurait donner l'idée et où l'élévation des sentiments, la délicatesse du goût, l'indépendance parfaite des caractères revêtaient un langage plein d'élégance et d'urbanité.

Il fallait arrêter un plan pour cette publication de lettres et de documents; celui qui nous a paru le plus naturel et que nous avons adopté, consiste à grouper dans l'ordre de leur date les diverses relations de Mme Récamier, de manière à la montrer successivement entourée des amis de sa jeunesse et de ceux de son âge mûr.

Le lecteur aurait le droit de s'étonner, si nous ne lui en disions le motif, de ne trouver dans ce volume, ni lettres, ni dé-

tails particuliers autres que ceux que nous avons déjà donnés, sur l'homme qu'un sentiment profond, un culte aussi désintéressé qu'exalté attacha jusqu'à sa mort à Mme Récamier; nous voulons parler du philosophe Ballanche. Il est certain que son dévouement absolu fit de lui l'esclave volontaire de celle qui réalisait pour lui le type de tout ce qu'il y a de beau et de noble sur la terre, et Mme Récamier n'eut jamais dans le cœur de Ballanche d'autre rivale que l'humanité. Elle lui accorda en retour une confiance sans bornes, et il tint une grande place dans sa vie. M. Victor de Laprade, l'ami, le disciple de Ballanche prépare une édition complète des œuvres du philosophe lyonnais, elle comprendra outre les travaux inédits de Ballanche, un volume de correspondance, nous avons été heureux de lui fournir toutes les lettres que nous possédions.

En lisant la partie des correspondances

que nous publions qui s'échangea sous le premier empire, on sera sans doute frappé du degré de compression qu'était arrivée à exercer sur les plus fiers esprits la tyrannie tracassière de la police de l'empire; la certitude que tout ce qu'on écrivait était lu, commenté avec une jalouse et subalterne défiance, mettait une gêne extrême dans les épanchements de l'intimité. Entre les proscrits, qui avaient bravé l'exil qu'ils subissaient, le mot même d'*exil* est très-rarement prononcé; ils ne parlent presque jamais des événements politiques; M. de Montmorency si activement, si ardemment dévoué à la cause du Souverain Pontife prisonnier, ne fait pas une seule allusion à la situation de Pie VII.

En présence de tels faits on comprend mieux la passion qu'avait Mme de Staël d'échapper à l'action de cette machine pneumatique administrative, sous laquelle une main de fer réduisait tout au silence.

MADAME RÉCAMIER

ET

LES AMIS DE SA JEUNESSE

Nous devons placer au premier rang des plus anciens amis de Mme Récamier deux Lyonnais, Camille Jordan et Lemontey.

Tous deux éminents par l'intelligence, mais de natures absolument opposées, faisaient partie du conseil des Cinq-Cents, et c'est en 1797 qu'ils furent admis chez M. Récamier, dont la maison, hospitalière entre toutes, s'ouvrait avec un cordial empressement à ses compatriotes. Camille Jordan dut y être amené par Degérando, auquel une amitié de frère, profonde, dévouée, inaltérable, le liait depuis l'enfance : amitié, que ni le temps, ni l'absence, ni même des divergences

d'opinions et de conduite très-marquées n'arrivèrent jamais à refroidir.

Quelles que fussent les qualités de Lemontey, la sûreté de son commerce et sa constance dans les relations d'amitié, cet homme d'un esprit supérieur et d'un incontestable talent avait un scepticisme qui répugnait à la disposition confiante et enthousiaste de la jeune et belle enfant mariée depuis quatre ans à M. Récamier.

Les convictions politiques manquaient à Lemontey autant que les croyances religieuses, il jugeait les événements et les hommes avec une ironie moqueuse qui ne l'empêchait pas d'être fort serviable au besoin, et donnait beaucoup de piquant à sa conversation. D'une avarice devenue proverbiale et dépourvu de toute élégance extérieure, il manquait souvent de goût jusqu'au cynisme dans le langage, mais ses jugements littéraires étaient fins et sûrs et ses conseils dans ce genre toujours justes. Mme de Staël l'attirait volontiers chez elle et aimait à le consulter, on la voit dans ses lettres à Mme Récamier insister pour qu'elle décide Lemontey à venir à Coppet ou à Auxerre. Fidèle à une habitude qui datait de l'époque très-reculée où il

vint à Paris siéger au conseil des Cinq-Cents, j'ai vu Lemontey, durant toute mon enfance jusqu'à sa mort arrivée en 1826, venir chaque samedi dîner chez mon oncle M. Récamier.

La belle Juliette avait pour Lemontey un fonds d'attachement sincère, mais elle sentait une bien autre sympathie pour Camille Jordan ; nous ne prétendons pas raconter ici la vie de l'éloquent et intrépide patriote que l'histoire de nos luttes sociales et parlementaires « ne trouvera jamais dans les rangs des vainqueurs. » Nous renverrions plutôt à l'éloge que Ballanche a fait de lui en si nobles termes, ainsi qu'à l'article étincelant d'esprit que M. Sainte-Beuve a consacré à Camille Jordan dans la *Revue des Deux Mondes*, article dont le public garde encore le vif et récent souvenir. L'habile critique a dans ce travail, non-seulement apprécié avec sa finesse accoutumée, l'aimable originalité du traducteur de Klopstock et le talent de l'orateur politique; mais, ce qu'on aurait eu, peut-être, moins le droit d'attendre de lui, il a rendu une entière justice à l'indépendance et au patriotisme de ce défenseur de la liberté.

On sait qu'échappé à grand'peine et grâce

seulement au dévouement de ses amis au coup d'État de fructidor, Camille Jordan parvint à gagner la Suisse avec M. Degérando, visita avec lui l'Allemagne, et dans cette émigration forcée se lia avec Mathieu de Montmorency. Revenu en France et à Paris en 1800 après avoir fait un séjour en Angleterre, Camille Jordan y retrouva la jeune femme, pour laquelle trois ans auparavant il avait éprouvé un si vif attrait, plus brillante et plus à la mode que jamais. C'est à partir de ce moment que d'étroites relations s'établissent à la fois entre M[me] de Staël, Mathieu et Adrien de Montmorency et Camille Jordan, et qu'il fait avec M. et M[me] Degérando partie de la société intime et quotidienne de M[me] Récamier, tantôt à Clichy, tantôt à Saint-Brice ou à Paris. C'est à ce moment que commence entre elle et lui un échange de lettres ou de billets qui n'ont pas tous échappé à la destruction.

Madame Récamier s'attacha d'une très-profonde amitié à Camille Jordan ; il lui inspirait une haute estime et une vraie confiance, il partageait auprès d'elle avec Mathieu de Montmorency, mais à un moindre degré pourtant, le rôle d'ami un peu rigide qui s'efforçait de la défendre

de l'enivrement des hommages que le monde lui prodiguait et travaillait à la guérir du besoin impérieux de plaire qu'elle avait apporté en naissant avec tous les dons qui le lui rendaient facile.

Peu d'hommes ont possédé au même degré que Camille Jordan, avec les grandes qualités et les vertus sévères qui commandent le respect, le charme et l'agrément dans le commerce habituel de la vie. Le tour original de son esprit, son ardeur, sa verve, la finesse de ses appréciations, une certaine candeur naïve, tout chez lui jusqu'à la gaucherie un peu provinciale dont il ne se défit jamais, avait de la grâce. M. Sainte-Beuve a très-justement remarqué le trait commun à tous les Lyonnais, ce goût du terroir, si j'ose dire ainsi, qu'on retrouve chez les contemporains de Camille Jordan et qui leur demeure attaché à tous, si divers qu'ils soient d'ailleurs. M. Sainte-Beuve le définit : « Un certain « fonds de croyances, de sentiments, d'habitudes « morales, de patriotisme local, de religiosité et « d'*affectuosité* qui se maintient au milieu de « l'effacement et du desséchement général des « âmes. »

Nous placerons ici deux billets de Mme Récamier à Camille Jordan qui remontent aux premières années de leur intimité ; mais nous devons aller au-devant de l'étonnement que ne manqueront pas d'éprouver quelques personnes en voyant une très jeune-femme écrire à un homme qui n'est ni son frère, ni son mari, ni son parent, en l'appelant par son nom de baptême et celui-ci lui répondre de même. Cet emploi du nom de baptême a été l'usage constant de toute cette société et s'allie avec les formes de la déférence et du respect le plus profond. Mme de Staël ne parle jamais de M. de Montmorency et ne s'adresse jamais à lui qu'en le désignant sous son nom de *Mathieu.* Mme de Boigne en fait autant pour Adrien de Montmorency qui dit en parlant d'elle, *Adèle.* Toute la société de Coppet appelle Mme Récamier ou parle d'elle sous son seul nom de *Juliette,* il en est de même pour Camille Jordan désigné ou interpellé par tous comme *Camille,* de même pour Benjamin Constant, pour Prosper de Barante, et certes en dépit de cette habitude qui a disparu de nos mœurs, le langage de ce cercle d'élite n'est ni familier, ni trivial.

Mme RÉCAMIER A CAMILLE JORDAN.

« 1801.

« Cher Camille, je suis désolée de ne pas vous voir aujourd'hui. Je suis obligée d'accompagner maman chez Cambacérès et je pars de là pour la campagne.

« Si je ne vous vois pas ces jours-ci j'irai vous chercher à Meudon[1]. Mille tendres souvenirs et amitiés à vous et à vos amis. »

« 1801.

« Cher Camille, je vous envoie les invitations dont je ne savais pas les adresses. Je crains qu'il ne soit trop tard : arrangez cela pour le mieux, adieu, je vous verrai ce soir, mais je vous verrai au milieu du monde, j'aimais bien mieux ma petite chambre de Meudon et les promenades dans les ruines. »

Il s'agissait, on le voit, d'une de ces fêtes que donnait Mme Récamier et où la société qui se

1. Chez les Degérando.

reconstituait, et n'avait point épuisé son ardeur de plaisirs dans les saturnales du Directoire, accourait avec empressement. La paix de Lunéville, puis celle d'Amiens, avaient rouvert la France aux étrangers : ils y affluèrent pendant les hivers de 1801 et de 1802.

Nous en trouvons une preuve dans ce billet de Camille Jordan à sa brillante amie :

« Il y a un baron d'Arnim, Prussien qui m'est recommandé, que je voudrais bien faire aller demain au bal de Demidoff. Vous qui régnez dans toutes ces Russies, pourriez-vous bien lui en ménager l'entrée ?

« Degérando et Annette vous disent les choses les plus tendres et vous prient d'envoyer votre orphelin à l'école.

« Je vous espérais et vous attendais avant-hier chez Lady Forster[1].

« CAMILLE.

Mme de Staël passa à Paris tout l'hiver de 1801 et c'est à partir de cette époque que ses rela-

1. Lady Élisabeth Forster, sœur du comte de Bristol; elle épousa plus tard en secondes noces le duc de Devonshire.

tions avec Mme Récamier prirent le caractère d'une étroite intimité. Retournée à Coppet au printemps elle lui écrivait le 9 septembre :

« Vous souvenez-vous, belle Juliette, d'une personne que vous avez comblée de marques d'intérêt cet hiver et qui se flatte de vous engager à redoubler l'hiver prochain? Comment gouvernez-vous l'empire de la beauté? On vous l'accorde avec plaisir cet empire, parce que vous êtes éminemment bonne et qu'il semble naturel qu'une âme si douce ait un charmant visage pour l'exprimer. De tous vos adorateurs vous savez que je préfère Adrien de Montmorency ; j'ai reçu de ses lettres, remarquables par l'esprit et la grâce et je crois à la solidité de ses affections, malgré le charme de ses manières. Au reste ce mot de solidité convient à moi qui ne prétends qu'à un rôle bien secondaire dans son cœur. Mais vous, qui êtes l'héroïne de tous les sentiments, vous êtes exposée aux grands événements dont on fait les tragédies et les romans. Le mien[1] s'avance au pied des Alpes : j'espère que vous le lirez avec

1. Son roman de *Delphine,* qui parut en 1802.

intérêt; je me plais assez à cette occupation. En parlant de vos adorateurs, je ne parlais pas de M. de Narbonne[1], il me semble qu'il s'est rangé parmi les amis, s'il n'en était pas ainsi, je n'aurais pu dire que je lui préférais personne.

« Au milieu de tous ces succès, ce que vous êtes et ce que vous resterez, c'est un ange de pureté et beauté, et vous aurez le culte des dévots comme celui des mondains. Que disent-ils, vos dévots, du nouveau traité avec le pape[2]? est-ce bien orthodoxe? nous autres hérétiques nous confondons tout cela, donnez-moi quelques lumières sur ce mélange un peu singulier. Avez-vous revu l'auteur d'*Atala?* êtes-vous toujours à Clichy? enfin je vous demande des détails sur vous; j'aime à savoir ce que vous faites, à me représenter les lieux que vous habitez; tout n'est-il pas tableau dans les souvenirs que l'on garde de vous? Je joins à cet enthousiasme si naturel pour vos rares avantages, beaucoup d'attrait pour votre société. —Acceptez, je vous prie, avec bienveillance tout

1. Ancien ministre de Louis XVI, aide de camp de l'empereur Napoléon.

2. Le concordat signé le 17 juillet 1801 entre le pape Pie VII et le gouvernement français.

ce que je vous offre et promettez-moi que nous nous verrons souvent l'hiver prochain. »

C'est de l'année 1803, et évidemment après le premier ordre d'exil, qu'il faut dater un mot de Mme Récamier à Mme de Staël, que M. Sainte-Beuve a trouvé dans les papiers de Camille Jordan et que nous reproduisons ici après lui :

« Au moment où je recevais le billet qui m'annonce votre départ on m'en a remis un de Junot qui m'écrit : « J'ai vu ce matin le consul, il a dit « qu'il consentait à ce *qu'elle* ne quittât pas la « France; il veut bien *qu'elle* réside même à « Dijon, si cela lui est agréable; il m'a même dit « tout bas que s'il n'y a rien de nouveau par « la suite... j'espère que sa sagesse et nos vives « sollicitations feront achever la phrase. »

« Vous savez sans doute tout cela. Pour moi, j'ai bien besoin d'espérer de vous revoir bientôt pour me consoler un peu de votre absence. Je vous prie en grâce de me faire savoir vos projets. — Je n'oublierai pas l'affaire de M...

« Il est bien difficile de s'accoutumer à ne plus

vous voir quand on a eu le bonheur de passer quelques jours près de vous.

« J'attends de vos nouvelles avec une inquiète impatience.

« JULIETTE R.

« Dimanche soir. »

CAMILLE JORDAN A Mme RÉCAMIER.

« De Saint-Ouen, 1803.

« Chère Juliette, je vous ai laissée souffrante et je suis en peine de votre santé, je vous prie de m'en donner quelque nouvelle par le retour de mon messager; je voulais aller m'en informer hier, mais je revins trop tard, j'irai au premier moment de liberté, pourvu toutefois que ma visite ne vous ennuie pas, car le doute que vous avez eu du plaisir que me fit votre dernière m'inspire une défiance mieux fondée. Oh! ce doute m'est resté sur le cœur, je ne vous le pardonnerai de longtemps. — Cependant non, je suis sûr de vous intéresser, car je vous parlerai d'Adrien[1], de la visite que je lui ai faite, je vous conterai mon dîner avec Fox où il a été

1. Adrien de Montmorency.

question de vous. Voici les papiers de l'hospice que j'avais emportés par mégarde, j'espère que vous n'oubliez pas les petites filles et le charmant projet si digne de votre bon cœur.

« Que devient la belle Aline et le roman *portugais?* Dites-lui, je vous prie, quelque chose de gracieux de ma part. Dites-lui que nous la prions de préparer sa douce voix pour chanter une romance du XVIe siècle qui n'est point connue et qui nous charme. Annette et Degérando se rappellent à votre souvenir. — Adieu, chère Juliette, je vous aime quoique un peu moins qu'avant notre dernière conversation.

« C. »

Camille Jordan était retourné à Lyon, lorsque Bonaparte y tint la Consulte Cisalpine. Pendant son séjour dans cette ville le premier consul voulut attacher Camille à son nouveau gouvernement ; mais « il ne put vaincre, nous dit Ballanche, les répugnances de cet homme dont toute l'habileté consistait dans une grande droiture et que la pureté de son patriotisme rendait méfiant. »

Tant que dura le pouvoir de Bonaparte pre-

mier consul ou empereur, Camille Jordan se condamna à l'obscurité d'une vie d'études. Fait pour les affections de la famille, il se maria et c'est dans les termes suivants que le 25 ventôse an XII (15 mars 1804) il annonçait son mariage à Mme Récamier :

« Chère Juliette, quel va être votre étonnement! Cet irrésolu se fixe, cet inconstant s'enchaîne ! Je me marie, j'épouse une Lyonnaise, je fais un de ces mariages conseillés par les grands parents, mais sanctionné par le cœur, à la fois raisonnable et doux. Il y a, malheureusement pour la perfection du roman, de la fortune et des convenances. Mais d'ailleurs on est jeune, on a du sens, de la vertu, de la grâce : on paraît m'aimer beaucoup et tout dur que je suis, je m'en laisse attendrir... Votre amitié curieuse voudrait sans doute plus de détails, vous ne les aurez point; il faut venir les chercher. Je soupire avec plus d'ardeur que jamais après votre voyage, j'ai le plus vif désir de vous la faire connaître et aimer. Pour elle je suis bien sûr qu'elle vous aimera, que nos cœurs, si d'accord, s'entendront sur Juliette, chériront ensemble

cette bonté et cette grâce ineffables. Je vous prie d'annoncer de ma part mon mariage à votre mari, car je suis bien sûr de l'intérêt amical que son bon cœur y prendra. Dites-lui que c'est Mademoiselle Magnieunin de Lyon, mais probablement il ne la connaît pas.

« Je vous prie aussi d'en faire part à votre mère, votre père, à tous les vôtres, en me rappelant au souvenir et à l'amitié de tous. Écrivez-moi bientôt.

« C. J. »

Le mariage de Camille Jordan et le bonheur intérieur qu'il y trouvait ne l'empêchèrent pas de venir parfois à Paris; il y était en 1806, durant l'été que Mme de Staël passa en grande partie au château de Vincelles près d'Auxerre. Tous les amis de la noble exilée firent le pèlerinage de Vincelles et Mathieu de Montmorency, qui y était venu des premiers, pressait l'arrivée impatiemment attendue de Mme Récamier.

« Vincelles, près Auxerre, ce samedi soir 10 mai.

« Il est peu de personnes qui doivent être moins accoutumées que l'aimable Juliette à voir quel-

ques jours sans réponse les lettres qu'elles écrivent. Pardonnez-moi si je n'ai pas répondu tout de suite à la vôtre qui est toute aimable, quoique toute précipitée. Pardonnez, non à moi, qui vraiment ne suis pas coupable, mais à la singulière et assez désagréable habitude que prend la poste de retarder toutes nos lettres pour Auxerre d'un courrier. Je voudrais bien au moins que le bureau d'examen et de lecture des lettres fût plus preste dans ses fonctions et que s'ils lisent celle-ci, l'avis leur profitât. La vôtre ne m'est arrivée qu'aujourd'hui même à quatre heures. Quoique vous ayez eu la bonté d'oublier la date, ce qui quelquefois peut déranger les calculs des pauvres campagnards, il entre dans les miens, d'après l'avis qu'on m'avait donné de votre lettre, qu'elle a dû être écrite le mercredi et nous sommes déjà à cette fin même de la semaine que vous destiniez au paisible et solitaire séjour de Vincelles. — Les habitants seraient trop fâchés que rien dérangeât vos bonnes intentions pour eux ; il y a une petite Albertine dont le visage s'épanouit en pensant qu'elle vous verra ici. La maîtresse de la maison y attache le plus grand prix et vous dirait d'ar-

river dans le moment quelconque qui vous conviendra le mieux, plutôt que de ne pas arriver du tout. Mais en rapprochant quelques circonstances d'une visite pour les premiers jours de la semaine que je projette d'aller faire dans une famille voisine, d'un parent malade, auquel vous vous êtes intéressée comme à tous les malheureux, et une petite course d'affaires qu'elle projette du côté de Briare, nous vous proposerions d'arriver samedi matin au plus tard avec le jeune cavalier Albert [1] qui se rappelait si bien vos bontés et qui était des plus empressés à aller les réclamer dans son voyage à Paris, et qui serait également fier de vous ramener ici et désespéré de perdre quelque chose de votre séjour. Son Mentor [2] qui doit avoir l'honneur de vous voir, est un Allemand tout à fait spirituel et distingué qui vous offrirait aussi ses services obligeants. J'entends que vous me demandez aussi de répondre à votre question sur un autre cavalier de ma connaissance[3]. J'y suis tout à fait embarrassé : car rien ne me ferait

1. Albert, second fils de M[me] de Staël.

2. Schlegel.

3. Adrien de Montmorency, qui demandait d'être autorisé à aller à Vincelles.

plus de plaisir que de le voir, que de le posséder ici dans une si agréable et si intime société; notre amie le désire vivement; elle a déjà voulu me persuader à cet égard et prétend que la société du jeune homme et du Mentor rend cela plus facile et plus convenable. Mais je crains encore que cela ne le soit pas. Ma grave raison se roidit contre ma propre inclination et je conclus, malgré moi, en conscience, à des inconvénients dont je rends la délicatesse d'Adrien juge contre son propre goût. Je crains surtout les petits discours dans le public, et en particulier du côté de l'hôtel de Luynes. — Pardonnez, aimable Juliette, cette franche sévérité qui me semble imposée à l'amitié, quand on lui demande conseil. Je crains qu'Adrien ne m'en sache assez mauvais gré : dites-lui que je n'ose pas lui écrire à cause de cela, que nous parlons souvent de lui et que je l'aime toujours de tout mon cœur.

« Je m'aperçois que je n'ai pas encore parlé de la première nouvelle de votre lettre. Elle n'en a pas été une pour nous, parce que la même certitude avait été donnée ici directement par le préfet. Mais vous y mettiez tant d'intérêt en

l'annonçant! Vous en éprouverez un bien véritable en voyant par vos yeux le malheur que cette permanence de mauvaise volonté cause à notre amie. Ah! vous êtes toujours digne plus que personne d'être l'amie du malheur! Adieu, je jouis doublement et très-sincèrement du mieux de madame votre mère qui nous permet d'espérer de si bons moments. Permettez-moi de les compter pour moi et d'insister à cause de cela sur votre départ de Paris le vendredi pour arriver ici le plus tôt possible le samedi. Pourquoi n'amèneriez-vous pas Camille? Recevez tous les tendres hommages de Vincelles. Ne pourriez-vous pas nous faire savoir quelque chose sur la réponse quelconque faite à la liquidation demandée[1]?»

Mme de Stael voulut ajouter ses instances à celles de Mathieu de Montmorency et joignit à sa lettre ce petit billet :

« Auxerre, 10 mai 1806.

« Chère Juliette, vous êtes inépuisable de

1. Ceci fait allusion à la réclamation de Mme de Staël des deux millions avancés à l'État par M. Necker.

bontés pour moi, mais ne me donnerez-vous donc pas le plaisir indicible de vous voir? Je vous envoie mon fils cadet qui est tout amoureux de vous, comme le reste de sa famille. Je vous prie de bien traiter M. Schlegel, qui est bien plutôt mon ami que l'instituteur de mes enfants. J'ai la permission de rester ici, mais je n'y puis rester longtemps, car c'est la vie la plus triste qu'il soit possible d'imaginer. Il n'y a pas une ressource pour l'éducation des enfants, pas un musicien, rien au monde que la rivière et la plaine, et mon imagination est trop mélancolique pour y résister. Tirez-moi de là, si vous pouvez. Murat n'est-il plus à Paris? Ne pourriez-vous pas l'intéresser pour moi? Je sais comme vous savez intéresser pour moi : j'aime mieux l'indirect par vous, que le direct par moi. Adieu, belle Juliette, je finis comme j'ai commencé, faites donc que je vous voie. »

Mme Récamier arriva à Vincelles comme on le lui demandait, et Camille Jordan y vint quelques semaines plus tard en s'en allant à Lyon, et quand déjà M. de Montmorency était retourné à Paris.

Voici le billet par lequel il annonçait son arrivée :

« Ce jeudi.

« Chère Juliette, je viens de voir Mathieu, j'apprends par lui avec un grand intérêt de vos nouvelles et de celles de madame de Staël, mais il m'effraye en me disant que vous pensez à partir lundi. Il faut absolument que vous restiez un jour de plus si vous ne voulez pas me causer une très-grande peine, car voici mon itinéraire : Je ne puis partir samedi comme je voulais, mais je pars dimanche matin, j'arriverai à Auxerre à une heure, je serai à cinq à votre campagne, j'y passerai la journée suivante et j'en repartirai le mardi. Vous concevez combien il serait dur de ne pas vous y voir au moins une soirée. Je vous demande ce léger délai avec d'autant plus de confiance que je sais que votre mère est mieux. Je le sais par madame Michel qui lui a envoyé son médecin et qui en a reçu il y a une heure de bonnes nouvelles.

« Si madame de Staël a un cabriolet libre, elle me fera plaisir de me l'envoyer demain lundi, pour deux heures, à l'auberge du Léopard ; sinon je

pense que je trouverai aisément une voiture. Madame de Staël me saura certainement gré de chercher à prolonger la tant douce consolation qu'elle trouve auprès de vous. Je voudrais bien que ma visite lui fût aussi de quelque intérêt. Elle reverra au moins l'un de ceux qui sentent le plus ses peines. Adieu, chère Juliette, exaucez ma prière, joignez ce témoignage d'affection à tant d'autres que j'ai reçus de vous. »

Quelques mots de Mathieu de Montmorency datés de Paris appuyaient les instances de Camille Jordan pour faire retarder le départ de leur commune amie.

« Ce jeudi à cinq heures.

« Permettez-moi, aimable Juliette, de griffonner précipitamment quelques mots qui vous prouveront au moins le plaisir que j'ai eu à exécuter vos ordres, et celui que je trouverais à vous procurer un peu de tranquillité dans un sentiment si touchant. J'ai été aujourd'hui même à 3 heures avec Adrien chez madame votre mère, qui nous a reçus et qui était avec deux ou trois

dames. Elle se trouvait mieux aujourd'hui et avait fait une assez longue promenade en chaise à porteur. Elle est faible et bien pâle, mais sûrement pas plus mal qu'à votre départ. Elle sera charmée de vous revoir, mais elle jouit de votre voyage comme vous faisant du bien; d'après cela je ne vous ai pas annoncée avant les premiers jours de la semaine prochaine: vous pouvez donc accorder l'humble supplique de Camille qui ne peut vous arriver que lundi pour dîner et qui vous demande en grâce de l'attendre. Vous ne le lui refuserez pas, et votre sentiment si aimable donnera quelques soins de plus à votre malheureuse amie, pour laquelle j'ai bien apprécié vos grâces charmantes. — J'aurai bien des choses à vous demander et à vous dire à votre retour. Vos petits billets ont été remis suivant vos ordres. — Je vous présente mes tendres hommages. »

Lemontey fit également le voyage d'Auxerre et s'annonça par un billet qui ne porte pour toute date que l'indication du jour de la semaine.

« Samedy.

« Il ne vous suffit donc pas, aimable héroïne, d'embellir les lieux où vous êtes, il faut encore que vous attristiez ceux où vous n'êtes pas.

« Je pars lundy avec l'aurore et la diligence, et mardi à huit heures du matin je serai à Auxerre. J'irai demain faire mes adieux à votre mère, afin de vous en apporter des nouvelles plus fraîches.

« Faites-moi la grâce de mettre mes hommages aux pieds de l'illustre exilée. Il est doux d'inspirer un intérêt aussi général ; c'est un trésor de consolation dans lequel Mme de Staël peut largement puiser sans crainte de le voir tarir. J'en dirai autant des sentiments que je vous ai voués pour la vie.

« L. »

La catastrophe financière qui vint cette année même frapper la maison de banque de M. Récamier ne pouvait trouver Camille Jordan insensible ; il se hâta d'exprimer sa sympathie à la femme courageuse qui supportait sans faiblir ce premier coup du sort :

« Lyon, ce 28 octobre 1806.

« Chère Juliette, je n'ai point de paroles pour vous dire à quel excès je suis affecté de vos douleurs, de celles de votre mari.

« Quand les plus étrangers sont émus, vous jugez ce qu'éprouve celui que tant de liens attachent à vous. Il y a deux jours que je sais la terrible nouvelle, j'en suis encore au premier saisissement : ma pensée ne vous quitte pas, j'erre dans cette maison, je vais de votre mari à vous, je mêle mes larmes aux vôtres. Ah ! malgré la distance et mes nouveaux liens, j'eusse en effet volé de suite auprès de vous, si j'eusse cru ma présence utile, si je ne vous savais si bien entourée. Mais on dit que toutes les consolations de l'amitié et de l'opinion vous sont prodiguées au plus haut degré, et il était bien juste, que ceux qui faisaient toujours le bien, si généreux dans la prospérité, si sensibles à tous les genres d'infortune excitassent un intérêt si universel et si profond. — On ajoute en particulier, Juliette, que vous êtes un modèle de courage, de résignation, de détachement ; que c'est vous qui con-

solez et soutenez votre mari. Je vous admire, mais je ne m'étonne pas, je retrouve celle dont l'élévation, la noblesse, sous des formes légères, m'avaient toujours frappé, et à qui le malheur devait imprimer le dernier sceau de la perfection. Degérando m'en écrit avec une profonde émotion. Vous verrez sans doute beaucoup dans ces premiers jours cet autre moi-même ; qu'il soit près de vous mon interprète, que ses soins vous peignent ceux que je voudrais vous rendre, que son amitié vous fasse penser à la mienne !

« Vous me donneriez, j'ose vous le dire, une consolation dont j'aurais besoin étant loin de vous dans un tel moment, en m'apprenant vous-même comment vous êtes, en m'assurant que je suis de ces amis sur lesquels votre cœur se repose avec quelque douceur et une entière confiance.

« Parlez de moi à votre excellent mari, dites lui bien à quel point je suis pénétré de sa douleur ; attestez-lui de ma part l'opinion de Lyon, que je connais bien. Il est impossible d'y être plus aimé, plus estimé, mieux plaint qu'il ne l'est : c'est un concert unanime de regrets et de louanges et chacun est convaincu que, quelle que soit la

situation de ses affaires, s'il ne se laisse point accabler par la tristesse, s'il se remet à leur tête, avec son activité, sa sérénité et son talent ordinaire, il les aura bientôt replacées dans une situation florissante. Adieu, je ne cesse de penser à vous et de vous entourer de tous les vœux de l'amitié le plus tendre. »

La réponse de Mme Récamier à cette affectueuse lettre ne se fit pas attendre :

« Cher Camille, disait-elle, au milieu de toutes mes peines, votre lettre a été une distraction bien douce pour moi. Je l'ai lue à M. Récamier qui est bien touché de votre intérêt. — L'attachement de mes amis soutient mon courage. — Quelque inattendus que fussent mes malheurs, je me suis trouvée résignée et j'ai eu la satisfaction d'adoucir par mes consolations et par mes soins les peines de mon mari et de ma famille. Mais aussi, cher Camille, ne dois-je pas rendre grâces au ciel qui, en me réservant à des peines si amères, m'a donné des amis pour me les faire supporter? Je suis bien sûre que vous avez regretté de ne pas être auprès de moi dans les jours malheureux. Mais perdons-nous l'espérance de vous

voir cet hiver ? Pensez à toute la consolation que ce serait pour moi de vous voir ici.

« J. R. »

Le malheur semblait s'acharner sur la brillante personne dont l'existence avait si souvent excité l'envie; après la ruine de son mari, Mme Récamier eut à subir une douleur beaucoup plus vive, celle que lui causa la mort d'une mère qu'elle adorait. Mme Bernard, jeune encore et toujours belle, luttait depuis plus d'une année contre une très douloureuse maladie; malgré les soins dont l'entourait la tendresse de sa fille elle y succomba à la fin de janvier 1807.

« Chère Juliette, écrivait le 3 février Camille Jordan à Mme Récamier, j'ai appris avec beaucoup de peine la perte que vous avez faite. Quoique prévue depuis si longtemps, quoique adoucie en quelque sorte par les cruelles douleurs dont elle délivre un être chéri, je comprends tout ce qu'elle a de sensible pour vous et combien ce malheur, ajouté à d'autres malheurs, laisse de vide et de sombre dans votre âme. Puisse au

moins l'intérêt profond de tout ce qui vous entoure vous donner des consolations ! Il vous reste de bien vrais amis, et vos peines semblent redoubler le sentiment qui les attache à vous. J'ose espérer que vous me placez toujours dans ce petit nombre de cœurs éprouvés sur lesquels vous vous reposez avec une entière sûreté et avec quelque douceur. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de M. Récamier, à celui de votre cousine et de Mme de Catellan. Vous n'avez pas répondu il y a quelques mois à une lettre de moi qui semblait appeler une réponse; je n'attends pas davantage à présent, mais faites-moi au moins donner de vos nouvelles par Mme de Catellan; que j'apprenne que vous n'êtes pas trop malheureuse et que vous vous souvenez d'un de vos plus fidèles amis. »

Le nouveau et si profond chagrin dont la mort de sa mère avait pénétré l'âme de Mme Récamier ébranla fortement sa santé ; au milieu de l'été, famille et médecin se réunirent pour lui conseiller un changement d'air nécessaire à son rétablissement. Le désir très-vif chez elle de revoir Mme de Staël la décida au départ; elle projetait

tout un voyage en Suisse et partit pour Coppet dans les premiers jours de juillet en compagnie du comte Elzéar de Sabran, ami fort intime aussi et fort dévoué de l'illustre exilée. On voyageait en poste, dans la voiture et avec les gens de Mme Récamier. On touchait au but, le voyage avait été jusque-là fort heureux, lorsqu'au tournant de la route qui borde à Moret un précipice assez profond, le postillon dirigeant mal les chevaux, la voiture, dont une roue porta dans le vide, versa, et voyageurs et attelage furent précipités dans l'abîme.

Des quatre chevaux, deux furent tués, le postillon blessé. Le domestique, assis sur le siége, put s'en élancer à temps et restait sur la route jetant de grands cris. Quant aux voyageurs enfermés dans la berline, Mme Récamier, sa femme de chambre et le comte de Sabran, plus ou moins contusionnés de cette horrible chute, ils furent relevés sans blessures graves. Mme Récamier seule avait eu le pied foulé; l'émotion causée par cet accident fut grande aussi bien à Paris qu'à Coppet.

M. de Montmorency écrivait le 19 juillet de Paris :

« Je remercie de tout mon cœur le bon Dieu, belle et aimable Juliette, de vous avoir préservée de cet affreux danger qui nous a fait frémir. — J'aurai beaucoup de dévotion pour la croix qu'un bien excellent sentiment vous donne le désir de faire élever dans ce terrible endroit; je crois que j'y ferai un jour un pèlerinage; ce sont quelques-uns de ces sentiments précieux toujours comptés auprès de Dieu qui vous ont attiré sa protection dans ce moment de péril; l'impatience où vous avez été de ménager de hautes consolations à l'intéressant malade [1] de Pau a déjà été récompensée. L'abbé Fousset vient de m'envoyer d'Orléans la copie d'une lettre qu'il lui avait écrite, où il lui rend compte de sa confession générale, de sa résignation et de toutes les consolations que la religion lui a apportées; il désire, le bon abbé, que vous soyez instruite de cette lettre.

« Alphonse avait beaucoup souffert, mais se trouvait un peu mieux pour la souffrance — on n'ose rien ajouter, mais prions bien pour lui; —

1. Il s'agit du prince Alphonse Pignatelli, beau, jeune, qui se mourait de la poitrine. Mme Récamier l'avait amené à des sentiments de résignation religieuse qui adoucirent ses derniers moments.

son frère est enfin parti. Adrien aura eu tristement à Aix-la-Chapelle cette nouvelle de Moret. Je n'ai pas encore l'avis de son arrivée.

« Vous jugez si mes vœux et mes regrets vous suivent dans cette maison aimable et hospitalière de l'amitié, dont il m'eût été si doux d'approcher cet été. Je l'ai cru un moment, mais je ne m'en flatte plus. Mille tendres hommages, mes compliments à votre compagnon de voyage dont nous devons tous envier le dévouement. »

Lemontey de son côté écrivait :

« 13 juillet 1807.

« M. Récamier sort de chez moi ; il vient de me lire votre lettre, jamais lecture ne m'a paru plus longue et plus terrible. M. Récamier avait une émotion que je partageais bien vivement et dont je lui savais bon gré. Jamais on ne vous aimera faiblement, c'est une loi commune à laquelle tout le monde obéit avec plaisir.

« Mais, de grâce ! n'avez-vous pas voulu nous rassurer, est-il bien vrai qu'une simple entorse ait été la suite d'un si effroyable accident ? Si

votre lettre n'avait pas été aussi précise, si surtout celle de M. de Sabran n'avait pas si positivement annoncé votre départ pour Genève, j'allais aussitôt proposer à M. Récamier de partir moi-même et de vous amener l'habile Richerand, mais comme il ne paraît pas douter que vous ne soyez maintenant à portée de tous les secours de l'amitié et de l'art, il faut se résoudre à attendre avec impatience la confirmation de votre entier rétablissement. Je n'ose plus à présent vous encourager à faire la tournée de la Suisse que vous vous étiez proposée. L'idée de votre voiture dans les montagnes me fait trembler.

« J'aime pourtant à penser que ce terrible accident est la fin de cette maligne fortune qui vous poursuit depuis deux années. Il me semble que votre première vie a été terminée, et que la Providence, en conservant vos jours par un prodige, vous en a donné une nouvelle qui vous consolera des malheurs passés.

« Adieu, aimable Juliette, disposez de moi comme de votre propriété. Veuillez être auprès de Mme de Staël l'interprète de mon vif intérêt. Je ne puis plaindre M. de Sabran de sa part dans un accident que je lui envie, mais présen-

tez-lui mes félicitations sur son issue. Donnez-nous des nouvelles du fidèle Joseph [1], je vais à l'instant écrire à la cousine [2]; j'espère que vous aurez reçu des Pyrénées [3] des nouvelles rassurantes. »

Nous ne retracerons pas ici toutes les distractions, tous les succès qui attendaient à Coppet celle que l'on appelait *la belle amie :* nous nous y sommes assez étendus dans les *Souvenirs et Correspondances*. L'été de 1807, grâce à la présence de Mme Récamier, fut une des époques les plus animées de ce château, où le génie de Mme de Staël créait pour ses hôtes une atmosphère qui charmait le cœur et l'intelligence.

Mme Récamier ne voulait point quitter les bords du lac de Genève où Camille Jordan avait été vainement attendu, sans revoir cet ami de ses premières années; elle lui avait donc annoncé son projet de s'arrêter à Lyon en retournant à Paris. Nous n'avons que la réponse de Camille.

1. Le domestique qui accompagnait Mme Récamier.
2. Mme de Dalmassy.
3. Du prince Alphonse Pignatelli.

« Lyon, 7 septembre 1807.

Chère Juliette, au retour d'un voyage à Grenoble, je trouve votre lettre du 27 août. Je déplore que la réponse ait inévitablement tardé de quelques jours et je ne perds pas un moment pour vous dire combien je suis touché de votre persévérance à revenir par Lyon et des motifs si aimables pour moi de cette persévérance ; il est fort heureux que vous m'ayez prévenu, car j'allais partir pour notre campagne de Bresse, qui est à dix lieues de Lyon. Je puis à la rigueur suspendre ce départ de huit jours, après quoi il me faut absolument aller y passer quinze jours pour affaires urgentes. Tâchez donc de venir sur-le-champ ou de ne venir que dans trois semaines. Ma Julie, qui répond tout à fait à l'attrait que vous paraissez avoir pour elle, partage tout mon empressement de vous voir, et si, vous bien aimer, vous entourer de soins complets et affectionnés est un accueil qui vous suffise et vous plaise, vous serez sûrement contente du nôtre. Vous devez savoir d'ailleurs quel plaisir vous ferez à toute votre famille et combien ils sont

restés charmés de la jeune et ingénue pensionnaire, malgré quelques liaisons un peu suspectes qui faisaient branler la tête aux graves parents. Pour moi, votre complice, je vous félicite et vous envie fort d'être à Coppet et je m'y serais bien échappé de Grenoble si je l'avais pu. Comment, étant à la Grande-Chartreuse, n'êtes-vous pas descendue dans la ville, où une tribu entière[1] de mes parents vous eût reçue, adorée et peut-être fait passer quelques moments agréables? Vous ne me parlez plus de votre santé, mais le baron[2] m'en donne des nouvelles qui me plaisent fort.

« Dites je vous prie à ce cher Baron que je lui enverrai demain le ruban qu'il m'a demandé, — A Mathieu, s'il est encore là, que j'ai reçu sa lettre à Grenoble et déplore bien qu'il ne retourne pas par Lyon, — à Mme de Staël, que je lui écrirai bientôt et pense souvent à elle : à tout ce qui l'entoure et surtout à mon cher Auguste, beaucoup d'amitié. »

1. Les Périer à Vizille. On sait que la mère de Camille Jordan était issue de cette forte race et sœur de Claude Périer, chez lequel se réunit, en 1788, l'assemblée des États du Dauphiné.

2. De Vogt.

Quelques jours plus tard Camille Jordan s'adressant cette fois à Mme de Staël lui explique les motifs qui l'avaient retenu :

« 1807. Lyon, 10 septembre.

« Vous ne penseriez nullement, au milieu de votre tourbillon, à vous enquérir pourquoi je ne vous ai pas vu cet automne, mais j'ai besoin de vous le dire enfin. Au moment où j'allais commencer ces courses charmantes à Paris, à Grenoble, à Genève, que je m'étais tant promises pour le rafraîchissement de mon esprit et de mon cœur, nouvel obstacle : il m'a fallu suppléer un frère malade, aller dans le Midi, par delà Montpellier, pour affaires. J'en arrive depuis quelques jours en toute hâte pour les couches de ma femme qui sont très-prochaines. Peu après recommençait *l'agréable* procès dont je vous ai parlé, et ainsi s'écoule la vie.

« Mais ne viendrez-vous pas comme vous l'aviez fait espérer, n'accompagnerez-vous pas au moins Juliette à son retour? Coppet finit-il par se faire aimer de vous, après que vous l'avez

tant fait aimer aux autres? Il n'est bruit que des enchantements que vous avez su y transporter. Mais qu'est-ce que tout cela, je le crains, pour apaiser tout ce qui se remue au fond du cœur qui fit *Corinne !*

« A propos de *Corinne*, je crois vous intéresser en vous transmettant ce lambeau d'une lettre que je viens de recevoir de Mme de Shardt [1]. Vous y verrez son admiration, vous y verrez une critique de Wieland, mais Goëthe paraît ne critiquer rien et dans une autre partie de sa lettre elle dit simplement *qu'il est enthousiasmé.* Témoignez, je vous prie, à l'aimable Juliette combien nous la désirons à Lyon. Dites-lui que je ne doute pas qu'elle ne m'ait très-cordialement recommandé à son parent juge ; que je la remercie beaucoup de sa bonne intention, mais que jamais intention ne fut moins suivie de son effet ; que, loin de trouver de la faveur, ma famille n'a pas même trouvé de la justice auprès de lui ; que dans des fonctions qui devaient se borner à recueillir impartialement des témoignages, il n'a montré pour nous qu'une prévention et une malveillance qui a

1. Dame d'honneur de la grande-duchesse de Saxe-Weimar.

été le scandale de tous ceux qui en ont été les témoins.

« Que devient votre projet d'écrit sur la conversation, et l'ouvrage de Benjamin sur les religions, et la dissertation de Schlegel sur Phèdre?

« Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de vos enfants et de votre cousine. Croyez à mon attachement, d'autant plus vrai qu'il fut toujours réservé dans ses expressions. »

Mme Récamier revint en effet par Lyon, d'où un accident arrivé à son domestique la força de poursuivre sa route vers Paris, seule avec sa femme de chambre. Camille Jordan s'en inquiétait un peu et lui écrivait :

« Lyon, 4 octobre 1807.

« Avec quelle impatience j'attends, chère Juliette, cette lettre que vous m'avez promise et que déjà je m'étonne de n'avoir pas reçue! Comment n'être pas en quelque souci de ce voyage étourdiment entrepris sans domestique, avec votre frêle santé, par un temps si peu favorable? Tout ce qui vous connaît ici en est très-inquiet; moi, cependant, je l'avoue, un peu moins que les

autres : car je sais que les trois grâces qui vous accompagnent toujours ne sont point en route un inutile cortége; qu'elles vous attirent, partout où vous paraissez, les plus empressés services. Je crois vous voir, de poste en poste, l'idole des postillons, la meilleure amie des maîtresses d'auberge, et c'est bien, j'en suis sûr, cet instinct confus de votre universel empire qui vous donne en voyage tant de hardiesse dans la poltronnerie et qui vous a fait braver toutes nos prudentes recommandations.

« Je voudrais vous reparler de mon plaisir de vous avoir vue, de mon serrement de cœur à votre départ, de ma tendre affection. Mais, comme je vous l'ai dit, je suis un peu découragé de vous exprimer tout cela, quand je pense combien vous êtes un enfant gâté d'amour et d'amitié, combien mes simples et tendres expressions doivent vous sembler pâles après les gros soupirs du baron [1] et les sanglots de la baronne [2] et les transports de Milady [3]. Cependant il est vrai que si

1. De Vogt.

2. La baronne de Staël.

3. Lady Webb, Anglaise belle, sensible, un peu légère, que le blocus continental avait retenue en France.

vous regardiez moins à ce culte extérieur, vous trouveriez peu de vos amis qui me le disputent en constante et réelle tendresse; et dans ces deux passages j'aurai appris, s'il était possible, à vous aimer davantage encore. Vous avez été si parfaite envers moi, vous m'avez manifesté des dispositions d'âme qui m'ont tant touché; je vous sais tant de gré de retrancher tous les jours à la coquetterie pour ajouter aux sérieuses, aux religieuses affections! C'était mon ancien vœu que votre perfectionnement et votre bonheur, et il m'est bien doux de le voir si proche d'être accompli. Pourquoi seulement, avons-nous si peu causé de cette intéressante réforme? Pourquoi des importuns nous ont-ils sans cesse troublés dans nos conversations intimes? Pourquoi étais-je moi-même si tristement et si cruellement préoccupé? Mais à propos de cette préoccupation je me hâte de vous dire que votre passage comme celui d'un bon ange, semble en effet me porter bonheur. Mon enfant va toujours de mieux en mieux, et n'exige plus que des soins, sans donner l'ombre d'inquiétude. Nous avons enfin des nouvelles de Degérando, qui assure qu'il se rétablit, quoique avec lenteur. Je respire donc et vous me

trouverez, je l'espère, au printemps, avec un visage moins triste, tout entier au plaisir de vous revoir, de vous accompagner et inflexible pour vous traîner dans nos musées et nos *vallons* et vous faire admirer de vive force toute votre patrie. Vous le devrez au moins par reconnaissance, car c'est merveilleux comme dans ce peu de jours et sans paraître y toucher vous avez ajouté de cœurs à tant de cœurs déjà conquis. J'entends dire que les Delphin [1] chantent en chœur vos louanges, je vois deux belles-mères vaincues convenir que leurs gendres avaient raison, je vois ma Julie toute pénétrée de votre charme et jusqu'à ma fille, redemandant tendrement la belle dame qu'elle a vue, vous attester combien il est dans mon sang de vous aimer. Il n'est que Milady dont je ne puis vous donner de fraîches nouvelles. Je m'y suis présenté une fois sans la trouver.

« J'espère que vous n'aurez pas oublié la lettre pour les Degérando et le mot pour Antoinette.

« J'écrivis le jour même de votre départ à la baronne [2] et, pardonnez, la contagion d'indis-

1. Beau-frère et sœur de M. Récamier.
2. Mme de Staël.

crétion me gagnant, je ne pus lui taire que vous aviez fait l'étourderie de partir seule avec votre femme de chambre.

« Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de votre mari et de quelques-uns de nos communs amis : surtout dites à Mathieu combien j'applaudis au renouvellement de votre affection et avec quelle tendresse nous avons ici parlé de lui. Adieu chère, bien chère Juliette ; ma Julie réclame un souvenir et s'unit à tous mes sentiments pour vous. »

Camille Jordan écrivait en même temps à madame de Staël pour lui raconter cet incident du voyage de sa belle amie, et madame de Staël envoyait à son tour la lettre à madame Récamier.

« Combien, lui disait-elle, ce voyage toute seule m'a fait de la peine ! combien je maudissais le sort qui me séparait de la si douce vie que j'aurais eue en ne vous quittant pas ! — Je vous envoie une lettre de Camille Jordan, parce que je veux vous donner le plaisir de vous voir passer. »

CAMILLE JORDAN A Mme DE STAEL.

« Lyon, 5 octobre 1807.

« Je viens donc vous rendre compte de ce dépôt si cher : elle est partie hier à une heure et je l'ai accompagnée à quelque distance. Vous étiez mêlée à toutes nos dernières paroles. Elleme fit promettre de ne point vous dire sa cruelle étourderie ; mais le moyen de vous la taire ? Nous l'avions avec beaucoup de peine enfin persuadée de prendre un domestique, je lui en avais trouvé un excellent, lorsqu'elle s'arrange avec un jeune cousin pour l'emmener dans sa voiture. Cela me parut mieux encore : mais qu'arrive-t-il ? Au moment précis du départ cet absurde cousin change de projet. Je veux faire suspendre le départ pour recourir au domestique, elle ne veut pas, elle s'entête follement pour aller seule et la voilà sur les grands chemins. J'en ai été désolé, mais cependant je vous l'avoue, mon inquiétude n'égale point la vôtre, pensant qu'elle ne voyage point la nuit, qu'elle s'arrête à moitié chemin, que les routes sont fréquentées et sûres, et

combien à l'aspect de ce doux visage tout se tourne en obligeance et s'émeut pour la servir.

« Nous ne l'avons eue comme vous voyez que trois jours. Elle m'a trouvé dans la disposition d'âme la plus triste ; car j'avais un enfant très-malade, je venais d'apprendre une rechute de Degérando dans la fièvre : mais elle apparaissait comme un ange de consolation. Je l'ai peu quittée, mais peu vue en effet, comme je voulais la voir, tant elle était obsédée par les devoirs de parents et les politesses des étrangers, et une sorte de passion que Lady Webb a prise pour elle. A peine dans ce tourbillon avons-nous pu nous arranger quelques moments de solitude et de conversation intime. J'ai reconnu avec joie combien votre mutuelle amitié s'était en effet renouvelée et ennoblie, combien son âme était devenue plus sérieuse, plus religieuse, plus aimante, et je ne sais quel charme touchant m'a paru ajouté à tous ses anciens charmes. Je vous plains de perdre sa présence, mais je vous félicite d'avoir conquis et créé une telle affection. Sa santé aussi m'a consolé, tout l'annonce meilleure et c'était un doux spectacle après une journée où nous l'avions fort fatiguée à visiter nos campagnes, de la voir

le soir chez Lady Webb danser une gavotte avec son ancienne légèreté et grâce. Elle fit malheureusement le lendemain une visite d'hospices qui lui causa des émotions trop fortes, elle dormit très-peu la nuit du départ. Elle était donc assez mal préparée au voyage, et il me tarde bien d'avoir les premières nouvelles de la route.

« Le baron [1] faisait pitié au moment où il l'a quittée. Comme il l'aime! Il en devient plus digne d'être aimé. Dites-lui tous nos regrets de l'avoir si peu vu. — Mon enfant est mieux, mais la santé et la position de mon ami me tourmentent toujours.

« Ne m'oubliez pas auprès du cher Auguste, de MM. Schlegel, de Sabran et Sismondi. »

CAMILLE JORDAN A Mme RÉCAMIER.

« Lyon, 8 janvier 1808.

« Je ne vous écris pas suivant mon usage, mais je pense bien souvent à vous; je repasse nos derniers entretiens, je fais mille vœux pour

1. Le baron de Vogt, qui avait accompagné la belle voyageuse de Genève à Lyon.

l'accomplissement de toutes les bonnes pensées, je vois avec émotion approcher le temps des voyages et des délicieuses entrevues. Mathieu pendant mon silence a dû être mon interprète auprès de vous. Il a dû vous répéter combien je vous aimais. Vous aurez eu en ces derniers temps à le consoler dans des chagrins amers [1] et je vous envie les soins que vous aurez pu donner à cet excellent ami.

« J'ai eu aussi plusieurs fois de vos nouvelles indirectes. On m'avait un instant alarmé sur votre santé, mais on m'a bientôt rassuré; cependant il me tarde bien que vous-même enfin me parliez de vous. — J'ai été moi-même assez longtemps indisposé au retour de la campagne, mais actuellement je suis mieux. J'ai eu encore de cruels soucis pour la santé de nos amis voyageurs [2], pour celle de leur enfant, mais enfin toutes les nouvelles de ce côté deviennent excellentes. Ils parlent plus que jamais de ce retour, objet de tous mes vœux.

« J'attends depuis six semaines, un autre pas-

1. Mathieu de Montmorency était menacé de perdre son père.

2. Les Degérando, qui étaient en Italie; M. Degérando comme commissaire du gouvernement français.

sage d'une autre amie [1] et je m'étonne et commence même à m'inquiéter du retard, craignant qu'il ne tienne à quelque obstacle supérieur; je lui écris aujourd'hui même pour lui en demander l'explication. Peut-être au reste n'y a-t-il que son irrésolution naturelle redoublée par ses dernières souffrances morales qu'on dit extrêmes et auxquelles je compatis profondément. C'est le baron [2] qui m'en a donné les plus récentes nouvelles. Il me parlait fort de vous avec sa tendresse ordinaire, mais on remarquait votre long silence, et il se formait un sourd murmure que quelque nouvelle coquetterie pourrait bien vous occuper. Serait-il possible en vérité? Et ce cœur renouvelé qui rêvait l'idéal et l'infini serait-il redescendu à ces jeux de l'enfance? Je repousse un tel soupçon.

« Tout ici conserve fidèlement et chèrement votre souvenir. Les feux même de Milady pour vous ne semblent pas éteints par l'absence. Enfin pour la première fois depuis vous, nous nous rejoignions l'autre jour. Elle m'intéressa surtout en me répétant combien elle sentait d'attrait pour vous. Mais personne ici ne se souvient plus

1. Mme de Staël.
2. Le baron de Vogt.

tendrement de vous que mon ange de bonté et de tendresse, ma Julie ; aussi demande-t-elle souvent quand vous reviendrez.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que ma petite Caroline continue à faire mes délices par une gentillesse et une sensibilité fort au-dessus de son âge. »

CAMILLE JORDAN A Mme RÉCAMIER
A AIX EN SAVOIE.

« Lyon, le 6 juin 1810.

« Chère Juliette, j'ai reçu votre aimable billet et j'ai remis sur-le-champ celles qui s'y trouvaient jointes. On a appris avec joie votre heureuse arrivée, mais vous avez été bien grondée de cet oubli de la lettre de Mathieu qui tenait fort en peine. Cela a paru un trait profond dans la légèreté. Le même jour au reste venaient d'autres lettres de lui bien tristes qui annoncent qu'il est retenu par une maladie sérieuse de son père. Vous pensez combien ce retard et sa cause nous affligent. Notre amie[1] surtout avait grand besoin

1. Mme de Staël était venue passer quelques jours à Lyon pour entendre Talma.

de la consolation de sa présence; car elle est retombée depuis votre départ dans de grandes tristesses. Schlegel est arrivé hier; Talma continue à remplir la journée, on le voit ou l'on en parle. Je suis obligé de les quitter quatre jours pour une course nécessaire en Bresse, mais j'aurai encore à mon retour deux ou trois jours à passer auprès d'eux, puis on partira pour Aix. Je crains de manquer Adrien, mais il trouvera votre lettre. J'ai fort plaidé auprès de l'amie dans le sens de votre lettre, que ce voyage vous ferait le plus grand plaisir, que vous n'étiez arrêtée par aucun calcul personnel, mais par un dévouement pénible aux convenances d'autrui; mais, je ne sais si c'est le prestige de son éloquence, je dois vous dire avec vérité qu'elle m'a persuadé que s'il y avait eu quelque inconvénient dans le premier voyage, ou plutôt dans diverses circonstances qui s'y étaient jointes, il n'y en avait pas à présent dans la course projetée, votre voyage ayant évidemment un autre but, et ce simple détour ne pouvant être remarqué.

« Mais ce que je réclame avant tout c'est de longues journées au retour, c'est la réparation de ce passage si rapide. Il a suffi pour faire

sentir à ma Julie tout votre charme; elle partage désormais tout mon empressement de vous revoir et je crois que ma belle-mère elle-même sera un peu guérie de la migraine. Vous me dites sur ce passage des choses aimables et cruelles tout ensemble: sans doute vous avez dû y connaître mon cœur pour vous, mais quoi? ne vous est-il connu que d'alors, et vous aimer, n'est-ce pas mon ancienne et chère habitude? J'espère que vous commencez enfin vos eaux et allez les prendre bien en conscience. Répétez au baron combien ma tendresse pour lui s'augmenterait, s'il était possible, par les soins si parfaits qu'il prend de vous. Je le prie de ne pas oublier une notice qu'il m'a promise et deux feuilles d'un livre de souvenir.

« Il a dû comprendre ma joie en lisant comment a été tranchée d'en haut la pénible question qui nous divisait.

« Excusez mon griffonnage pressé, au moment d'un départ. Lisez-y au moins l'expression de ma tendre amité. »

Comme on le voit par la lettre qui précède, Mme Récamier était aux eaux d'Aix, où dans

l'été de 1810 une très-brillante société se trouva réunie. Mme Récamier s'y rencontrait avec Mme de Boigne, Adrien de Montmorency, M. et Mme Sosthène de Larochefoucauld, le gendre et la fille de Mathieu et le baron de Vogt dont le nom est déjà revenu plusieurs fois dans la correspondance de Camille Jordan et sur lequel il n'est peut-être pas inutile de dire un mot. C'était un Allemand, homme d'esprit que la philanthropie avait lié d'étroite amitié avec Degérando et Camille Jordan et qui possédait aux environs de Hambourg une grande terre où il consacrait son temps et son intelligence à la moralisation des paysans et aux progrès de l'agriculture. Mme Récamier l'avait présenté à Mme de Staël. Le baron fort enthousiaste par nature, et idolâtre des célébrités, s'était senti vivement flatté de l'accueil bienveilllant qu'on lui accordait à Coppet. Mais si le baron recherchait les personnes auxquelles d'éminentes facultés assuraient une grande notoriété, il était disposé à donner toujours raison aux puissants. Son enthousiasme, dont on va voir l'expression dans quelques lettres adressées à Mme Récamier, subit un notable refroidissement, lorsque à la fin de 1810 la rigueur

de l'empereur Napoléon s'appesantit plus durement sur Mme de Staël, que son livre *De l'Allemagne* fut mis au pilon, et qu'en 1811 Mathieu de Montmorency et Mme Récamier furent exilés à leur tour.

Les lettres du baron de Vogt à l'époque où il habitait Genève, donnent, sur le salon de Mme de Staël, des détails intéressants; c'est ce qui nous décide à en insérer ici quelques fragments.

LE BARON DE VOGT A Mme RÉCAMIER.

« Sécherons, 23 septembre 1810.

« C'est à vous que je dois l'accueil tout à fait aimable que j'ai trouvé à Coppet. C'est sans doute à la prévention favorable que votre amitié a fait naître que je dois la connaissance intime de cette femme unique. Sans vous je l'aurais rencontrée, un homme indifférent m'eût peut-être mené chez elle; mais avec l'éloignement que vous me connaissez pour les célébrités, jamais je n'aurais pu pénétrer dans l'intimité de cette âme belle et sublime. Je n'aurais jamais su combien elle est encore supérieure à ce que lui a

valu sa réputation. *C'est un ange envoyé du ciel pour révéler la bonté sur la terre.* Pour qu'elle fût irrésistible, un rayon pur de lumière céleste embellit son esprit et la rend aimable sous toutes les formes.

« A la fois profonde et légère, soit qu'elle découvre un secret mytérieux de l'âme ou saisisse la plus légère nuance du sentiment, cet esprit brille sans éblouir et lorsque ce sommet de lumière a disparu, c'est une douce clarté qu'il laisse après lui. C'est encore le jour pur qui éclaire la bonté. Sans doute quelques erreurs, quelques faiblesses voilent parfois cette apparition céleste : les initiés eux-mêmes doivent peut-être s'affliger de ces éclipses que les astronomes de Genève se tuent à calculer et à prédire.

Mes courses depuis que je vous ai écrit se bornent à des voyages à Lausanne et à Coppet où je passe souvent trois ou quatre jours. La vie que l'on y mène me convient parfaitement, la société encore davantage. J'aime l'esprit de Constant, l'érudition de Schlegel, l'amabilité de Sabran, le talent et le caractère de Sismondi, le naturel et la vérité, l'esprit juste d'Auguste, la gentillesse spirituelle et douce d'Albertine. — J'oubliais

Bonstetten, bon, excellent, rempli de connaissances très-variées, de facilité dans l'esprit et dans le caractère, tout ce qui inspire l'estime et la confiance.

« Votre sublime amie revoit, anime, vivifie tout cela. Elle fait avoir de l'esprit à ce qui l'entoure. Dans tous les coins il y a quelqu'un qui compose quelque ouvrage. — Corinne écrit ses lettres délicieuses à l'ocasion de l'Allemagne qui seront sans doute son meilleur ouvrage.

« *La veuve de Sunam*, mélodrame oriental qu'elle vient de finir, sera joué en octobre, il est d'un effet charmant; Coppet sera inondé de larmes. Constant et Auguste font chacun une tragédie, Sabran son opéra-comique, Sismondi son histoire, Schlegel sa traduction, Bonstetten sa philosophie, et moi, ma lettre à Juliette. »

« Sécherons, 18 octobre 1810.

. . . .

« Depuis ma dernière lettre, Mme de Staël nous a lu plusieurs chapitres de son ouvrage. Il y a partout le cachet de son talent. Je voudrais pouvoir l'engager à en retrancher tout ce qui a trait

à la politique et toutes les métaphores qui peuvent nuire à la clarté, à la simplicité, à la correction. Je voudrais donner à cet ouvrage une espèce d'innocence qui désarmât la critique et désappointât la malveillance. Elle n'a pas besoin de faire preuve de républicanisme et d'imagination, mais de sagesse et de mesure. A mon retour à Coppet j'y ai trouvé Mme de V., qui a passé quelques jours avec nous et qui aime Mme de Staël avec l'enthousiasme qu'elle doit inspirer à tous ceux qui sont dignes de l'apprécier.

« Mlle de Jenner a pris un rôle dans une tragédie [1] de Werner qui a été jouée devant un public de vingt personnes vendredi dernier. Les trois acteurs Werner et Schlegel ont joué dans la perfection.

« La conception de la pièce est excessivement tragique. Une famille obscure, criminelle par l'effet de la fatalité qui fut si funeste aux Atrides, présente un Oreste bourgeois, ou, comme dit Mme de Staël, un Œdipe rustique. Une profonde connaissance du cœur humain, tout ce que la

1. Il s'agit du drame sinistre de Werner, qui a pour titre *Le 24 Février*.

religion peut avoir de sombre dans l'âme d'un mystique, criminel sans être méchant, une versification distinguée donnent à cette belle horreur un effet profond et douloureux. J'en ai été excessivement affecté. Vous ne serez probablement pas curieuse d'en savoir davantage sur une pièce où entre trois acteurs, il y a trois meurtres et un assassinat. Nous avons respiré un peu pendant la représentation de quelques proverbes de M. de Châteauvieux [1] où M. de Sabran et Auguste ont brillé. »

« 28 octobre.

« L'arrivée de M. Cuvier en Suisse a été une heureuse distraction pour Mme de Staël; elle l'a vu pendant deux jours à Genève : ils ont été très-contents l'un de l'autre. A son retour à Coppet, elle y a trouvé Middleton; en recevant ses confidences elle a un peu oublié ses chagrins, depuis hier elle a repris son travail.

« Le poëte dont le génie mystique et sombre nous a causé de si profondes émotions part dans quelques jours pour l'Italie.

1. Lullin de Châteauvieux, homme d'un esprit très-distingué, auteur du *Manuscrit de l'île d'Elbe,* qui fit en 1814 une si prodigieuse sensatio

« M. de Sabran, Middleton et Auguste iront à Paris en décembre augmenter le cercle intéressant qui vous entoure. »

« Coppet, 12 novembre.

« Werner nous a quittés dans le commencement du mois, il ira à Rome, si la peur qu'il a de *tout* lui permet d'y parvenir. Il y a un singulier genre de folie et d'inaptitude dans ces personnes dominées par l'imagination. C'est payer, même le génie, plus qu'il ne vaut.

« J'ai accompagné Corinne chez Massot [1]. Pour diminuer l'ennui de la séance on avait arrangé une jolie musique, une demoiselle Romilly pince bien agréablement de la harpe ; l'atelier était le temple des muses. Le portrait sera ressemblant sans cette exagération d'inspiration qui, parmi d'autres choses, dépare le portrait de Mme Lebrun.

« Bonstetten nous a fait deux lectures d'un mémoire sur les Alpes du Nord où il y avait du très-bon et puis un peu d'ennui.

. . . .

1. Peintre de portraits.

« Mme de Staël a repris ses lectures, il n'était plus question d'ennui. Il est prodigieux ce qu'il faut avoir lu et assez approfondi pour se donner les idées à l'occasion desquelles elle dit de si jolies choses. On pourra facilement n'être pas de son avis, mais on ne pourra pas s'empêcher d'aimer son talent. »

« Genève, 22 décembre.

« Nous voici tous à Genève ; nous répétons Coppet *aux Balances*. J'ai une habitation délicieuse sur la treille, une vue étendue sur les vallons de la Savoie entre les Alpes et le Jura. Je vois devant mes fenêtres les montagnes que l'on franchit aux *Échelles*. Hier soir l'illusion de Coppet était parfaite. J'avais été avec Mme de Staël chez Mme Rilliet qui est si aimable au coin de sa cheminée, de retour je jouais aux échecs avec Sismondi. Mme de Staël, Mlle Randall et Mlle Jenner causaient sur le sopha avec Bonstetten et le jeune Barante. Nous étions comme tous les jours, comme dans ces jours que je regretterai sans cesse. Le jeune Rocca a quelque chose de bien aimable. La réunion d'un carac-

tère doux, d'une constitution délicate avec la bravoure et le courage. Il est si mince qu'on ne conçoit pas comment toutes ses blessures ont trouvé à se placer ; il aime son état et les larmes de son père ne l'arrêteront point ici. »

Nous bornerons là les emprunts que nous avons faits aux lettres du baron de Vogt, car il cessa de voir Mme de Staël et quitta la Suisse en 1811.

Cette rupture un peu brusque avait étonné les amis qui, sur la recommandation de Mme Récamier, l'avaient accueilli avec une grande bienveillance ; une explication lui fut demandée par celle-ci. La réponse du baron ne le montra pas héroïque et fait de lui un exemple de plus des défaillances qu'enfante le despotisme.

« Des amis qui se sont alarmés pour eux et pour moi, écrit-il, des autorités qui me conjurent de ne pas compromettre et moi et ceux qui s'intéressent à moi et de ne pas nuire à la *personne* à laquelle cela donnerait l'apparence d'un nouveau tort, m'ont obligé de quitter l'endroit dont je voulais faire une seconde patrie et à plus forte raison, de m'interdire de voir la *personne*

qui avait rendu ce sacrifice nécessaire. Il ne me restait plus que l'espoir de lui faire approuver à elle-même ma résolution : j'en ai chargé deux amis, leurs efforts ont eu autant de succès que je pouvais l'espérer.

« Voilà l'explication que vous me demandiez et que vous étiez en droit d'attendre de moi. »

Mme de Staël et Mme Récamier se retrouvèrent encore en 1810 sur les bords de la Loire, au château de Chaumont, où elles goûtèrent pour la dernière fois le bonheur d'une réunion de quelque durée.

Ce fut pendant ce séjour en Touraine que le livre sur l'Allemagne auquel Mme de Staël venait de consacrer deux années d'un travail assidu, fut saisi et mis au pilon. Nous avons dit ailleurs le désespoir où le redoublement des rigueurs de Napoléon jeta la noble femme qui, presque seule, restait debout devant le despotisme impérial. Retournée à Coppet, elle n'eut plus qu'une idée, sortir de France, échapper à ce régime qui tenait l'âme et la pensée prisonnières. Ses lettres peignaient avec une douleur croissante l'état de son esprit et confirmaient de plus en plus Mme Réca-

mier dans la résolution de revoir l'amie que le malheur lui rendait plus chère. Mais avant d'exécuter ce projet elle voulut aller visiter aux environs de Paris une autre femme dont la société lui était extrêmement agréable et qui de toutes les amies de sa jeunesse lui a seule survécu, je veux parler de la comtesse de Boigne. Mme Récamier ne trouva au château de Beauregard que les parents de son élégante amie, le marquis et la marquise d'Osmont : leur fille était en Savoie chez le général de Boigne. Mais quelques jours après une aimable lettre venait lui apporter l'expression de regrets qu'elle-même avait vivement éprouvés.

LA COMTESSE DE BOIGNE A Mme RÉCAMIER.

« Buissonrond, le 24 juin 1811.

« Vous avez été à Beauregard, vous y avez été aimable, charmante. — Vous y avez parlé de moi avec intérêt et amitié. On m'a conté tout cela, et moi je ne peux résister au désir de vous remercier de cette obligeante visite dont je prends un peu ma part. Hélas! que je voudrais bien

que ce ne fût pas de si loin! — Je ne vous parlerai pas de la vie que je mène ici, vous la savez par cœur et je ne pense pas que vous l'oubliiez de sitôt. Tout le monde me parle de vous, on vous regrette, on vous désire.

« J'ai été l'autre jour faire ce qu'on a appelé une partie de plaisir à ce certain château de La Batie où l'on n'arrive qu'avec des bœufs. Il y avait cinquante personnes, un dîner détestable et surtout éternel, des santés, des canons, des fanfares, des chiffres composés de cocardes tricolores (la fête était pour le préfet) des surprises bien annoncées, enfin tout ce qui constitue la plus forte dose d'ennui qu'on puisse avaler en huit heures de temps, car les joies ont duré jusqu'à la nuit. — Le lendemain Rainulphe[1] bâillait, je lui ai dit: Qu'avez-vous? — Je m'ennuie. — De quoi? — De la journée d'hier. Cette bêtise nous a fait rire.

« J'ai été à Aix l'autre jour, ma première visite a été pour la maison Capellini; après ce pèlerinage j'ai été chez Mme Périer qui m'a beaucoup plus parlé de vous que de M. et Mme Sosthène, j'ai pensé qu'elle était bien ingrate. J'ai arrêté la

1. Le comte Rainulphe d'Osmont, son frère.

maison où nous avons vu Mme Hainguerlot; elle est occupée en ce moment par Mme de Talleyrand, mais on assure qu'elle part incessamment et je compte m'établir à Aix dans quinze jours. J'y mène mon cuisinier. L'établissement chez Mme Périer n'est supportable que lorsqu'on est en force comme nous étions il y a deux ans et je ne connais personne qui vienne à Aix cette année. On dit Mme Doumerc : je serai bien aise de la voir, vous nous serez un point de rapprochement.

« Voilà donc le mariage de Mlle de Catellan décidé, j'en suis bien aise, rien ne me paraît plus sage et ne présente moins d'inconvénients, et c'est là le seul but qu'on peut atteindre quand il s'agit d'un mariage d'arrangement.

J'ai répondu à un très-aimable billet de M. de Balk; lui, a répondu à ma réponse, mais comme je ne veux pas l'entraîner dans une correspondance qui l'ennuierait fort à la longue et que je le crois trop poli pour finir le premier, je vous prie, Madame, de prendre un de vos airs les plus gracieux pour lui dire que j'ai reçu sa lettre, que je l'en remercie et que la discrétion m'empêche d'y répondre. J'ai vu le lieu de votre chute dans le Jura, j'ai frémi de penser combien vous avez

couru de danger; je crois que c'est le seul endroit entre Moret et les Rousses où l'on peut verser sans être fracassé. J'ai vu Mme de Staël, elle a été charmante pour moi. J'ai vu Brétigny qui m'a fort alarmée pour Mme de Chevreuse, il la croit attaquée de la poitrine : elle met tout son courage à mourir, il lui paraît plus facile de renoncer à la vie qu'à Paris : si elle n'a pas d'autre chagrin que celui de l'exil, je ne la conçois pas. Je ne vois que des chagrins de cœur qui puissent dégoûter à ce point de l'existence. Bonjour chère Madame, je ne voulais vous écrire que d'Aix, mais j'ai voulu vous remercier de l'aimable souvenir que vous avez accordé à mon pauvre Beauregard. »

Réalisant enfin le projet qu'elle nourrissait depuis six mois, Mme Récamier quittait Paris le 23 août 1811 avec un passe-port visé pour Aix en Savoie, bien résolue en effet à aller y prendre les eaux, mais plus résolue encore à s'arrêter d'abord à Coppet. Elle comptait trouver chez Mme de Staël, Mathieu et Adrien de Montmorency, car les deux cousins étaient partis ensemble pour la Suisse : au moment de son départ, Mme Réca-

mier ignorait que déjà un ordre d'exil avait été lancé contre Mathieu de Montmorency, une lettre de lui du 28 août annonçait à *la belle amie* ce pénible événement en termes si voilés que peut-être elle eût eu peine à en comprendre le sens. Mais cette lettre se croisa avec Mme Récamier qui ne la reçut que beaucoup plus tard ; elle était ainsi conçue :

« Ce 28 août 1811.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, aimable amie, ce que nous éprouvons tous en ce moment, le pire encore c'est l'état de notre pauvre amie qui se reproche tout par excès de délicatesse, ce qui me fait sentir véritablement la peine de cette petite persécution, contre laquelle sans cela je me trouverais de la force. Cependant je vous avouerai que votre pensée serait une de celles que j'ai besoin d'éloigner en ce moment pour ne pas être faible. Mais avec votre bonté et votre générosité ne trouverons-nous pas quelque moyen de n'être pas trop longtemps sans nous voir ? dans ce moment si vous n'écoutiez que les sentiments qui sont en vous et que vous voulussiez venir ici,

tout simplement je crois que c'est à notre amie que vous feriez du mal; choisissez entre un petit voyage court et mystérieux ou une station à Fribourg où nous irions vous voir. »

Mme Récamier n'apprit donc qu'en arrivant à Coppet la persécution dont son noble ami était l'objet: et quelques heures après une lettre de M. Récamier lui fit connaître le sort que lui valait à elle-même son dévouement d'amitié.

« Paris, le 3 septembre 1811.

« C'est aujourd'hui, ma bonne amie, le dixième jour depuis ton départ: je n'ai reçu aucune lettre ni nouvelles directes ou indirectes sur ton compte, toute la famille et nos divers amis partagent la surprise et presque l'inquiétude d'une négligence de ta part qui se trouve sitôt et tellement en opposition avec les promesses que tu nous avois faites en partant.

« Quant à moy ici, j'ai été fort exact à t'écrire, d'abord jeudi passé, une longue lettre et depuis tout ce qui m'est venu pour toy toujours sous le

couvert de MM. Mentsch et Cie. Je continuerai de même jusqu'à ce que tu me désignes toy-même le changement que je devrois apporter dans la marche de notre correspondance pour laquelle il conviendra désormais de mettre la régularité et la méthode que pourra exiger son importance dans la circonstance délicate et critique où je vais t'apprendre que nous nous trouvons.

« Tu sçais que je ne retrouve pas toujours cette fermeté de caractère que j'admire dans certains hommes, mais que malheureusement on ne se donne pas. J'en ai éprouvé assez peu pour m'inquiéter et m'allarmer beaucoup dimanche matin à dix heures, en recevant une injonction du conseiller d'État préfet de police de me rendre le lendemain à midi dans son cabinet *pour affaire urgente qui me concerne.* Quoique la lettre qui portoit cette invitation fût écrite en termes fort honnêtes, elle me tracassa infiniment le jour, la nuit; et le lendemain je fus fort exact à l'heure. On me fit entrer de suite dans le cabinet du préfet qui vint à moy et me dit: J'ai bien du regret de devoir être chargé auprès de vous d'une commission désagréable; il est question de Mme Récamier, j'ai l'ordre de l'empereur, il le tenoit à la main,

de lui signifier celuy de se retirer à quarante lieues de Paris. J'ai cru devoir vous prier de passer chez moi pour vous en instruire particulièrement et sans faire passer cette signification par la filière de mes bureaux. Il faudra que vous m'accusiez réception de ma lettre, en me marquant que vous avez transmis sans délai cet ordre à Mme Récamier. Où se trouve-t-elle en ce moment? — Je luy témoignai mon extrême surprise d'un pareil ordre; je lui observai que l'empereur n'étoit sans doute pas fixé sur tes estimables qualités d'abord, et sur ton admiration pour sa personne. Je luy dis que depuis dix jours que tu étois partie pour les eaux d'Aix je n'avais eu aucune de tes nouvelles directes ni indirectes, mais que dès le lendemain je te ferois connoître les intentions du gouvernement. Je le priois de me faire connoître le motivé de l'ordre qu'il tenoit toujours à la main. — Il me répondit que de pareils ordres ne portoient ni considérants ni explications; il me lut seulement : « Madame Récamier, née Juliette Bernard, se retirera à quarante lieues de Paris. » Je reconnus à cet énoncé de tes noms qu'il devoit avoir été pris sur la minute de ton passe-port pris à la préfecture de police, qu'on avoit demandé

dans les mêmes termes. Je lui demandai si cela pouvoit porter sur tes relations avec Mme de Staël; il répondit que tu ne pouvois pas ignorer combien tout ce qui y tenoit étoit jugé peu favorablement de la part du gouvernement. — Mais, luy dis-je, comment dois-je m'y prendre pour conjurer un pareil événement? — Il convient, me dit-il, de laisser passer quelque tems sans faire aucune réclamation qui resteroit sans effet. Voilà l'Empereur parti, nous jugerons à son retour ce qu'il conviendra de faire. Si Mme Récamier se trouve chez Mme de Staël, elle peut y rester provisoirement; mais où qu'elle soit, bien observer sa conduite et ses démarches pour ne pas ajouter aux impressions que doit avoir eues le gouvernement en prononçant l'ordre de son exil. — Je te rends, ma bonne amie, à peu près mot pour mot la conversation que j'ai eue avec le préfet afin que tu saches bien à quoy t'en tenir et que tu te règles en conséquence. Je joins même à la présente la copie de la lettre que je luy ai adressée ce matin, ainsy qu'il me l'avoit demandée et dans le même but.

« Il n'y a pas un des individus de la famille, de la maison et du peu d'amis que j'ai mis dans la confidence de la chose qui ne se soit écrié :

J'avois dit et prévu ce qui arrive; si j'avois eu quelque autorité sur Mme Récamier, je me serois fortement opposé à ce fatal voyage.

« Je ne te ferai, quant à moi, aucune observation parce que déjà nous nous les étions faites ensemble, et que ta volonté, tes goûts, tes affections et tes prétendus devoirs religieux à l'amitié, ont été toujours la règle et le bonheur de ma conduite à ton égard. D'ailleurs c'est chose faite aujourd'huy, il seroit inutile de s'appesantir sur des regrets gratuits et superflus dans la circonstance; il n'est question que de chercher à adoucir ta situation et surtout à ne pas l'aggraver par de nouvelles légèretés qui pourroient avoir les conséquences les plus funestes pour moy d'abord, qui dans ma position ai plus besoin de bienveillance et d'appeler sur moy les préventions favorables que les dispositions contraires; et ensuite pour les progrès des carrières diverses de chacun des individus de la famille, s'il devoit arriver que l'empereur prît notre nom et celuy de ton papa en aversion et en dégoût. D'après cela je crois ne devoir te prescrire aucun système de conduite pour le moment, comme plus tard, si cet exil devoit, contre mon attente, durer long-

tems. Je te conjure seulement de ne prendre de conseils que de ta prudence et de ta sagesse : je connois assez le degré de l'une et de l'autre chez toy pour m'en rapporter complétement à ce que tu croiras devoir faire et décider dans ce moment délicat; défends-toi surtout de l'attrait et de l'influence qui t'environnent, et si tu veux me consulter sur le parti auquel tu devras t'arrêter, je ferai en sorte d'y réunir toutes les convenances et naturellement les tiennes, en les combinant avec la satisfaction que j'éprouverai à pouvoir me réunir à toy le plus souvent qu'il me sera possible, car l'idée d'une séparation trop prolongée, d'un ménage divisé, de l'absence de cet ensemble de notre intérieur auquel tu trouvois quelque charme ont fait déjà naître en moy des idées sombres et fort tristes dont je ne peux pas me défendre.

« En sortant de ma séance de la police, je me rendis directement aux droits réunis, auprès de ton papa auquel je l'avois promis pour le soulager de la sollicitude de l'injonction de la veille et qu'il pût en informer M. Simonard parti le matin avec ce poids, en compagnie de sa belle-fille pour Lyon. De là je me rendis chez le duc d'Abrantès :

il venoît de partir pour faire sa cour à Compiègne. Je croyois ensuite trouver encore M. de Catellan, il étoit parti de la veille pour Contréxeville ; je vais écrire à madame à Angervilliers, et à M. Dalmassy à Richecourt, d'ailleurs je ne dis pas un mot de l'événement à qui que ce soit, si ce n'est aux amis de cœur. Je vais aller pour cela chez M. Degérando et chez Lemontey ; mon frère et ma belle-sœur ont été désolés. »

Dans cette conversation de M. Récamier avec le préfet de police, on remarquera combien ce personnage dont le caractère fut constamment modéré s'efforçait d'atténuer par les formes d'une parfaite politesse l'odieux de l'acte qu'il était forcé d'accomplir. On ne sera pas moins frappé sans doute de la réponse faite à la demande, assurément bien modeste, du motivé de l'ordre d'exil. De pareils ordres, est-il dit, ne portent jamais ni considérants ni explications. A notre tour, nous demandons quelle est la gloire qui ne serait pas trop payée par la nécessité de supporter un pareil régime de muets.

Les hôtes du château de Coppet que la foudre venait de frapper se dispersèrent. Mathieu de

Montmorency se dirigea vers Lyon, Adrien l'y accompagna pour reprendre ensuite la route du Nord, et Mme Récamier, cédant aux supplications de Mme de Staël, qui se flattait encore que l'ordre d'exil pouvait être révoqué, revint précipitamment à Paris. Elle voulait embrasser son vieux père, s'entendre avec M. Récamier sur les arrangements d'affaires rendus nécessaires par la cruelle situation qui lui était faite, arrêter avec lui le choix de la ville à 40 lieues de Paris où elle fixerait sa résidence. Elle ne vit personne en dehors de sa famille et garda le plus strict incognito, mais la police surveillait de trop près les personnes qui lui étaient suspectes pour qu'elle ignorât la présence à Paris d'une exilée. Au bout de quarante-huit heures, quelques lignes du préfet de police firent comprendre qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour *exécuter* l'ordre reçu. Le billet était adressé à M. Récamier et conçu en ces termes :

1re Don.
1er Bau. « Paris, le 17 septembre 1811.

« Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien me faire savoir *au reçu de la présente* et pour l'exé-

cution de l'ordre dont je vous ai donné connaissance le 2 de ce mois, où se trouve *en ce moment* Mme Récamier.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« Le conseiller d'État, préfet de police,
« baron de l'Empire,

« PASQUIER. »

Le lendemain, seule avec une enfant de six ans, petite nièce de M. Récamier, et une femme de chambre, la pauvre exilée prenait tristement la route de Châlons-sur-Marne, sans qu'on entendît d'elle une plainte, sans qu'elle permît à aucun de ses amis la moindre démarche ou la moindre parole pour faire adoucir son sort[1].

1. Après avoir mis sous les yeux du lecteur toutes les pièces relatives à l'exil de Mme Récamier, il ne sera pas sans intérêt de montrer ce qu'en dit le duc de Rovigo dans ses *Mémoires;* c'est un échantillon précieux des mensonges qu'il y débite.

« On a aussi beaucoup crié contre l'exil de Mme Récamier. En général, on parle de tout à tort et à travers sans trop savoir ce que l'on dit. Tout le monde avait connu les mauvaises affaires de la maison Récamier, à la suite desquelles Mme Récamier avait été vivre en province; cela était fort honorable, mais il ne fallait pas s'y faire passer pour une victime de la tyrannie, et écrire à tout le monde des balivernes de ce genre. Il aurait été plus juste de dire tout net qu'on avait perdu sa fortune par des fausses spécu-

Mme Récamier passa dix mois dans cette ville de Châlons qui lui offrait bien peu de ressources malgré les procédés aussi gracieux que délicats du préfet, M. de Jessaint et de sa femme. Sous un gouvernement despotique, on fuit le contact des gens en disgrâce comme on fuirait la peste, et Mme Récamier, sur les pas de laquelle la foule et le monde s'étaient précipités, eut plus d'une fois l'occasion de constater l'effroi que peut faire éprouver la présence d'une exilée.

Un billet de Mme de Staël, écrit après le départ de Coppet, départ qu'elle avait absolument exigé de Mme Récamier, montre quelle était l'intensité de la douleur que lui causait la persécution qu'elle s'accusait d'avoir attirée sur ses amis.

« Je ne peux pas vous parler, je me jette à

lations que d'en accuser l'empereur. Mme Récamier demeurait en province par raison, et elle disait à ses admirateurs, qui la sollicitaient de rentrer à Paris, que cela ne dépendait pas d'elle, voulant par là donner à entendre que c'était l'empereur qui l'en empêchait, lorsqu'il ne pensait pas à elle. Cela fit qu'il ordonna que si elle revenait, on ne lui laissa plus former ce cercle de frondeurs au milieu duquel elle répandait avec affectation sa douleur. Et, pour parler plus franchement, je lui écrivis que je désirais qu'il n'entrât pas dans ses projets de venir à Paris de sitôt. Elle n'avait aucunement celui d'y rentrer, mais elle fut fort aise d'être exilée, cela la mettait à l'aise pour répondre à une foule de solliciteurs vis-à-vis desquels cela lui créait une position. »

vos pieds, je vous supplie de ne pas me haïr. Au nom du ciel, mettez du zèle pour vous afin que je vive! tirez-vous de là. Que je vous sache heureuse, que votre admirable générosité ne vous ait pas perdue. Ah! mon Dieu, je n'ai pas ma tête à moi, mais je vous adore. Croyez-le et prouvez-moi que vous le sentez en vous occupant de vous-même, car je n'aurai de repos que si vous êtes hors de cet exil. Adieu, adieu. Quand vous reverrai-je? pas dans ce monde. »

Nous aimons à insérer ici une lettre de Lemontey qui le fait voir fidèle à ses amis malheureux :

« J'apprends avec bien du plaisir que vous renoncez aux projets de voyage. Outre quelques inconvénients attachés aux circonstances, il semble que ce mouvement témoignait de l'inquiétude et de la faiblesse. Il faut laisser ce tourbillon aux têtes à fusées de votre connaissance; avec un cœur pur et un esprit cultivé, vous serez étonnée des ressources que vous trouverez en vous-même, et combien la solitude rendra votre imagination aimante. J'aurais bien désiré voir un

moment votre ermitage, pour que le souvenir m'en fût toujours resté présent et que ma pensée sût toujours où vous trouver, car depuis votre départ je ne vous ai pas quittée. J'aime tout ce qui vous rappelle ; je suis touché jusqu'aux larmes de l'amitié de Mme de Catellan, et de l'intérêt franc et tendre de M. Récamier. J'en veux à tous ces imbéciles de profession qui font des livres, de n'avoir pas mis au jour un seul ouvrage que je puisse vous envoyer avec la certitude qu'il vous intéresserait.

« La plus à plaindre c'est la pauvre cousine[1], elle est exilée de vous ainsi que moi et je compatis bien à sa douleur qui est la mienne. Vous ne devez pas douter de l'impatience avec laquelle je ne cesserai d'attendre de vos nouvelles et de la reconnaissance que j'aurai pour tout ce que la Providence ou les hommes feront de bon pour vous. *Love ever you.*

« ÉDOUARD. »

M. de Montmorency avait partagé les espérances ou plutôt les illusions de Mme de Staël au sujet de leur commune amie. Ce fut par une

1. Mme Dalmassy.

lettre de sa fille, Mme de Larochefoucauld, qu'il apprit à Lyon qu'il ne fallait se flatter d'aucun adoucissement à l'arrêt porté. C'est donc avec une très-vive émotion qu'il lui écrivait le 10 septembre :

« Je ne vous ai pas encore remerciée de votre aimable petit mot en partant. J'attendais l'occasion d'Adrien qui me presse. Il est bien triste de le quitter; mais ce qui l'est beaucoup plus, c'est ce que me mande ma fille, mais qu'elle me mande seule, d'un accident de votre santé pareil au mien [1]. Je ne veux pas encore le croire! Je ne suis pas assez égoïste pour n'en pas être très-affecté. La Providence voudrait-elle nous rapprocher encore par ce petit martyre commun d'amitié! J'en crains le contre-coup pour notre amie. Mandez-moi bien promptement ce qui en est. Mandez-moi ensuite quels sont vos projets. Prions quelquefois de loin ensemble et conservez-moi une place si précieuse dans votre amitié! Que M. Récamier fasse passer votre lettre

1. On voit avec quelle précaution on parlait des rigueurs du pouvoir impérial, par les circonlocutions qu'emploie M. de Montmorency pour éviter le mot *exil*.

dans sa correspondance, pour qu'on la remette à Camille[1] qui est bien occupé de vous. »

Dans cette pénible circonstance, Mme Récamier devait retrouver aussi l'expression de l'intérêt d'une autre amitié, celle de Mme de Boigne. Aussitôt que la nouvelle de l'exil lui fut parvenue, elle lui écrivit de Paris.

« Le 15 octobre 1811.

« Mme de Catellan[2] me fait espérer une occasion de vous écrire. J'en profite avec d'autant plus d'empressement qu'il y a longtemps que j'en désire une, et que la crainte seule de vous déplaire m'a empêchée de vous écrire tout simplement par la poste, non pas pour vous parler de tout ce que je pense, mais pour vous demander de vos nouvelles. J'espère voir Mme de Catel-

1. Jordan.

2. La marquise de Catellan, dont le nom se retrouve souvent dans cette correspondance, s'était arrachée aux habitudes élégantes d'une grande fortune pour partager avec Mme Récamier, pendant quelques semaines, la solitude et l'ennui du séjour de Châlons. Revenue à Paris, elle servait de centre à toutes les communicaitons avec son amie exilée.

lan aujourd'hui ; elle m'en donnera et elle me dira, j'espère, quels sont vos projets et surtout vos espérances. Je vous parlerais de mes regrets et de mon tendre intérêt s'ils avaient quelque chose de remarquable, mais je vois mes sentiments partagés par tout le monde ; il semble que tous les avis se réunissent sur vous et les personnes qui vous sont les plus étrangères s'affligent de votre absence. Vous recueillez dans ce moment le fruit de cette aimable bienveillance, de ce don du Ciel dont je vous ai si souvent parlé, qui vous accompagne partout, qui vous fera partout des partisans, des admirateurs et des amis fidèles. J'ai vu Adrien[1] hier au soir, je l'ai accablé de questions, mais vous savez comme ses réponses sont peu satisfaisantes, comme il est distrait même sur les choses qui l'intéressent le plus : j'en saurai plus sur votre position en causant dix minutes avec Mme de Catellan qu'Adrien ne m'en a appris en deux heures. — J'aime Mme de Catellan de son dévouement pour vous ; savoir à ce point vous apprécier est déjà un mérite. Qui je plaindrais

1. De Montmorency.

de tout mon cœur, si la mobilité de son imagination ne la sauvait pas de la réflexion, c'est votre amie[1]. Je ne vous dirai pas que j'avais prévu le résultat, vous le savez bien et vous aussi vous le prévoyiez; mais votre angélique bonté vous a entraînée; moi, qui ne suis pas si bonne, je ne l'aurais pas été. Malheureusement on ne peut revenir sur ce qui est. Mais dans le nombre d'amis puissants que vous avez si souvent employés pour les autres, n'y en a-t-il pas qui puisse dire à l'Empereur une chose bien vraie, c'est que vous ne méritez pas la distinction qu'il vous accorde? Je ne connais personne plus fidèle en amitié que vous et moins entière en opinions. Il me semble que c'est comme cela qu'il faudrait présenter cette affaire, et cela est tellement vrai que je pense qu'il ne faudrait qu'avoir l'occasion de le dire.

J'ai eu aussi mes petites tribulations, mais elles sont d'un genre trop domestique pour valoir la peine d'en parler. En revanche, j'ai eu l'extrême satisfaction de retrouver ma mère bien mieux que je ne l'avais quittée. Elle me charge

1. Mme de Staël.

de vous dire mille choses aimables, mon père et mon frère sont à vos pieds.

« Répondez-moi franchement si vous voulez que de temps en temps je vous écrive : je ne vous parlerai ni de votre position, ni d'aucune affaire, mais je vous conterai des nouvelles de la société qui pourront vous distraire. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je serai heureuse de vous parler de ma tendre amitié. »

ADRIEN DE MONTMORENCY A Mme RÉCAMIER.

« Jeudi 10 octobre 1811.

« Il y a deux fois vingt-quatre heures que je vous écrivais et commençais une lettre que Félicité[1] a achevée. Mais comme j'avais été la surprendre et qu'elle ne m'attendait pas, elle m'avait adressé une lettre ici pour vous la faire parvenir aussitôt. Elle est bien plus occupée de vous que d'elle-même. Et moi aussi, ce sont vos

1. Félicité était un des noms de baptême de Mathieu de Montmorency; pendant cette période d'exil, son cousin Adrien le désigne souvent par cette appellation.

peines qui pèsent sur mon cœur. Pour elle j'ai mauvais cœur et je la trouve sur un lit de roses ; mais vous, chère amie, pauvre innocente et si inoffensive personne, jetée si loin, seule, sans famille, sans autre consolation que votre noble cœur ; c'est pour vous, et celle qui est la cause innocente, mais fatale de tous ces maux que je réserve, que j'ai des larmes compatissantes. N'allez pas me dire encore une fois que vous ne voulez pas me voir, c'est une défense inutile, je n'obéirai pas. Seulement il faut que je connaisse vos projets. Si vous passiez tout le mois de novembre à Châlons, je choisirais quelque chose comme le milieu du mois pour ma visite en allant à Montmirail. Je suis tout naturellement par *cœur* et par *honneur* le frère de ceux qui souffrent. Mais vous, dont j'ai été l'ami dans les jours de toutes vos prospérités de la plus charmante et enivrante jeunesse, vous abandonnerais-je quand j'ai encore mon indépendance ?

« Avez-vous vu le bon Sosthène [1] ? J'ai reçu hier une lettre bien déchirante, mais bien aimable

1. Sosthène de Larochefoucauld, fils du duc de Doudeauville et gendre de M. de Montmorency. Du château de Montmirail, qu'il habitait avec son père, il faisait de fréquentes visites à Châlons.

de cette pauvre Mme Olive[1]. Mille et mille tendres hommages qui jaillissent du fond de mon cœur. Je vous prie de m'écrire et de me parler de l'emploi de votre journée. Qui est-ce qui est avec vous? n'irez-vous pas à Lyon? Savez-vous que M. de Montrond qui était à Anvers a été transféré au château fort de Ham? »

Camille Jordan ne pouvait pas être insensible à la situation de Mme Récamier, il lui écrivait de Lyon :

« 4 décembre 1811.

« Pendant que j'étais en susceptibilité contre vous et m'étonnais de vous voir dans votre solitude ne vous souvenir de moi que pour en faire un bureau d'adresse, j'apprends par le baron de Vogt que vous-même vous plaignez de moi et dites n'avoir pas de mes lettres depuis votre exil. Ainsi tout n'est que malentendu dans cette pauvre vie humaine! Ainsi vous n'avez pas reçu une lettre que je vous ai écrite dans les premiers jours, sous le couvert de Mme de Catellan! Se

1. Mme de Staël, désignée sous le nom de sa femme de chambre.

peut-il que des expressions aussi inoffensives du plus légitime intérêt n'aient pas trouvé libre passage? ou dois-je accuser la négligence de Mme de Catellan? J'en serais en vérité tenté, car voilà bien trois fois que je lui ai écrit depuis un an sans en recevoir un signe de vie. Mais au défaut de ma lettre, mon cœur ne vous était-il pas connu et pouviez-vous douter de ma sensibilité à vos peines? Moi qui vous aimais heureuse, entourée, que dois-je être pour vous solitaire et triste peut-être? Je puis à la vérité n'égaler pas toujours l'enthousiasme allemand du baron qui ne vous connaît pas un seul petit défaut, dont les lettres sur vous sont des hymmes. Mais mon amitié plus clairvoyante en est-elle moins tendre? Et sa franchise même ne vous fut-elle pas sans cesse un garant de sa fidélité? On avait dit que vous viendriez à Lyon, vous auriez vu si je vous aurais soignée! J'ai appris depuis qu'il fallait renoncer à cet espoir. J'ai su plusieurs fois indirectement de vos nouvelles et comment vous vivez. On assure que vous êtes le modèle des exilés par la résignation, la patience, la prudence, la non-exigeance envers les amis, la délicatesse de tous les procédés et de tous les senti-

ments : Je reconnais bien là ce quelque chose de noble que j'ai toujours aimé en vous. Il paraît au reste que vous n'aurez pas longtemps à donner l'exemple de ces vertus, que ce grand cœur d'un grand prince qui ne peut rien avoir de sérieux et d'hostile contre vous, ne tardera pas à faire cesser une passagère épreuve. Avez-vous encore Mme de Catellan? Avez-vous vu passer un de vos compagnons d'infortune? Recevez-vous quelquefois des nouvelles de cet orageux lac Léman? Il y a des siècles que je n'en ai pas. Vous avez pu savoir quel long séjour le baron a fait près de nous, et combien j'ai joui du charme de son commerce. Je vous annonçais, je crois, dans cette lettre que vous n'avez pas reçue, que ma femme était à la veille d'accoucher. — On vous aura dit qu'elle m'avait donné un fils. J'ai donc goûté une troisième fois le bonheur de la paternité. Et la mère et les enfants sont en ce moment aussi bien que possible. Caroline que vous avez paru remarquer, est en effet, ce me semble, d'une gentillesse et d'une sensibilité remarquables. Ma femme me charge de vous dire d'une manière toute spéciale combien elle se souvient de vous et s'intéresse à votre destinée.

« Régny, Milady et bien d'autres vous conservent de tendres et fidèles souvenirs. Adieu donc, chère Juliette, et vous qui fûtes toujours si bonne et si parfaite envers moi dans vos jours heureux, n'abusez plus de ce privilége de vos peines pour me négliger, pour me maltraiter et répétez-moi bientôt que vous m'aimez toujours. »

ADRIEN DE MONTMORENCY A Mme RÉCAMIER.

« 10 novembre 1811.

« Votre très-fidèle ami et admirateur [1] m'a apporté de vous une lettre pleine d'élévation, de courage et d'amitié pour moi. Mais il m'a parlé de vous, de votre solitude, de vos pensées mélancoliques avec un intérêt qui m'a pénétré et affligé ; pauvre amie ! vous êtes bien triste, vos journées son bien longues et vides ; et l'abîme de cette position, c'est de n'y pas voir un terme.

« Je voudrais une lettre de vous qui m'entretînt de l'emploi de votre journée, de vos habitudes de chaque jour, de vos connaissances, de

1. Sosthène de Larochefoucauld

vos distractions de la soirée, enfin quelque chose qui me fît vous trouver à quelque heure que ma pensée vînt vous chercher. Voilà ce que je voudrais savoir, car de me faire comprendre tout ce qui est en vous de noble, de désintéressé, de résigné dans le malheur sans vouloir le dégrader par une inconséquence, ce sont de nobles secrets de votre cœur que je connais aussi bien et mieux que vous.

« Je dirai à Mme de Boigne toutes vos grâces pour elle. Elle est encore à la campagne avec son frère. Trouvez-lui une jeune femme avec des qualités et de la fortune et toute cette famille vous remerciera et vous bénira. Pourquoi donc oublierais-je de vous parler du legs que m'a laissé M. de Robecq, *la nue propriété* d'une jolie terre en Hollande, qui a beaucoup perdu par la révolution, mais qui était avant l'époque de celle de Hollande une petite souveraineté, où je vous aurais priée de venir régner? Cela est réduit aujourd'hui à 12 ou 15 mille livres de rente, dont j'ai à payer des droits considérables et dont je n'entrerai en jouissance qu'après le décès de la princesse. — Je viens de passer une huitaine de jours en famille avec Félicité, une

des personnes, je crois, que vous aimez et estimez le plus sur la terre. Je suis jaloux de vos préférences. »

MATHIEU DE MONTMORENCY A Mme RÉCAMIER.

« Beaune, ce lundi 16 novembre 1811.

« Au moment où je songe à partir de ce château hospitalier d'un bon cousin, pour me rendre dans celui où ma fille m'attend avec une grande impatience[1], mais où vous croyez que je ne devais plus aller, je reçois une lettre de vous bien aimable dans la manière dont elle me parle de ces affaires de famille. Je suis également touché de l'intérêt que vous prenez à mes projets ultérieurs, et frappé de la manière si simple et si noble dont vous jugez de haut tous ces misérables petits calculs de prudence timide qui influent sur tant d'autres. Je dois à la vérité de dire que dans cette dernière occasion je les ai plus redoutés que rencontrés, et que ceux dont

1. Il se rendait au château de Montmirail, distant seulement de dix-sept lieues de Châlons.

l'opinion pourrait avoir de l'influence sur ma décision, ont mis de la bonne grâce à me demander de persister dans la première. Étant d'ailleurs rassuré d'un autre côté, je n'ai ni dû ni voulu m'imposer, ainsi qu'à ma fille, une privation aussi sensible que celle d'une séparation prolongée pendant les mois mêmes que nous avions destinés à passer ensemble. Je vais donc auprès d'elle jusqu'au mois de janvier; et c'est à cette époque que j'espère, sans en parler à personne, prouver à l'amitié ma reconnaissance tout à la fois et ma fidèle occupation de tout ce qui peut nous rapprocher. Je ne vous parle pas d'un certain courage; il me paraît impossible que vous ne l'ayez pas : et notre cause commune, au moins apparente, n'a pas de quoi nous faire rougir. — Ne savez-vous pas déjà pourquoi je n'ai pas été plus tôt vous trouver et m'assurer par moi-même de ce que je voudrais tant savoir? J'y ai songé surtout quand j'ai cru deviner quelque chose qui m'inquiétait. Je voulais aller prendre la route de Bourgogne, et aller vous rejoindre par là, lorsque ma mère m'a proposé un rendez-vous de quelques jours à Orléans; ce qui est vraiment très-aimable et

6.

qu'il ne m'était pas possible de refuser. Je m'y achemine tout doucement, en suivant les bords de la Loire. Je comptais ensuite vers le 15 aller vous voir à Châlons; mais on me mande que vous songiez à en partir et à aller à Lyon retrouver une partie de votre famille. Il n'y a rien à dire sur la convenance de ce choix; j'y ai laissé au moins un homme qui s'en réjouirait beaucoup. Mais j'aurais espéré que vous ne vous presseriez pas tant, et je trouve bien dur de n'apprendre que par les autres vos projets et vos arrangements.

« Je suis condamné par la route à un autre silence qui m'est bien pénible sur la marche et la décision de notre amie. J'espère que son fils ne me les laissera pas ignorer. Adieu, aimable amie; vous auriez bien tort de ne pas accéder, de ne pas croire à mes vœux bien purs et bien sincères pour votre bonheur. »

MATHIEU DE MONTMORENCY A Mme RÉCAMIER.

« Montmirail, 22 novembre 1811, au soir.

« Je ne veux pas tarder davantage à vous remercier, aimable amie, de la lettre que m'a rapportée Sosthène et qui m'a vivement intéressé; que parlez-vous de me déplaire? Cette expression qui n'a plus de sens entre nous pourrait-elle être jamais applicable quand vous m'ouvrez votre cœur avec une confiance qui me touche, qui m'honore, et dont j'accepte avec reconnaissance le touchant privilége? Sosthène a rapporté une impression d'estime, je dirai même de respect, pour votre intéressante situation. Je vous vois toujours avec vos deux petites filles [1] entre l'église que vous visitez et certaines autres visites auxquelles votre bon cœur vous entraîne. Ne gâtez pas ce fond précieux et persévérez dans une si généreuse attitude, donnez-moi de temps en temps de ces nouvelles intérieures du cœur qui n'appartiennent qu'à l'amitié.

1. Sa nièce Amélie et sa cousine, Mlle de Dalmassy.

— Vous êtes bien bonne de m'en demander avec tant d'intérêt sur la vie que je mène ici; elle est à peu près la même que l'année passée, et comme je serais ici pour le moment par mon propre choix, je puis me faire illusion sur ce que ce séjour a d'un peu moins libre.

« Je jouis beaucoup d'une réunion de famille qui serait presque complète, sauf ma mère, et à laquelle Adrien viendra s'unir dans le commencement du mois prochain. Il n'y a rien ici qui puisse ressembler à l'animation, à l'incroyable variété de la conversation de notre amie, mais n'est-elle pas unique? Ici, comme vous le dites, c'est beaucoup mieux qu'à Dampierre; on y respire une certaine atmosphère de vertu qui fait du bien à l'âme. M. de Doudeauville est admirable dans cette vie privée de la solitude qui serait une épreuve pour tout autre; et quand je le vois offrant à Dieu les vœux de toute cette famille réunie aux pieds d'un autel consacré par leur douleur [1], je suis pénétré d'un sentiment qui ne doit pas être stérile et que vous éprouveriez plus que personne. Que ne pouvons-nous

1. La chapelle d'un hôpital fondé par le duc et la duchesse de Doudeauville après la mort de leur fille, Mme de Rastignac.

vous posséder quelque temps ici! Profitons au moins de la distance pour mêler sans cesse nos pensées et nos sentiments. Adieu. Je me suis remis aussi un peu au travail et je profite de ces beaux jours pour me promener. La pensée de notre amie m'occupera sans cesse jusqu'à ce que j'aie de ses nouvelles de Genève. »

MATHIEU DE MONTMORENCY A Mme RÉCAMIER.

« Montmirail, ce 4 décembre 1811.

« Je voulais répondre à votre intéressante lettre, aimable amie, par le dernier courrier; je suis bien aise d'avoir attendu celui-ci puisque je vous aurais inutilement fait part de quelques inquiétudes dont je ne pouvais pas me défendre sur le retard des lettres que j'attendais, et que celle que j'ai reçue ce matin a terminées. Elle a été un peu de temps en route, elle est du 24 novembre. — Notre amie commençait à se lasser d'attendre des réponses qu'elle n'aura sûrement pas; elle parlait de son retour à Genève comme d'une chose invariable, inévitable, et de ses adieux à sa

paisible retraite comme d'une épreuve pénible. Vous savez combien ces déplacements d'une personne malheureuse tourmentent toujours mon amitié : aussi ma pensée va plus que jamais se fixer sur elle, et je souffrirais d'être longtemps sans avoir de ses nouvelles. Elle nous recommande de prier : vous voyez comme votre neuvaine est une excellente idée! Elle m'accuse d'être un peu trop sévère, surtout pour ce qui vous regarde. Mais tout en souffrant beaucoup de votre situation, de votre isolement, ce qui me paraît doublement simple parce qu'elle se reproche d'en être la cause, elle paye un tribu d'estime et de respect au noble caractère que vous montrez ; et comment pourrait-il en être autrement? elle doit en être d'autant plus frappée, qu'avec tant de grandes qualités et l'on peut dire de dons merveilleux, elle aurait été tout à fait incapable de ce genre de courage. Moi, je me surprends sans cesse à l'admirer intérieurement avec une sorte de jouissance de l'amitié, qui souffre de ce qu'il peut vous en coûter, mais qui est fière et contente de ce généreux triomphe. Je ne suis pas porté à combattre les sentiments qui ont pu vous donner une telle force. Vous en

exprimez dans votre lettre auxquels on ne peut que rendre hommage; et, ce qu'ils me semblent avoir d'exagéré ou de moins juste, ce n'est pas dans une correspondance que j'entreprendrais de les réfuter : c'est bon pour les longues conversations où la parole vole aussi rapide que la pensée, où vous me permettez de me trop animer dans quelques moments, parce que le moment qui suit apporte bien vite son correctif. S'il pouvait jamais y avoir quelque excès estimable, ce serait celui de la confiance dans la miséricorde divine : rien de mieux lorsqu'on n'en tire que des conclusions d'indulgence et d'espérance pour les autres; mais quant à l'application qu'on en fait à soi-même, je vous dirai, en vous citant ma propre expérience, que je ne suis jamais rentré au fond de mon cœur, que je ne suis jamais descendu dans les souvenirs de ma vie sans avoir un sentiment profond de cette justice qui doit balancer la miséricorde; c'est dans l'alliance de ces deux qualités, infinies comme Celui que nous adorons, qu'est toute la solution de ce mystère moral. Voilà que je me laisse aller, aimable amie, à traiter de graves sujets, en attendant que nous nous disputions encore au coin de votre feu. Je

voudrais avoir ce plaisir plus souvent. Il y a ici un jeune homme, plus leste que moi, à qui j'envie, en faisant le prudent auprès de lui, de pouvoir parler de courses ; n'y en aurait-il pas une, motivée par cette comédie dont je crois avoir entendu parler, mais dont vous ne me dites rien, non plus que de vos visites de famille dont je suis bien aise? Vous êtes d'une grande bonté de désirer des détails sur ma vie d'ici, qui passe très-doucement. Je commence à calculer qu'elle avance vers son terme. Je leur lis une ou deux fois par semaine, dans le salon, des tragédies où j'ai un grand succès. Je ne choisis pas les plus vives. Hier c'était *Mithridate*, où vous auriez bien dit le rôle pur et fier de Monime. Adieu; mille tendres hommages. Adrien s'annonce pour lundi 9; j'ai un grand désir et besoin de causer avec lui; il ne m'a encore rien dit de ses projets ultérieurs, que je n'approuverai ni ne combattrai. »

La cousine bien-aimée de Mme Récamier, la baronne de Dalmassy, avait remplacé auprès d'elle à Châlons la marquise de Catellan. Mme de Dalmassy, ayant su que M. de Montmorency projetait une visite à sa parente exilée, s'en était effrayée

et à l'insu de sa cousine avait essayé de le dissuader de ce projet qu'elle supposait devoir déplaire au gouvernement.

M. de Montmorency fut assez choqué de sa lettre et n'en tint compte. Il ne lui dissimula pas à elle-même ses sentiments dans sa réponse.

« Montmirail, 2 janvier 1812.

« Je répondrai, Madame, avec beaucoup de simplicité et de franchise à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne désavouerai pas le sentiment pénible que vous avez prévu qu'elle me causerait; il ne tient pas seulement au sacrifice que vous me demandiez ; quoiqu'il fût très-réel, je crois que je ferais plus encore, s'il était nécessaire, pour le bonheur de Madame votre cousine; mais ce qui m'afflige davantage, c'est d'imaginer que l'amitié destinée et si propre à consoler, en croyant être simplement prudente, se crée de nouveaux tourments et pour elle et pour ceux dont la position est déjà assez pénible, sans qu'on y ajoute rien d'inutile. J'ai déjà connu de mon côté plus d'une fois quelque

chose de semblable, et le noble caractère de Madame votre cousine ne pouvait pas s'empêcher d'en être surpris. Nous avons coulé ensemble cette matière à fond, lors de mon dernier passage à Châlons ; nous avions de la peine à concevoir qu'on pût jamais interdire les occasions naturelles de se voir à deux personnes qu'on savait liées ensemble auparavant, et qui avaient été réunies dans une même mesure pour une cause apparente semblable. Si ceux qu'on appelle malheureux ne peuvent pas se voir entre eux comme les autres, et ont aussi la chance de se compromettre en se rendant des soins, je ne vois pas bien à quoi on les réduit. Je m'estimerai toujours heureux de m'être rencontré dans ces pensées avec une personne que j'avais vue longtemps comme une femme belle et aimable, mais dont le courage et la noble délicatesse dans ces dernières circonstances m'inspirent autant d'estime que de désir de les imiter. Nous nous sommes surtout promis de nous en croire l'un l'autre sur ce genre d'intérêt et de les traiter toujours directement. C'est ce qui fait que lorsque Madame votre cousine, par le même courrier qui m'a apporté votre lettre, m'exprime un si aimable

désir de me voir arriver, je suis peu tenté de commencer avec elle un plan d'excuses et de dissimulation auquel elle-même ne croirait pas. D'ailleurs je ne saurais vraiment comment m'y prendre. Il est très-possible que vos désirs soient remplis sans que j'y aie aucun mérite, et que l'on me fasse longtemps attendre la permission de partir d'ici; mais si elle arrive, comme je ne puis pas me rapprocher davantage dans la direction de Paris, je n'ai pas d'autre route que celle de Châlons, et je ne peux pas croire que vous me conseilleriez d'y passer sans avoir l'honneur d'y voir Madame votre cousine, et vous-même, Madame, quel que soit mon regret de n'avoir pas été convaincu par vos raisons. Je croirai concilier les intérêts de l'amitié et ceux de la prudence en me bornant à un séjour de quelques jours; je pourrais d'ailleurs vous prier d'observer qu'un semblable passage au commencement de novembre n'a eu aucun des graves inconvénients que vous semblez craindre, et que je me suis bien imposé quelques sacrifices, lors même que je me croyais plus libre, en laissant passer près de deux mois à quinze lieues de Madame votre cousine sans faire aucune

des courses que j'enviais à mon gendre.

« Je vous prie d'agréer, Madame, l'hommage de son respect et du mien. »

MATHIEU DE MONTMORENCY A Mme RÉCAMIER.

Moutmirai', 3 janvier 1812.

« Voici, aimable amie, une occasion toute officielle de vous écrire et peut-être une visite qui est au moins de nature à ne pas effrayer même les plus timides. Mon amitié pourra s'épancher avec un peu moins de gêne et anticipera de quelques heures sur la réponse que je comptais faire au plus tard demain matin à votre dernière lettre. Elle m'a causé un véritable bonheur! Que je suis heureux de m'être trompé dans mes craintes méfiantes, présomptueuses, dans mes véritables jugements téméraires! Comme vous me rassurez, comme vous exposez le triomphe de votre raison d'une manière douce et modeste! J'en jouis du fond de mon cœur et j'en rends grâce à Dieu. — Votre messe de minuit m'a beaucoup intéressé aussi. Je suis fort

édifié de ce que vous me dites de celle de Châlons. Je vous en aurais fait connaître quelques-unes de semblables à Paris si vous aviez voulu, et en tout quand vous voudrez mettre de la suite dans les pratiques consacrées par notre religion, j'ai l'intime conviction que vous les goûterez beaucoup et qu'au bout de quelque temps vous vous trouverez davantage de ce sentiment de foi qui vous étonne encore. Le bon M. Duval[1], à qui j'en parlais hier, est tout à fait de mon avis. — Je vous remercie avec un sentiment très-pénétré de celui que vous me montrez sur mon arrivée. J'aurais bien aimé à vous en annoncer le jour, c'était bien vers ceux-ci que je comptais d'abord partir ; mais puisqu'on a encore resserré ma chaîne et qu'il faut attendre une permission pour pouvoir bouger, je suis condamné à l'incertitude. Moi, et, qui pis est, ceux qui m'entourent attendent chaque courrier ; mais il n'est pas douteux qu'on n'a pas voulu répondre à la première demande du préfet, car on l'aurait fait depuis longtemps. Je voudrais seulement que son voyage, à lui, ne retardât pas l'envoi de la

1. L'abbé Legris-Duval.

réponse quelconque qui arrivera indubitablement par Châlons; si vous aviez quelque moyen naturel, et non inquiet ni empressé, de vous assurer de cela auprès de celui qui ouvre les paquets en son absence, vous me feriez plaisir de l'employer. Je n'ai pas besoin de vous demander de mettre dans ce détail, comme dans tout le reste, la simplicité et la générosité que vous mettez à ce qui vous regarde personnellement. Que parlez-vous d'envier quelque chose aux autres? C'est vous qui êtes plus *digne* que nous tous et qui me paraissez le type, le modèle de ce qu'on doit être dans notre position. Ce n'est pas seulement Madame votre cousine, je lui en demande bien pardon, c'est à peu près toutes les femmes et tous les hommes qui, à quelques exceptions près, ne doivent pas vous concevoir ni s'accorder avec vous. Je suis charmé pour la douceur de votre vie qu'elle soit auprès de vous; peut-être prendrais-je mon parti qu'il en fût autrement quand j'irai vous voir. Il serait cependant bien dur d'en être privé!

« C'est donc simplement un petit établissement à Genève que notre amie fait provisoirement. Il me paraît impossible que le grand éta-

blissement[1] dont j'attendais des nouvelles avec tant d'anxiété ne soit pas remis au printemps, avec ce procès et ces neiges et ce temps tout à fait sévère. Quel hiver elle va passer et quand se décidera-t-elle! Comment vous trouvez-vous de ce froid? Ne me laissez jamais longtemps sans avoir de vos nouvelles jusqu'à ce que j'aille en savoir moi-même, si je le puis. Le château songe, en général, à se disperser dans la semaine prochaine. Je vous renouvelle tous nos tendres hommages.

« Il ne serait pas impossible que l'on envoyât chez vous une lettre pour moi d'une ville voisine: voulez-vous bien me la garder, à moins d'une occasion très-sûre? »

LA COMTESSE DE BOIGNE A Mme RÉCAMIER.

« Paris, le 9 janvier 1812.

« C'est à moi que je dois des excuses de n'avoir pas répondu plus tôt à votre aimable lettre; je me suis privée d'un grand plaisir en tardant aussi longtemps à causer avec vous;

1. Le départ toujours projeté de Mme de Staël pour l'Amérique.

mais mon pauvre frère nous a donné de si vives et de si justes alarmes que je n'ai pas eu le courage de m'occuper d'autre chose. Il n'a pas encore quitté sa chambre; on nous fait pourtant espérer qu'il n'y a plus rien à craindre. J'ai fait avec exactitude toutes vos gracieuses commissions, et il me semble qu'elles ont été accueillies avec la reconnaissance qu'elles méritent.

« Je crois votre crainte mal fondée; vous êtes la personne la moins oubliée et ce n'est pas parce que vous êtes aimable, jolie, charmante : c'est parce que vous êtes bonne, douce, facile, que chacun se souvient de vous d'une manière qui lui plaît et flatte son amour-propre et peut-être même son cœur, si par hasard on en a un. C'est parce que votre douce, naturelle et séduisante bienveillance a trouvé le secret de persuader à chacun que son sort ne vous serait pas indifférent. Vous savez combien j'adore ce charme de bonté que je n'ai trouvé en aucune autre femme. Je vous l'ai dit cent fois, et je l'ai pensé mille, ce qui vous rend si séduisante c'est votre bonté; peut-être suis-je la seule qui ait osé vous le dire; il paraît si bizarre de louer la bonté de la plus jolie femme de l'Europe! Hé bien, je suis

persuadée que si l'on pouvait définir l'influence que vous exercez, cette même bonté a plus de puissance que tous les autres avantages, plus brillants sans doute, mais auxquels elle ajoute tant de force. Ainsi, Madame, c'est parce que vous êtes *bonne* que vous avez fait tourner tant de têtes et désespéré tant de malheureux; ils ne s'en doutent pas, mais c'est pourtant vrai.

« Ah! que vous avez raison de dire qu'on oublie, et c'est surtout les morts. Je passe ma vie avec des gens qui ont été pendant des années dans l'intimité de cette pauvre Mme du Clusel, les premiers objets de ses affections, et rien, ni dans leur manière, ni dans leur contenance, n'annonce que le jour de l'éternelle séparation leur paraissait différent de ceux qui l'avaient précédé ou qui le suivraient. De pareilles observations valent mieux que des sermons, et, s'il en était besoin, dégoûteraient bien de telles liaisons!

« Voilà encore cette pauvre Mme d'Avaux, qui est morte hier; elle avait beaucoup de soi-disant amis: aussi peut-être y pensera-t-on deux jours et en parlera-t-on trois. Mais je m'aperçois que je vous adresse un extrait mortuaire, et pendant que je suis en train j'aime autant vous dire

que Mme de Catellan m'a assuré qu'elle était très-facile à vivre depuis qu'elle était morte ! Je n'ai pas trop compris ce que cela voulait dire, vous devriez bien me l'expliquer. Vous savez que, malgré cette mauvaise plaisanterie, j'apprécie et j'admire le vrai mérite de votre amie. Elle prétend que vous lui demandez des mariages et des amours, mais que personne ne s'aime cette année. Hélas ! si fait, Madame, on s'aime, et même très-ostensiblement ; mais vous savez tout cela, les *morts* qui vous écrivent journellement ne vous l'ont pas laissé ignorer.

« J'ai fait conter tout ce qui vous concerne à Adrien, et vous ne doutez pas de l'intérêt avec lequel j'ai écouté. Il faut que je vous dise que j'ai été très-touchée de l'amitié qu'il nous a témoignée pendant la maladie de mon frère.

« Je voudrais que vous me disiez un mot pour Mme de Ségur[1] ; elle me parle toujours de vous et ce n'est pas pour trouver un sujet de conversation qui me soit agréable, mais parce qu'elle y prend un véritable intérêt ; je serais bien aise que vous me chargeassiez d'un mot d'amitié pour

1. Mme Octave de Ségur, fille de la marquise d'Aguesseau.

elle sans que j'eusse l'air de vous en avoir parlé. Elle est toujours souffrante, mais douce et résignée; moi qui ne suis pas dans les confidences, je ne sais que ce que je vois, et je ne lui crois pas de nouveaux motifs de chagrin.

« M. Hochet vient quelquefois chez moi ; il a rendu de grands services à mon père dans cette affaire de mine qui traîne encore : j'ai pensé avec plaisir que c'était à vous que nous le devions. Il y a un autre de vos amis qui est moins bien disposé en notre faveur, c'est M. Degérando. Il paraît décidé à être contre mon père dans la section de l'Intérieur.

« Convenez que je me dédommage bien de mon silence : j'ai presque honte de ce bavardage et de toutes les niaiseries dont il se compose. Savez-vous qu'on annonce le retour de M. de Nesselrode ? M. de Tchernicheff[1] me l'a appris en m'assurant qu'il pouvait le dire parce qu'il ne le savait pas officiellement : cela est, j'espère, assez ministériel. — J'ai reçu des nouvelles de Tuffiakin[2],

1. M. de Tchernicheff était alors ambassadeur de Russie à Paris ; il était question de son remplacement par M. de Nesselrode.

2. Le prince Tuffiakin, grand seigneur russe, frère, je crois, de la princesse Dolgorouki, qui aimait passionnément Paris, l'a habité longtemps et y est mort. Il allait beaucoup chez Mme Récamier.

de Moscou ; en lui répondant, je lui ai beaucoup parlé de vous. Bonjour, chère Madame : battez-moi donc pour me faire taire. — Tous les miens vous chérissent et vous regrettent, et par ces deux sentiments je me mets à leur tête. »

MATHIEU DE MONTMORENCY A Mme RÉCAMIER.

« Montmirail, ce 18 janvier 1812.

« Vous êtes aimable de me faire des reproches ; c'est moi qui étais tenté de vous en adresser et de trouver que vous me négligiez bien dans votre correspondance ; le motif que vous m'en donnez répare tout. Moi-même je comptais vous aller surprendre ce soir sur les six ou sept heures. Mes paquets étaient à peu près faits : toutes mes lettres précédentes ne me permettaient pas de douter que je ne reçusse par le courrier d'hier ce qui m'est nécessaire pour me mettre en route ; rien n'est arrivé, j'attends à demain pour partir lundi, du moins suivant toute vraisemblance. Cependant ne vous inquiétez pas si vous ne me voyez pas arriver ce jour-là. Je renvoie à ce moment, tou-

jours très-doux à espérer, bien des choses que j'ai toujours à vous dire.

« Permettez-moi, aimable amie, de vous demander un petit service d'obligeance : c'est de vous informer tout simplement et naturellement dans mon auberge de Châlons, dimanche ou lundi matin, d'un ou de deux messieurs de Reims, qui doivent passer et à qui j'ai affaire. Je voudrais qu'avec beaucoup d'excuses on les engageât à m'attendre jusqu'à mardi. Adieu, je vous offre mille et mille tendres hommages. Sosthène, qui est à Paris, a laissé sa femme avec moi jusqu'à mon départ, ce qui est un nouveau motif, pour ne pas les séparer trop longtemps, de partir du moment que je le pourrai. J'ai bien la confiance qu'on ne me fera pas attendre de Châlons. Adieu jusqu'à lundi, j'espère. »

M. de Montmorency reçut enfin l'autorisation demandée; il passa trois jours à Châlons et se dirigea vers le midi de la France, d'où il écrivait :

Béziers, ce 6 janvier 1812.

« Et moi aussi j'ai été voir la fontaine de Vaucluse. Je ne vous en envoie pas de description : je

sais, aimable amie, soit dit sans vous le reprocher, comment vous les lisez; et il ne faut pas d'ailleurs en ce genre répéter ce qu'ont dit les autres. Cependant, quoique j'aie eu le privilége, presque unique, à raison des jours commandés de mon voyage, de visiter par une pluie affreuse ce site pittoresque et vraiment mémorable, il m'a inspiré beaucoup d'intérêt. Vous n'avez pas pu y être oubliée, aimable amie, comme vous ne pouvez jamais l'être : j'avais déjà parlé de vous avec notre ami lyonnais[1], qui m'a mené chez Madame votre belle-sœur : je me faisais un plaisir de reprendre le même sujet de conversation avec notre baron[2] à Avignon; mais il ne m'y avait pas attendu, et il est allé chercher un soleil plus chaud, et habiter quelque temps Marseille. J'ai retrouvé quelques-unes de ses traces; cependant il avait été peu dans le cas d'être connu et apprécié par les personnes que m'a fait voir une cousine à moi, dont j'ai reçu en ce pays l'hospitalité la plus aimable; enfin j'ai voyagé avec votre souvenir comme avec celui des amis vraiment intimes. Ces pensées et mes livres m'ont tenu une

1. Camille Jordan.

2. Le baron de Vogt

très-douce compagnie ; j'ai eu presque constamment une belle température, et aujourd'hui même un temps admirable qui m'a permis de contempler la Méditerranée de la route, comme de la promenade élevée de Montpellier. — Vous m'aviez permis de vous adresser de cette ville une faible marque de souvenir. — J'ai expédié des petites bouteilles d'eau de rose et des meilleurs sachets à ma femme que je prie de vous les faire passer. Ces parfums traverseront une immense distance sans rien perdre de leur force ; je pourrais y trouver quelque emblème de ma fidèle amitié, mais je ne veux pas être trop poétique, même en revenant de Vaucluse. Je ne suis qu'exact en vous disant que cette distance, que cette longue séparation sont un des principaux et presque uniques inconvénients de ma nouvelle position. J'éprouve la même chose à l'égard d'une autre amie, à qui j'ai écrit en passant à une quarantaine de lieues d'elle. Je me sentais le cœur serré de ne pouvoir profiter de ce rapprochement; j'attends avec impatience les nouvelles de son établissement à la campagne; j'espère que vous en avez de votre côté, mais que vous mettez la même discrétion admirable dans cette correspondance; j'espère que vous êtes

toujours ce mélange de dignité et de raison à qui j'ai payé de si sincères hommages; donnez-m'en quelque certitude directe; ne me laissez rien ignorer de ce qui vous regarde et du moindre changement qui surviendrait. Mes vœux les plus constants, les plus sincères vont vous chercher; nous touchons à un temps plus consacré à la prière, les vrais amis n'y perdent rien, faites en sorte de le bien employer et surtout de le bien terminer. Moi, je vais me reposer de mon voyage dans une société bien raisonnable; j'espère être arrivé après-demain et y recevoir de vos nouvelles. Recevez encore tous mes tendres hommages. »

LA COMTESSE DE BOIGNE A Mme RÉCAMIER.

« Samedi, 28 mars 1812.

« Votre amie a la bonté de se charger d'un petit mot de moi; je sens bien qu'il perdra beaucoup à être porté par elle, mais je veux pourtant profiter de cette occasion de vous parler de ma très-tendre amitié. Adrien me dit toujours que vous lui mandez des choses charmantes pour

moi; je demande à voir vos lettres, il le promet et puis il prétend qu'il ne peut pas les montrer, et je lui dis que c'est une fatuité pour excuser un oubli. Nous nous querellons et puis nous nous raccommodons en parlant de vous, à qui, toute fatuité à part, il prend un bien vif et bien tendre intérêt. Nous avons longtemps retourné l'idée de ce qui convient le mieux à votre position et voici la pensée qui me paraît réunir le moins d'inconvénients pour vous. Mais c'est pour vous, pour vous toute seule qu'il faudrait calculer, et vous n'avez malheureusement que trop prouvé que cette jolie Juliette, à laquelle tant de gens s'intéressent, n'entre que pour bien peu dans vos projets. Pour en revenir à mon plan, je vous dirai qu'à votre place j'irais m'établir à Vienne.

« Vous y seriez reçue avec transport et vous vous trouveriez dès le premier abord en pays de connaissance. Le prix du change augmenterait votre faible revenu de manière à vous y donner toute l'aisance nécessaire à une étrangère, c'est-à-dire un petit ménage et une voiture. Dans le premier moment il faudrait aller dans le monde plus qu'il ne convient à vos goûts; mais quand vous aurez montré que vous valez mieux qu'une

jolie femme, que vous vous serez fait une société, vous pourrez reprendre vos habitudes, bien sûre qu'une fois connue le coin de votre feu ne serait jamais désert. Voilà ce que me dicte l'intérêt le plus vrai. Quant à votre projet de voyage en Italie, il me paraît tout à fait déraisonnable. Il ne faut pas vous y tromper, le vrai besoin de votre vie c'est la société et la conversation. En Italie l'une et l'autre sont nulles, surtout à présent que les étrangers qui seuls l'animaient y sont fort rares. Vous aimez les arts, oui, comme objets de distraction et parce que vous avez un goût sûr et fin que vous cherchez à exercer. Mais je vous le demande à vous-même, les arts et même un beau pays suffiront-ils pour intéresser votre cœur et votre imagination? Non, sans doute. Hé bien! vous ne trouverez que cela en Italie; d'ailleurs vous seriez bien vite ennuyée d'errer de ville en ville sans but et sans projet. Un voyage peut être une fantaisie agréable lorsqu'une patrie chérie, des espérances douces, des liens qu'une courte absence doit resserrer se présentent comme le terme sur lequel la pensée se repose au retour; mais soyez sûre que voyager pour tuer le temps est le plus mauvais de tous les partis. L'agitation

du corps augmente l'inquiétude de l'esprit, il semble qu'on est plus mal parce qu'on se persuade qu'en changeant de lieu on sera mieux, et toujours l'endroit où l'on se trouve est celui où l'on se déplaît le plus. Témoin cette pauvre duchesse de Chevreuse, qui par parenthèse est on ne peut plus mal. Mais Mme de Catellan vous contera tout cela. Je ne vous parle pas de nous parce que je suis sûre que vous la questionnerez avec bonté et qu'elle vous répondra de même; mais je n'ai voulu m'en rapporter à personne pour vous parler de vous et de mon inaltérable amitié. »

CAMILLE JORDAN A Mme RÉCAMIER.

« Lyon, 15 février 1812.

« Chère Juliette, j'ai d'abord reçu votre lettre qui a fait du bien à mon cœur. J'ai vu ensuite arriver l'ami[1] qui avait passé près de vous et qui m'en a longuement parlé. Je voulais chaque jour vous répondre lorsque bien des peines se sont succédé et m'ont absorbé. — Une cruelle

1. Mathieu de Montmorency.

disgrâce survenue à un préfet dont j'aimais tendrement la femme, un bruit d'une nouvelle et pénible mission qui va éloigner pour longtems l'ami[1] que j'espérais trouver ce printemps à Paris, enfin ces derniers jours un spectacle de désolation incessamment offert à nos regards. Le Rhône sorti de son lit, se débordant avec fureur dans nos Brotteaux, y renversant des maisons, faisant périr plusieurs individus, causant des pertes de tout genre. On ne peut encore en calculer l'étendue, mais le ravage est immense. Il n'y avait pas eu depuis cent ans de débordement de ce fleuve si considérable et si désastreux. J'ai donc été fort triste, je le suis encore. Mais je viens un instant essayer de me consoler en fixant votre douce image. L'ami voyageur semblait tout embaumé de ces balsamiques impressions qu'on reçoit près de vous; il était ravi d'avoir vu là, comme ailleurs, tous les cœurs vous rendre hommage. Vous ne lui aviez pas remis de mot pour moi; vous vous reposiez sur vos cinq pages. Elle était, il est vrai, charmante cette lettre, mais elle retraçait un souvenir bien pénible. Est-il possible que, parce

1. Degérando.

qu'une lettre n'arrivait pas, vous ayez en effet douté de moi? Votre confiance en mon cœur après tant d'années tient-elle donc à une infidélité de la poste? O funeste progrès du scepticisme des temps! — Vous me parlez d'une manière trop flatteuse de quelques faibles travaux. Je ne sais s'ils eussent été à d'autres époques dignes de voir le jour. Mais je crois tout à fait que l'obscurité leur convient dans ce siècle d'autres succès et d'autres gloires. Il me suffit qu'ils puissent quelquefois intéresser des cœurs d'amis, occuper utilement mes loisirs, me préparer à l'éducation de mes enfants, grand et doux but de ma vie privée. Que dites-vous de l'ami[1] dans la vie publique? de ce terrible éloignement? J'en suis tout consterné. Voilà mon projet de voyage avec ma femme cruellement troublé; cependant je n'y renonce pas encore. Quelle consolation si à leur défaut je vous trouvais! Il me semble que cela ne peut tarder, que votre ostracisme doit toucher à son terme. Sans doute j'écris quelquefois à l'amie dont vous me parlez : je la plains profondément, car elle a plus de douleur que vous et

1. Il s'agit évidemment de M. Degérando.

n'a pas votre patience. — Je présume que le bon baron[1] continue à diriger vers vous le fleuve de sa sensibilité; pour moi, c'est surtout de ses observations sur les œuvres de bienfaisance qu'il m'entretient et il me fait grand plaisir; je trouve beaucoup à profiter à son école.

« Nous sortons ici d'un carnaval fort animé, mais je n'y ai guère pris part. Je ne sors guère de nos cercles de famille. Je ne pouvais, je crois, aimer le monde que lorsque vous l'animiez et l'embellissiez pour moi; j'ai toutefois rencontré dans le tourbillon la dissipée Lady qui tressaille toujours à votre souvenir. Nous parlons de vous avec Regny. J'en parlais aussi l'autre jour avec votre respectable famille, avec cette belle-sœur toute confite dans les bonnes œuvres. — Ma Julie expie en ce moment quelques soirées de danse par un énorme rhume et une douloureuse fluxion. Mais du sein de sa souffrance, elle me charge de vous parler de sa tendresse pour vous. Mes trois enfants vont bien pour la santé. Chacun me dit que Caroline est fort gentille et je me laisse persuader. — Je vous approuve bien d'avoir auprès de vous un

1. Le baron de Vogt.

enfant adoptif, une image de la maternité. Je pense que vous avez aussi toujours quelqu'un de vos bons parents pour compagnie. Heureux qui peut ainsi vous voir, vous soigner, jouir de ce délicieux commerce que j'ai si bien goûté, que je regrette souvent, car je vous aime, je vous aimerai toujours, ô ingrate, ô sceptique, ô athée, qui avez pu douter un instant de l'amitié sainte!

ADRIEN DE MONTMORENCY A Mme RÉCAMIER.

28 mars 1812.

« Je vous écris, chère amie, avec le cœur moins oppressé et une communication un peu plus libre par votre fidèle[1] amie. — Je vais dîner chez elle, lui porter ma lettre et mes vœux pour vous, et l'envie qu'elle m'inspire d'être assez heureuse et indépendante pour aller vous trouver. Hélas! je ne vois rien que de sinistre, je ne présage rien de bon, rien d'indulgent pour mes pauvres amis exilés, et même pour la plus malheureuse de toutes, qui est sans contredit

1. La marquise de Catellan.

cette pauvre Hermessinde[1]. J'ai la certitude qu'on sera à jamais inexorable pour elle. Je vais vous faire une intime confidence et vous y trouverez la raison de mon silence depuis plusieurs jours. Je voulais répondre à votre très-douce lettre, qui m'avait profondément touché et intéressé. Vous allez juger si j'ai bien fait de me taire.

« J'ai reçu une lettre du ministre de la police[2] m'invitant à me rendre chez lui; je n'y avais jamais été. Pour la première fois il s'est expliqué de la façon la plus sévère. Il m'a reproché des propos que je n'ai pas tenus, mais sans me les citer. Il m'a surtout reproché mon intérêt, *mes plaintes sur les exilés*, et *mes rapports intimes* avec eux : tout cela, je crois, était un *exorde* pour arriver à ce qu'il appelle ma *neutralité*.

« Il est parti de ce texte pour me dire avec les manières les plus violentes que j'avais tout à craindre de sa sévérité, etc., etc. Je ne puis entrer ici dans de plus longs détails; tout cela vous explique assez que je suis sur le bord de l'abîme. Il était dans mon cœur et dans mon

1. La duchesse de Chevreuse.
2. Le duc de Rovigo.

caractère de ne rien dire pour ma défense et de prendre celle de cette pauvre petite cousine [1] mourante à Caen. — Il n'y a pas d'espérance pour elle; elle mourra, là ou ailleurs et bientôt, mais elle n'ira pas à Orléans, elle ne sera pas rapprochée de vingt lieues comme le souhaitait sa malheureuse belle-mère qui la voit mourir sous ses yeux. « *Lasciate ogni speranza.* » Voilà les paroles infernales qu'il faut lui dire.

« Pour Félicité [2], je doute que son changement de domicile soit même une chose facile. Cependant on va le tenter, on va demander Orléans pour lui, avec la licence d'aller dans ses terres qui n'en sont pas éloignées. — Je conclus de toutes ces tristes lumières que j'ai acquises sur notre situation qu'il faut tâcher de s'arranger la vie le moins malheureusement, d'après les premières rigueurs imposées; il ne faut se flatter d'aucun changement en mieux; il faut voir la plaie aussi profonde qu'elle est et ne point compter sur la générosité de cœurs qui ne s'attendrissent jamais. Pour vous, chère, il serait peut-être bien, après le temps assez supportable que vous

1. La duchesse de Chevreuse.
2. Mathieu de Montmorency.

avez passé avec les soins de vos amis, de choisir un endroit d'eaux qui vous fissent du bien. Les eaux ont de plus l'avantage de mettre quelquefois en relation avec des personnes importantes et qui peuvent être utiles.

« Pour moi, d'ici à un mois, je compte aller me faire oublier, s'il en est encore temps, à la campagne avec mon fils. J'irai en Touraine chez mon cousin Amédée, dont vous m'avez entendu parler souvent, et puis j'attendrai le retour de Félicité, de mon frère et de ma belle-sœur qui doivent remonter vers le Nord à peu près dans le même temps, c'est-à-dire vers la fin du mois de mai.

« Continuez à m'écrire par M. Récamier. Il est plus que jamais nécessaire de prendre les moyens indirects. J'ai eu de notre amie mère d'Albertine [1] une lettre fort aimable, mais désespérée. Elle a plus d'élévation que de courage, et moins de résolution que d'élévation. Je chargerai votre amie d'un petit souvenir que je vous prie de garder. Vous ne lui parlerez pas de la confidence et de la visite que j'ai faite. Il faut souffrir,

1. Mme de Staël.

se taire et se contenter de sa propre estime. Mille et mille tendresses et impérissable attachement. »

Mme Récamier ne suivit point le conseil que l'amitié et la prudence de la comtesse de Boigne lui avaient suggéré, et qui au point de vue purement social et mondain offrait bien des avantages. Mais tant que Mme de Staël n'avait point quitté la France, la belle exilée nourrissait toujours le désir et l'espoir de se réunir à l'amie pour laquelle elle avait tout bravé. Cependant la tristesse et l'ennui la dévoraient à Châlons; elle résolut de changer de résidence et choisit Lyon qui la rapprochait beaucoup de Coppet, et où elle était sûre de trouver comme appui à son isolement et à sa jeunesse la famille de M. Récamier.

En y arrivant elle fit prévenir Camille Jordan qu'elle était à l'*hôtel de l'Europe* et attendait sa visite.

« Dans quelle triste position vous allez me trouver, chère amie! lui répondait-il le 13 juin 1812, ma femme relevant à peine de la maladie la

plus cruelle et plongée dans l'affreuse douleur de la mort de sa mère, qui a été enterrée hier, ma fille à peine convalescente d'une maladie qui l'a mise en danger, tout le reste de notre maison malade et dans le deuil ; moi, me soutenant encore physiquement, mais le cœur déchiré et flétri depuis trois mois par des angoisses de tout genre.

« Votre arrivée fera luire un rayon de consolation dans cette nuit de douleur. Mais je gémis d'ailleurs d'avance d'être si peu libre de vous voir, de n'avoir à vous apporter qu'un triste visage et de n'être probablement pour vous, d'aucun agrément, d'aucune utilité. Mais au moins tant d'autres ici qui vous aiment s'empresseront de me suppléer. Je me promets une grande consolation de la douceur de vous revoir et de vous rappeler combien je vous suis tendrement attaché.

« CAMILLE. »

Toutes les tristesses qui avaient pesé sur l'âme de Camille Jordan ne tardèrent pas en effet à se dissiper; rassuré sur les santés qui lui étaient les plus chères, il reprit bientôt l'activité de son

esprit et sa vive imagination se retrempa aux conversations d'une personne avec laquelle tous les sentiments élevés et tous les nobles enthousiasmes lui étaient communs.

L'hôtel de l'Europe comptait alors parmi ses hôtes la belle et fantasque duchesse de Chevreuse. Exilée depuis quatre ans, cette élégante et fière grande dame expiait le crime de sa résistance à un ordre de Napoléon. Quant à Mme Récamier, en rappelant les souvenirs douloureux de ce temps de proscription, elle était bien près de bénir cette dure époque qui lui avait, disait-elle, donné le bon Ballanche. C'est, en effet, dans l'été de 1812 que Camille Jordan présenta Ballanche à Mme Récamier.

Nous plaçons ici à sa date un billet de Camille écrit pendant un séjour passager de Talma à Lyon.

« J'espérais vous voir aujourd'hui dans la loge de Mme de Chevreuse, mais nos dames à qui j'en ai parlé paraissent désirer que, vu les bienséances d'un deuil récent, je diffère encore d'aller au spectacle; je me rends à un scrupule peut-être exagéré mais respectable : j'attendrai la toute dernière représentation. Le regret

8

d'entendre si peu Talma au théâtre me fait désirer davantage la lecture en prose. Arrangez-la donc si vous pouvez. — J'irai demain en ville ; qu'au moins je n'aie pas le malheur d'hier où je vous manquai chez vous et chez Mme Delphin.

« Je vais à deux heures à un dîner d'œuvre de bienfaisance, recevez-moi donc avant si cela ne vous gêne pas trop. La correspondance et les leçons ne me feraient pas obstacle ; vous me donneriez à lire quelque partie curieuse de votre immense collection de lettres du prince de Prusse, de Mme de Staël, et je vous reparlerais de l'idée à laquelle j'ai repensé et m'attache toujours davantage que vous écriviez des mémoires ; moyen précieux à joindre à quelques autres pour distraire et tromper le fatal besoin des émotions orageuses. Combien je voudrais surtout que la tendre amitié ne vous parût pas si pâle, que la mienne vous fût quelque chose. »

La nouvelle du départ de Mme de Staël pour la Suède, vint bientôt enlever à Mme Récamier toute espérance de réunion avec son amie et mettre le comble à son découragement. En proie au plus profond abattement, elle n'avait même

plus le courage de chercher dans la fidèle et ardente amitié de Mathieu de Montmorency les consolations que sa piété savait si bien prodiguer aux âmes souffrantes. Elle ne lui écrivait plus. Ce silence l'inquiéta vivement et il résolut de se rendre à Lyon auprès de la personne si chère qu'il n'avait pas vue depuis un an.

« Il faut donc absolument, aimable amie, écrivait-il à Mme Récamier, le 22 janvier 1813, passer ou s'arrêter dans la ville que vous habitez pour avoir la consolation de causer quelques moments avec vous. Il n'y a pas moyen d'espérer le dédommagement quoique insuffisant de quelques lettres écrites avec un peu d'abandon. Que dis-je? vous n'en écrivez plus du tout, ce silence est vraiment inouï. Sans la confiance que vous m'avez autorisé à réclamer, ne pourrais-je pas croire que vous n'avez même pas mis un grand intérêt à déterminer ma résolution pour notre rapprochement? mais j'aime mieux me dire que vous avez craint le malaise d'une petite cachotterie avec la personne [1] que vous voyez souvent.

1. La duchesse de Chevreuse, sa belle-sœur.

C'est par elle que je vous écris, en lui annonçant mon arrivée. Entre nous, s'il était possible, qu'elle lui fût moins agréable, il me semble qu'il suffirait de vous et de votre influence toujours aimable pour tout simplifier. Enfin, je crois avoir levé les obstacles que je redoutais dans quelques circonstances de position ou de famille. J'espère vous revoir samedi de la semaine prochaine au plus tard. C'est une douce perspective dont j'ai besoin de me fortifier contre la séparation des personnes qui me sont chères ici. Je renvoie à ce moment, désiré depuis longtemps, tout ce qui nous intéresse, nous et nos amis communs. Voulez-vous dire au bon Camille que, pour vous éviter cette peine, il veuille bien s'occuper quelques instants d'un appartement pour moi, simple et pas trop grand surtout, à cause de la saison; ce rapprochement me ravit. La Providence en tout est bien bonne dans toutes les positions! Nous en reviendrons souvent à elle dans nos conversations.

« J'espère que Camille m'aura gardé un mémoire instructif pour moi sur les hôpitaux, qu'il devait envoyer à Paris. Adieu; mille tendres hommages et espérances. Savez-vous que

pour persévérer j'ai eu besoin de me rappeler la noble simplicité de votre caractère, et ce que nous nous disions l'année passée à cette même époque qui nous rapproche toujours. »

La présence de M. de Montmorency ranima l'âme abattue de la pauvre exilée. Il insista fortement et Camille Jordan appuya ses instances, pour qu'elle réalisât le projet souvent formé, toujours ajourné, d'un voyage en Italie. Il était sûr qu'elle y trouverait, et elle y trouva en effet, un puissant moyen de distraction dans les arts, un aliment à sa piété dans le séjour de Rome et une notable amélioration dans sa santé, que des chagrins répétés avaient altérée. — Au commencement du carême de l'année 1813, Mme Récamier se mit en route pour Turin avec sa petite compagne, et M. de Montmorency conduisit les voyageuses jusqu'à Chambéry.

Il y a ici une lacune assez singulière dans la correspondance de M. de Montmorency, comme dans celle de Camille Jordan avec Mme Récamier, et nous ne possédons aucune des lettres qu'ils durent écrire à la personne qui leur était profondément chère et dont ils suivaient de loin

les pas avec anxiété, pendant ce voyage en Italie.

Nous avons fait de nombreux et inutiles efforts pour retrouver les lettres que Mme Récamier adressa, pendant près de trente ans, à l'homme qu'elle considéra toujours comme un frère et qu'elle vénérait comme son bon ange; la duchesse Mathieu de Montmorency, lorsqu'elle vivait encore, voulut bien aider nos recherches. Mais il fut impossible de se remettre sur la trace de cette correspondance, qui devait être volumineuse et que nous ne pouvons croire que M. de Montmorency ait détruite.

Il nous est du moins possible de donner ici à leur date deux lettres de Mme Récamier à Camille Jordan; la première est écrite de Turin, la seconde est datée de Rome. M. Sainte-Beuve les a publiées avant nous et les devait comme nous à l'obligeance de M. Arthur de Gravillon, petit-fils du célèbre orateur.

Mme RÉCAMIER A CAMILLE JORDAN.

« Turin, 26 mars 1813.

« Il est impossible, cher Camille, d'écrire une plus charmante lettre que celle que je reçois de vous : elle m'a émue jusqu'au fond du cœur. Vous ne pouvez vous imaginer la tristesse qui s'était emparée de moi en arrivant au sommet de ce Mont-Cenis et en le redescendant. Il me semblait mettre une barrière éternelle entre moi et tous ceux que j'aime, et j'étais si souffrante en arrivant à Turin, que j'ai cru tomber malade. Je commence depuis deux jours à me ranimer, à reprendre à des projets, à l'avenir et à sortir un peu de ce cercle d'idées si fatal que je suis bien décidée à éloigner le plus possible. — Je commence à observer ce qui m'entoure et à voir quelques personnes. — L'influence de l'Italie commence à se faire sentir ici, non par le climat, mais par les mœurs. Les femmes ont des sigisbés pour société et des abbés pour intendants. — Le prince Borghèse qu'on n'appelle ici que *le Prince*, a dit-on la petite cour la plus solennelle de

l'Europe. Les anecdotes, les toilettes et les amours de cette petite cour me paraissent occuper tous les esprits et faire le fond de toutes les conversations. *Notre ami* le comte Alfieri a un prodigieux succès comme maître des cérémonies. — Les anciens grands seigneurs piémontais et les Français dans les administrations se rencontrent sans cesse à la cour et ne s'en aiment pas davantage. Les vanités du rang et de la puissance rappellent le grand monde de Paris, mais sont bien plus ridicules parce qu'elles s'agitent dans un plus petit cercle et ne se lient à aucun intérêt politique. — Je ne crois pas qu'il y ait de pays où l'on tienne plus à la représentation : les maisons sont des palais et l'on y conserve l'ancien luxe d'avoir un grand nombre de domestiques ; mais quand on arrive sans être attendu, on est tout surpris, après avoir traversé des antichambres, des salons, des galeries, de trouver la maîtresse de la maison dans un cabinet écarté, éclairé par une seule chandelle. — En tout, il me paraît d'usage ici de se donner le superflu aux dépens du nécessaire. — *Le Prince* mène la vie la plus retirée, excepté les heures de représentation. Il passe tout son

temps renfermé seul au fond de son palais. Cette retraite dure depuis deux ans. On a remarqué que depuis cette époque les jalousies des dernières pièces de son appartement étaient constamment restées fermées. — Un seul valet de chambre pénètre dans le dernier appartement, qui est tous les jours garni de fleurs nouvelles et . . . . »

Le reste de la lettre manque.

Mme RÉCAMIER A CAMILLE JORDAN.

« Rome, 21 avril 1813.

« Vous avez raison : je suis un peu difficile à vivre ; mais pour rancuneuse, je ne le suis pas ; je dis ce qui me blesse et puis je n'y pense plus. — Me voici à Rome depuis douze jours. J'en ai passé cinq ou six couchée et souffrante : me voici mieux et je vais commencer à faire quelques courses. — J'ai déjà vu de fort belles choses et je regrette de n'avoir pas le talent descriptif du baron de Vogt pour vous en parler. Il a laissé de bons souvenirs ici et votre

ami Deg. (Degérando), pour lequel c'était bien plus difficile comme situation [1], n'a laissé aussi que des impressions flatteuses. S'il n'a pas pu contenter tout le monde, du moins il n'a mécontenté personne et tous rendent justice à son caractère et à ses intentions. Vous êtes bien bon de penser à lui demander des lettres pour moi ; elles seraient inutiles. J'ai été priée en arrivant chez toutes les autorités, le gouverneur, le préfet et l'administrateur de police. Je n'ai pas accepté les invitations parce que j'étais encore souffrante, mais je me trouve en relation de visite avec tout le monde. — Werner, que vous connaissez je crois, (auteur d'*Attila* et de *Luther*, deux tragédies qui ont fait grand bruit en Allemagne), se trouve en ce moment à Rome. Il s'est fait catholique et me paraît dans la plus haute exaltation religieuse. — J'ai vu aussi M. de Chabot, ami de Mathieu, jeune homme aimable et bon, passant aussi sa vie dans les églises. Voilà les heureux du siècle ! Il vient d'arriver M. Millin l'antiquaire : il m'a parlé de M. Artaud, de M. Richard, de M. Révoil ; mais je n'ai trouvé

1. Il venait d'être nommé membre de la consulte extraordinaire des États romains.

d'autre charme dans sa conversation que les souvenirs de la *patrie lyonnaise;* quoiqu'il soit homme d'esprit et qu'il ait le goût et l'habitude du monde, je ne sais pourquoi il ne me plaît guère. Il vient de m'envoyer ses derniers ouvrages; si je les trouve dignes de vous, je vous les ferai passer. — Le directeur de la police, M. de Norvins, m'a parlé de vous; il connaît plusieurs de vos amis et des miens, et parle de vous comme tout le monde en parle. C'est une chose rare dans les temps actuels que d'avoir traversé tous ces orages sans se faire un ennemi, et d'être suivi dans sa retraite de l'affection de ses amis et de la haute estime des indifférents. Ce M. de Norvins est certainement un homme d'esprit. Il m'a mise dans la confidence de quelques écrits qui prouvent du talent; mais, il y a en lui un mélange de l'ancien et du nouveau régime qui m'étonne toujours. C'est quelquefois M. de Narbonne, et l'instant d'après c'est Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. Du reste, il est parfaitement soigneux et aimable pour moi. — Le général Miollis paraît le meilleur homme du monde : il est aimé. Je lui ai parlé de *Corinne;* il ne savait pas ce que je voulais

dire. Il a cru que c'était une ville d'Italie qu'il ne connaissait pas.

« Pourquoi vous opposer au départ de M. Ballanche? Voilà un vrai sujet de querelle. Savez-vous bien que M. Ballanche est, après vous, la personne avec laquelle j'aimerais le mieux voyager? Mais j'avoue que c'est après vous. Il me plaît, lui, par tout ce que j'ai de bon dans l'âme; vous, vous me plaisez également par ce que j'ai de mauvais. Prenez cela pour une épigramme si vous voulez et plaignez-vous d'être à la fois assez aimable pour plaire à mes goûts frivoles, tandis que vous me prenez l'âme par tout ce qu'il y a de noble et de pur dans la vôtre. Julie ne sera pas jalouse de cette déclaration; je la porte avec vous dans mon cœur, cette aimable et attachante Julie. — Pourquoi ne me donnez-vous pas des nouvelles de Mme de Luynes et de Mme de Chevreuse? Je suis inquiète de cette dernière et je vous demande d'aller de ma part savoir de ses nouvelles. Soyez assez bon pour parler de moi à M. et à Mme . . . . »

Cette lettre, comme la précédente, est incomplète, le fragment qui en subsiste s'arrête là.

Mme RÉCAMIER A SA BELLE-SŒUR Mme DELPHIN A LYON.

« Rome, 3 avril 1813.

« Je vous remercie, ma bonne sœur, de votre aimable lettre, que j'ai reçue à Rome. J'ai été malade plusieurs jours en arrivant, mais me voici mieux et je vais faire quelques courses dans l'intérieur de la ville et dans ses environs.

J'ai bien retrouvé votre angélique bonté dans le soin que vous avez eu d'aller visiter cette pauvre Anglaise malade; j'ai appris avec un vrai plaisir les soins que lui a fait donner lady Webb. Si, après le départ de cette dernière, l'Anglaise se trouvait dans le besoin, donnez-lui de ma part ce que vous jugerez convenable et soyez assez bonne pour continuer aussi à veiller sur notre petite Marianne[1]. Si on trouvait un

1. Marianne était une petite Anglaise tombée, par je ne sais quelle circonstance, aux mains d'une troupe de saltimbanques. Il faut se rappeler que la rupture du traité d'Amiens avait saisi et retenu en France des Anglais de toute condition. Rencontrée sur la place Bellecour par Mme Récamier. cette enfant l'intéressa par son air malheureux et son joli visage. On parvint à la tirer

maître d'écriture qui ne fût pas cher, ne serait-il pas nécessaire de lui faire donner quelques mois de leçons en continuant de lui faire soigner son anglais? Enfin vous savez mieux que moi faire le bien et je mets cette pauvre enfant sous votre protection.

« Je suis affligée de ce que vous me dites de l'état de Mme de Chevreuse. Comment se trouve-t-elle de M. Suquet? Je suis surprise et attristée de n'avoir point de lettres de Mme de Luynes depuis celle qu'elle a eu la bonté de m'écrire à Turin. Elle a été si bonne et si aimable pour moi que j'espère bien qu'elle ne m'a pas encore oubliée. Soyez assez bonne pour la voir avant de m'écrire et pour me donner de ses nouvelles et de celles de Mme de Chevreuse. Je vous envoie une lettre d'Amélie pour Mme della Torre. Je suis fort contente de son caractère et de ses sentiments, mais moins de son application; elle est légère, et sous ce rapport Mme della Torre lui convenait parfaitement. Je compte bien l'y remettre en retournant à Lyon.

des griffes des faiseurs de tours qui l'exploitaient. Mme Récamier la mit à l'école, puis en apprentissage. Elle se fit religieuse et mourut jeune.

« Je vous remercie de m'avoir expédié la caisse, dont j'avais le plus grand besoin. C'est une inconcevable distraction à moi de ne m'être pas rappelé qu'il fallait l'envoyer à la diligence. C'est encore une suite de cette mauvaise disposition d'âme où j'étais avant mon départ : il me semble que je suis à présent beaucoup mieux, mais je crains toujours que la tristesse ne me reprenne. Ayez la bonté de remettre le payement du mémoire de la couturière à mon retour, car il me paraît fort cher pour ce qu'elle m'a fait. Adieu, chère et aimable sœur, comptez-moi parmi les personnes qui vous aiment le plus tendrement. Parlez de moi à M. Delphin, à Mme Amélie, à M. et à Mme Payen. Dites aussi à Mme Legendre que je regrette bien de n'avoir pas pu lui dire adieu comme je me le promettais. Elle était encore un peu souffrante, dites-moi comment elle est? Son fils est-il près d'elle? C'est une personne si bonne et si aimable qu'on aime à la savoir heureuse.

« Adieu, ma bonne, excellente sœur, je vous embrasse et vous aime de toute mon âme. Parlez de moi à tous ceux auxquels mon souvenir ne sera pas indifférent. J'ai choisi des chapeaux de

paille pour mesdames vos filles que je leur porterai à mon retour. Je voudrais bien trouver quelque chose qui pût vous être agréable, mais je n'ai encore rien vu qui me contente.

« Voudriez-vous bien adresser vos lettres dorénavant chez M. Torlonia, à Rome ? »

La chute de l'empire rouvrit à Mme Récamier les portes de la France, et elle se hâta d'en profiter pour revenir à Paris au milieu des siens. Elle s'arrêta pourtant deux jours à Lyon afin de voir sa belle-sœur et Camille Jordan.

Le retour de Mme Récamier dans la société parisienne fut un véritable triomphe et comme une ère de renouvellement et de recrudescence de ses succès. A l'éclat d'une beauté à laquelle les années n'avaient rien ôté de son charme se joignait désormais un prestige de plus, celui de la fermeté dont elle avait fait preuve pendant ces trois ans d'exil. Mais dans de telles circonstances il reste peu de temps à donner aux correspondances; aussi voyons-nous Camille Jordan se plaindre d'un silence qui lui ferait craindre l'oubli, en même temps qu'il s'accuse lui-même de paresse. Il écrit de Lyon le 16 août 1814.

« Chère Juliette, quel scandale en amitié, quel mutuel délit ! Quoi, après nous être retrouvés avec tant de plaisir, mais d'une manière si rapide, plus un mot! j'en suis réduit à vos nouvelles par vos parents, et vous à mes compliments par Mathieu! Vous êtes au fond bien plus coupable que moi, car que vous manderais-je d'ici, sinon le bonheur persévérant d'un bon ménage et mon sentiment pour vous si vrai, si fidèle, mais qui, j'en ai peur, vous semblerait plus pâle encore à côté des adorations parisiennes. Mais vous, que n'auriez-vous pas à me dire de votre retour triomphant, de votre réunion à tant d'amis, de cette réorganisation de la plus délicieuse société; des rapports si délicats avec la fille et la mère; des impressions qu'a faites sur vous tout ce nouveau régime, de votre aperçu sur l'opinion; car vous savez combien j'y attache de prix, comme j'aime toutes les causeries, même du genre le plus sérieux, avec votre esprit si fin et si juste. Tâchez donc d'avoir un bon moment et de m'écrire une longue lettre ou au moins quelques lignes sur ce qui est le plus pressé, votre santé et l'état de votre cœur, et si vous êtes heureuse.

« Nommez-moi ceux que vous voyez le plus. Nul, sans doute, ne cherche plus à se dédommager de l'absence que M[me] de Catellan; cet autre, qui sait si bien aimer, Mathieu, réussit-il dans sa vie trois fois bourrée à trouver les moments que sans doute il veut vous donner, et l'ambassadeur[1] et le prince n'ont-ils point nui à l'ami chez Adrien? Où en êtes-vous avec le ménage Degérando sous le rapport du sentiment et de l'affaire? Vous pensez combien mon cœur a joui de voir enfin leur sort heureusement et honorablement fixé. Vous avez perdu dans M[me] de Staël une de vos plus grandes sources d'intérêt et d'agitation; mais voilà une bien aimable société qui vous arrive, la duchesse de Devonshire. Vous vous retrouverez avec un mutuel plaisir. Ignorant son adresse, permettez-moi de vous envoyer et de vous recommander ce billet pour elle. Ma femme sait que je vous écris et veut que je vous rappelle tout son tendre goût pour vous. Nos trois enfants, surtout Caroline, continuent à bien venir et à faire nos délices. Nous habitons la ville, car elle a rarement offert

1. Adrien de Montmorency, prince de Laval, était nommé ambassadeur à Madrid.

plus d'intérêt. J'avais tort de supposer tout à l'heure qu'il n'y aurait rien à vous raconter. Si je donnais en effet dans le genre descriptif, si je ne m'endormais au milieu des plus belles histoires, j'aurais à vous peindre le passage de la duchesse d'Angoulême, les fêtes magnifiques que nous lui avons données pendant trois jours, l'enthousiasme sincère et universel qui en a fait le plus bel ornement, la satisfaction profonde qu'elle en a marquée. Paris lui-même ne lui avait rien offert de semblable. Voilà donc Lyon, qu'on calomniait tant, bien réhabilité. Mais je vous renvoie pour tous ces détails au journal de notre descriptif ami Ballanche, que je lui ai dit de vous adresser. Ma froideur à moi-même s'émouvait au milieu de ces fêtes, je ne pouvais voir sans un attendrissement profond ce triomphe si pur de l'orpheline du Temple. Elle a eu la bonté de me demander de mes nouvelles, de permettre que je lui fusse présenté, de me dire des paroles aimables. Nous lui avons aussi présenté Ballanche pour offrir à l'Antigone française la dédicace de l'Antigone grecque. Ce sont les Révoil et les Artaud qui ont le plus contribué à la direction des fêtes et qui y ont apporté autant de goût

que de zèle. Nous nous souvenions de vous dans ce tourbillon ; nous vous regrettions fort. On nous annonce le comte d'Artois ; mais pour moi, en voilà assez, je me sauve dans les bosquets d'Écully, puis en Bresse ; et probablement de Lyon j'irai vous visiter. Quel charme nouveau votre présence donnera pour moi à Paris ! Mais vous y retrouverai-je comme dans l'exil ? Ne me ferez-vous pas regretter comme l'autre le *bon temps où nous étions malheureux*, tant vous serez entourée et distraite ? Pour moi je vous rapporterai, vous en êtes bien sûre, toute cette fidèle amitié, tout ce besoin de vous voir heureuse et parfaite dont je vous ai si souvent entretenue. Adieu, douce et charmante amie, ne m'oubliez pas auprès de ceux de votre société pour lesquels vous me savez de l'affection ou du goût. Un souvenir tout particulier à Mme de Catellan.

« CAMILLE. »

« Lyon, 31 juillet 1815.

« Chère Juliette, quel mortel silence entre nous ! si au moins nous nous écrivions à chaque

bouleversement d'empire, cela donnerait quelque espoir de correspondance. M. Delphin m'a bien promis de vous attester le vif et tendre souvenir que je conserve de vous, mais il faut cependant une fois vous en parler moi-même. Ces derniers troubles m'ont fait souvent penser à vous. Je jugeais de vos anxiétés par la nôtre ; je me persuadais que nous avions bien des opinions comme des émotions communes; car, sans trop nous vanter, nous sommes assez accoutumés à nous rencontrer dans le juste et le vrai. — J'ai failli me sauver auprès de vous des fureurs de notre Lyon avec toute ma couvée, qui m'inspirait de cruelles sollicitudes, mais l'embarras d'un si grand déplacement m'a retenu et enfin, Dieu aidant, tout s'est terminé mieux qu'on n'osait l'espérer. Peut-être ferai-je bientôt seul ce voyage si ma santé, qui est assez languissante, me le permet. Avec quelle joie je vous reverrai et que de choses à vous dire ! En attendant ne négligez pas de me répondre et après m'avoir parlé de vous, de vos plaisirs et de vos peines, un mot s'il vous plaît de cette opinion de Paris que vous devez mieux connaître qu'un autre, vous qui voyez la fleur de tout. Espère-t-on sauver

cette pauvre patrie? Tant d'esprits et de cœurs divisés pourront-ils enfin se rapprocher? Un mot aussi de vos amis divers. Les uns ont dû se relever et les autres s'abaisser, et suivant votre usage ce ne sont pas les derniers qui vous touchent le moins. Qu'augurez-vous du sort futur de Degérando, qui me préoccupe bien vivement? Avez-vous revu notre cher Mathieu? Et cette leçon si sévère sur les exagérations pieuses ou profanes lui a-t-elle profité? où en sont vos rapports avec l'orageuse famille des bords du lac? L'un de ses amis qui est de votre intime société a fait avec tout son esprit un étrange rêve[1] dont le réveil a dû lui paraître amer. Voyez-vous Mme de Krudner, l'aimable reine de l'empire du vague? Ma femme avait fort souffert de tant d'émotions; elle commence à être mieux et me charge de tendres amitiés pour vous. Quant à mes enfants, grâce à l'heureuse imprévoyance de leur âge, ils n'ont pas cessé d'être bien. Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de votre mari dont j'ai su et déploré dans le temps les ennuis passagers, où vous vous êtes montrée, comme toujours, parfaite de délica-

1. Allusion à la conduite de Benjamin Constant pendant les Cent-Jours.

tesse. Un hommage particulier à Mme de Catellan, mais surtout tendres amitiés au bon Ballanche qui, je l'espère, s'enivrant comme il le fait de votre charmant commerce, n'est pas assez ingrat pour oublier celui qui fut la première occasion de cette félicité de sa vie.

« Adieu, chère Juliette; je vous aime et vous aimerai toujours.

« CAMILLE. »

Ces lettres sont les dernières de Camille Jordan qui se soient retrouvées dans les papiers de Mme Récamier, et bien probablement ce sont les dernières qu'il lui ait adressées. Nommé député par le département de l'Ain en 1815, il siégea fort exactement à la Chambre, et à partir de cette époque habita Paris presque sans interruption jusqu'à sa mort. Ces deux lettres de Camille Jordan, écrites à une année d'intervalle, offrent un intérêt tout particulier, car elles font pressentir et expriment déjà le travail qui commençait à se faire dans l'esprit du grand citoyen. En 1814 la joie du libéral en voyant la France délivrée d'un régime despotique accroît la joie du royaliste qui assiste au retour des Bourbons. Ce double

sentiment dicte le récit qu'il fait de la réception de Mme la duchesse d'Angoulême. En 1815 les choses ont changé d'aspect. Royaliste, mais avant tout ardent ami de la liberté, les violences de la Chambre *introuvable* ont fort ébranlé la confiance du patriote dans le libéralisme de la monarchie restaurée. Néanmoins, pendant les trois sessions de 1816, 17 et 18, Camille Jordan appuya franchement le ministère. Nous le trouvons en 1819 dans les rangs d'une vive opposition, et ce n'est pas lui qui a modifié ses opinions; mais il croit voir la liberté en péril, et combat avec l'énergie d'une grande foi politique des doctrines à ses yeux incompatibles avec les besoins de la société moderne. Jamais l'éloquence de Camille Jordan n'eut plus d'éclat, jamais sa parole ne fut plus émue qu'à cette période extrême de sa carrière politique. Parfois, il faut le reconnaître, ce beau langage était empreint d'une grande amertume, comme il arrive quand une chère espérance a été déçue.

Camille Jordan, et ce n'est pas ce qui ajoutait le moins à l'effet de ses discours, Camille Jordan était mourant; lorsque, du banc où il était forcé de se tenir étendu, il montait à la tribune, il

semblait que ce qui lui restait de vie allait s'exhaler au milieu de ses véhémentes improvisations. Quelques mots d'inquiétude exprimés dans ses lettres à Mme Récamier par l'éloquent orateur sur les opinions, à son gré trop réactionnaires, de Mathieu de Montmorency, n'auront point sans doute échappé au lecteur. Entre ces deux hommes, si longtemps unis par la plus étroite intimité, la divergence des vues politiques amena plus d'une fois des explications d'autant plus vives que tous deux avaient des convictions ardentes. Mais, si l'intolérance de l'esprit de parti troublait et gênait leurs relations, elle ne put affaiblir dans ces deux nobles cœurs les sentiments d'une profonde estime, et Mme Récamier continuait d'ailleurs à être entre eux un lien de concorde et d'affection.

Camille Jordan mourut le 19 mai 1821.



LETTRES

DE

MADAME RÉCAMIER

A SA NIÈCE

C'est avec une indicible émotion que je livre à la publicité ces lettres, témoignages de l'adorable tendresse dont m'a honorée celle qui me tint lieu de mère. J'ai longtemps hésité, mais on m'a dit que je n'avais pas le droit de cacher les trésors de bonté que renfermait ce cœur, si bien fait pour toutes les délicatesses, toutes les ardeurs, toute l'abnégation du sentiment maternel, et auquel les joies du foyer domestique avaient été refusées par le sort.

Il ne sera sans doute pas inutile de faire précéder ces lettres de quelques mots d'explication. Je n'ignore pas combien il est difficile d'échapper au ridicule en parlant de soi, aussi m'efforcerai-je de ne dire sur ce qui m'est personnel que les choses nécessaires pour mettre en lumière le côté le plus intime peut-être de la vie et des affections de Mme Récamier. Montrer la brillante personne qui tint si longtemps le sceptre de la mode et reçut les hommages de l'Europe entière dans le rôle d'institutrice et de mère qu'elle s'était volontairement imposé et qu'elle remplit avec tant de persévérance, de raison, d'indulgence et de fermeté, ne sera-ce pas en effet une révélation pour le plus grand nombre des lecteurs?

J'avais six ans à peu près lorsque je perdis ma mère et que mon oncle M. Jacques Récamier, frère de ma grand'mère, renouvela l'offre qu'il avait précédemment faite de se charger de sa petite nièce orpheline. Mon père veuf ne refusa plus cette proposition affectueuse et je fus expédiée à Paris, où j'arrivai dans le courant de juillet 1811, bien peu de semaines avant ce départ de Mme Récamier pour Coppet qui fut la cause ou plutôt le prétexte de son exil.

Ma *belle* tante de Paris n'était pas tout à fait une inconnue pour moi. Déjà, lors d'une apparition que fit Mme Récamier en Bugey, en 1810, dans la famille de son mari, quoique je fusse bien enfant, mes yeux et mon imagination avaient été éblouis et charmés par l'éclat, la grâce et l'élégance inusitée de cette merveilleuse étrangère; séduite elle-même par ma mine enfantine, elle me proposa de m'emmener. Je serais alors volontiers partie avec l'enchanteresse, mais elle retourna à Aix où elle prenait les eaux et ce doux visage s'effaça un peu de ma mémoire. — A son retour à Paris, Mme Récamier fit écrire à mes parents pour leur demander la *petite*. Ma mère, qui vivait alors, ne put se résoudre à mon départ et ce ne fut, comme je l'ai dit, qu'après sa mort qu'on m'achemina vers Paris. En y arrivant, la dame qui s'était chargée de moi, me conduisit rue Basse-du-Rempart, n° 48, où mon oncle avait ses bureaux. Ce devait être vers quatre heures, car l'expédition de son courrier était achevée. Au bout d'un moment mon oncle me prit par la main et m'emmena à la maison qu'il habitait avec sa femme, au 32 de la même rue, depuis que l'hôtel de la rue du Mont-

Blanc avait été vendu à M. de Mosselmann.

La mémoire des enfants est fantasque, elle a de complètes lacunes : certaines choses s'en effacent absolument, tandis que telles circonstances, l'aspect de certaines localités, l'image de certaines personnes s'y gravent profondément. J'assiste encore par le souvenir à mon entrée chez ma tante : elle était vêtue de blanc, coiffée en cheveux et étendue sur un canapé placé en face de la cheminée du salon, au-dessous de son portrait de Gérard ; le général Junot debout causait avec elle. Mon oncle ouvrit la porte et me poussant vers Mme Récamier lui dit : « Voici la petite. »

Je reconnus tout de suite la belle personne pour laquelle j'avais senti un si vif attrait ; je n'eus avec elle ni crainte ni sauvage timidité, sa bonté me mettait à l'aise, la connaissance fut bientôt refaite et l'intimité établie entre nous. Je lui chantai une chanson mi-partie patoise et française ; j'y mettais un accent qui la divertit fort. Mon lit fut dressé dans un cabinet attenant à sa chambre et il est facile de comprendre qu'au milieu de cette lanterne magique incessante de visages inconnus qui passaient devant moi, je m'attachai avec passion à cette bonne et sympa-

thique protectrice qui veillait tendrement sur la pauvre enfant dépaysée. — Quelques jours après mon arrivée, ma tante me demanda si je savais lire; je lui dis que oui. En effet, depuis plus d'un an j'allais à l'école à Belley chez une vieille religieuse qui enseignait à lire aux petites filles de la ville et je passais pour savoir lire. Ma tante me mit donc un livre dans la main et me dit : Hé bien! lis-moi cela. Je pris le livre et sans hésiter je me mis à réciter une épître dédicatoire à M. le Dauphin, seule chose imprimée que j'eusse eue sous les yeux et que j'avais retenue à force de l'entendre répéter à mes petites compagnes. Ma tante rit de bon cœur de mon épître dédicatoire et il fut constaté qu'il fallait m'apprendre à lire.

Cependant tout se préparait pour le départ de Mme Récamier et j'assistais, sans bien comprendre de quoi il s'agissait et imaginer que je pouvais n'être pas du voyage, au mouvement qui remplissait la maison : il s'en fallut de bien peu pourtant et ce fut presque au dernier moment mon oncle qui dit : Mais emmène donc la petite Amélie. On m'emmena. Ma pauvre chère tante, rappelant bien des années après

avec mélancolie les incidents divers d'une vie fort enviée par les indifférents, triste et vide en réalité, aimait à voir l'action de la Providence dans l'arrivée fortuite de la petite orpheline qui allait faire connaître à son cœur un intérêt tout nouveau, au moment même où l'exil lui rendrait si cruels l'isolement et l'abandon. Au relais de poste avant Genève, tandis qu'on dételait pour changer nos chevaux, Auguste de Staël, venu à cheval au-devant de Mme Récamier, ouvrit si brusquement la portière sur laquelle j'étais appuyée que je tombai sous les roues ; je ne me fis aucun mal. Ma tante descendit de voiture et nous montâmes dans une chambre de l'auberge de la poste, où M. de Staël apprit à Mme Récamier l'exil qui venait de frapper Mathieu de Montmorency à Coppet. Il était chargé de la supplier, au nom de sa mère au désespoir, de ne point aller s'exposer au même danger dans le même lieu. Mme Récamier ne voulut point rebrousser chemin sans avoir revu son amie et nous poursuivîmes notre route. Nous arrivâmes à Coppet à la nuit close, j'entrai dans le salon à la suite de ma tante. Une femme en larmes dont les gestes et l'action me parurent véhéments

se jeta dans ses bras; puis la femme de chambre m'emmena et on me mit au lit. Au déjeuner le lendemain j'étais assise entre Mlle Albertine de Staël et Mlle Randall; la conversation était très-animée et se prolongeait indéfiniment. Cette longue station au milieu de ce monde d'étrangers me devint bientôt insupportable : immobile sur ma chaise que je n'osais quitter, je cherchai un moyen de me désennuyer, et nouant deux coins de ma serviette j'en fis deux poupées et leur fis répéter, d'abord à voix basse, puis à voix haute, un dialogue entre sœur Jacqueline et son confesseur d'un goût assez douteux; j'étais si en train de mon jeu que je ne m'apercevais pas des signes que me faisait ma tante de me taire et de m'en aller. Mme de Staël intervint avec une gracieuse et indulgente bonté : « Ne grondez point cette petite, dit-elle, elle jouera certainement très-bien la comédie. »

L'ordre d'exil de Mme Récamier ne devait pas tarder à suivre celui qui avait été signifié à Mathieu de Montmorency. Mme de Staël l'avait trop bien prévu quand elle la faisait conjurer de ne point revenir à Coppet. Une lettre de M. Récamier apporta la fatale nouvelle. Le désespoir

dans lequel cette contagion de la persécution jetait Mme de Staël ne saurait se rendre ; elle l'a peint avec une saisissante énergie dans ses *Dix années d'exil;* mais elle voulait se persuader encore que si sa noble et belle amie retournait immédiatement à Paris, il ne serait pas impossible de faire révoquer cet ordre cruel. Sa douleur et ses larmes obtinrent à la fin de Mme Récamier de prendre ce parti, nous nous remîmes au bout de trois jours en route pour Paris.

Il n'était pas trop facile à un enfant de mon âge de se rendre compte des causes de l'agitation, des évanouissements, des sanglots dont j'étais témoin ; cependant j'avais compris que l'exil était un danger qui menaçait la seule personne que j'aimasse et qui s'intéressât à moi. Je me crus exilée aussi et pendant le séjour à Châlons assistant à un sermon dont le sens, assurément, n'était point intelligible pour moi, le mot *exilé sur la terre* ayant été prononcé par le prédicateur, je saisis la main de ma tante et je lui dis : On parle de nous ? — Une nuit qu'on frappa rudement à la porte de la maison que nous habitions, rue du Cloître, Mme Récamier réveillée en sursaut s'écria : « Ah ! mon Dieu, que nous

veut-on encore? » Je couchais dans sa chambre et fus réveillée comme elle; elle s'étonna de m'entendre lui répondre : « Que craignez-vous, chère tante, ne sommes-nous pas à nos quarante lieues? » Le malheur qui avait frappé ma charmante protectrice servait ainsi, quelque jeune que je fusse, à la rapprocher de plus en plus de son inséparable petite compagne.

Dans les temps de liberté et de publicité où nous vivons, on a peine à se faire une juste idée de la condition de *paria* que créait aux exilés la disgrâce du maître; j'en trouve une preuve singulière dans une lettre de mon oncle Jacques Récamier, du 15 juillet 1812, à sa femme. Ma tante avait été autorisée à quitter Châlons, et depuis un mois environ nous étions établies à l'hôtel de l'Europe, à Lyon.

« J'étais bien assuré, écrit M. Récamier, de l'empressement que mettraient à t'accueillir ma famille et mes amis, mon seul souci était de savoir si tu y aurais correspondu convenablement, c'est-à-dire relativement à la manière d'un chacun, qui pouvait fort bien ne pas se trouver en harmonie avec la tienne. Je vois que les choses, sous ce

rapport, se sont très-bien passées : tu as saisi le beau côté de ma sœur Delphin et tu parais être fort bien avec elle, ce qui me fait grand plaisir. Garde-toi seulement de l'excès dans les aumônes ou générosités auxquelles pourraient naturellement te provoquer les tableaux de l'indigence qu'elle te mettra journellement sous les yeux, parce que je fais déjà beaucoup moi-même ici et qu'en tout il ne faut jamais dépasser des bornes raisonnables.

« Observe-toi seulement beaucoup sur les personnes avec lesquelles tu te lieras, parce que, quoiqu'il n'y paraisse pas, tu te trouves toujours en surveillance tacite de la police. Ton changement ou ta translation de Châlons à Lyon t'a jetée dans une autre division de la police générale. J'ai par hasard un ami dans cette nouvelle division, que je rencontrai ces jours derniers sur le boulevard, qui me dit qu'il était déjà venu de Lyon deux rapports sur ton compte : le premier pour informer de ton arrivée et le second pour dire que tu t'y comportais fort bien, que tu voyais peu de monde et que tu vivais beaucoup chez toi. Cet ami me promit de me tenir exactement avisé de tout ce qui pourrait survenir à cet

égard ; il m'ajouta que cela finirait par un rapport général qui, un jour ou l'autre, s'enverrait à l'Empereur, qui déciderait ensuite définitivement. »

N'est-ce point de la sorte que sont surveillés les repris de justice ?

Pendant les trois ans que dura l'exil de Mme Récamier, à Châlons, à Lyon, à Rome, à Naples, elle ne se sépara jamais de l'enfant dont elle avait fait sa fille adoptive. Je n'eus jamais d'autre chambre que la sienne. Mon éducation se poursuivait dans la voiture de poste qui emportait la belle exilée, comme dans les villes où nous nous arrêtions, et quand nous revînmes à Paris, en 1814, je parlais l'italien comme ma propre langue ; ma tante se plaisait à m'enseigner la musique qu'elle aimait passionnément, et je ne croyais plus lire en récitant l'épître dédicatoire à M. le Dauphin.

Au milieu de l'empressement extrême et du tourbillon de succès qui accueillit Mme Récamier à son retour dans la société parisienne, ses habitudes, avec celle qu'elle appelait *son enfant*, ne furent en aucune façon modifiées. Ma petite table de travail était placée dans l'embrasure de l'une

10

des fenêtres d'un premier salon, où je prenais sous ses yeux toutes mes leçons ; que de fois est-il arrivé que, me voyant embarrassée pour trouver une date, ou cherchant vainement un mot dans un dictionnaire, quelqu'un des plus intimes amis de ma tante s'approchait de moi et me venait en aide ! Ceci me rappelle une petite anecdote toute à l'avantage du tact littéraire de Mme de Genlis, et où Lemontey joue un rôle aimable ; il était de ceux qui s'intéressaient le plus à mes études et s'informaient de mes progrès, il dînait à la maison tous les samedis. Cette année-là (1817), Mme de Genlis, fort sujette aux engouements, avait pris une sorte de passion, assurément très-motivée, pour Mme Récamier, et voulant lui être agréable lui avait proposé de me donner chaque semaine le sujet d'une composition qu'elle corrigerait. Un certain samedi, en venant dîner, M. Lemontey me trouva au désespoir et dans l'impossibilité de me tirer d'une phrase commencée, j'en étais tout en larmes ; il s'informa de la cause de mon chagrin, prit mon cahier et me dicta une phrase qui me tira d'affaire et me remit en train. La semaine suivante quand revint la composition corrigée, nous trouvâmes en marge

de la phrase dictée par Lemontey ces mots : « Cette phrase manque de jeunesse. »

Que n'aurais-je pas à ajouter si je me laissais aller à rendre compte avec détail des soins vigilants, de la tendresse éclairée qui présidaient à mon éducation ! Lorsque, devenue mère de famille, j'ai eu moi-même à remplir auprès de mes filles les devoirs austères que s'était imposés la personne la plus brillante de son temps, je n'ai eu qu'à me souvenir et je me suis sentie pénétrée d'admiration et de reconnaissance en me rappelant avec quelle sollicitude, dans un salon rempli de monde, au milieu d'une conversation très-animée, Mme Récamier entendait et surveillait tout ce qui m'était dit.

Elle m'avait autorisée de très-bonne heure à rester dans le salon le soir, en me recommandant de ne jamais permettre à un homme jeune ou vieux de me parler à voix basse, et pour cela de toujours répondre de façon à être entendue de tous.

Droite et sincère en toute circonstance, elle avait la dissimulation en horreur. Je ne saurais dire la peine qu'elle prit pour m'accoutumer aux soins du ménage, pour m'inspirer l'habitude de

l'ordre et de l'économie. Très-ordonnée dans ses affaires de fortune, Mme Récamier n'avait pas le goût et prétendait n'avoir pas l'intelligence des détails dans les choses matérielles. La continuelle préoccupation de sa pensée, qu'elle m'exprimait souvent, était celle-ci : « Je veux, disait-« elle, que tu aies tout ce qui m'a manqué et « que tu sois plus heureuse que moi. » Ce vœu de sa tendresse Mme Récamier l'a accompli autant qu'il a dépendu d'elle. Elle ne pouvait pas me donner les qualités rares et charmantes, les hautes vertus dont le ciel s'était plu à la combler, mais elle m'a donné le bonheur intérieur qui ne lui avait point été accordé, et en m'unissant à l'homme que j'aimais et dont j'étais aimée elle a réalisé pour sa fille d'adoption cette suprême félicité de l'amour dans le mariage, le rêve et le regret de sa vie.

« Dieppe, 2 juillet 1818 [1].

« Je ne retournerai à Paris, ma chère enfant, que le 17 de ce mois. Si, comme je l'espère, Mme de Gramont est contente de toi, je lui demanderai la permission de te faire sortir le jour de mon arrivée. Je suis satisfaite de l'intention que tu as de t'occuper. Je trouve ta dernière lettre plus raisonnable; je me désolais de l'opinion que tu donnais de toi par ton peu de résignation, mais j'espère que tu effaceras cette impression. Je prends deux bains par jour, ce qui me fatigue et me force à me coucher dans les intervalles.

« Je pense souvent à toi, j'en parle souvent avec M. Ballanche : tu seras un grand malheur ou un grand bonheur dans ma vie, et cela dépend

1. Depuis le jour où je fus amenée à Paris, je n'avais jamais quitté ma tante; mais lorsque le moment de ma première communion fut arrivé, Mme Récamier, désirant que ce grand acte s'accomplît dans un recueillement profond et loin de toute distraction mondaine, me mit au couvent du Sacré-Cœur en me recommandant tout particulièrement à Mme Eugénie de Gramont, avec laquelle elle était fort liée et dont le frère avait épousé la fille de son amie, la marquise de Catellan.

Je passai une année au Sacré-Cœur; c'est là que me furent adressés les billets insérés ici.

de toi. Je t'embrasse et j'attends avec impatience le 17 juillet.

« Je prie Mme de Gramont d'agréer mes tendres souvenirs. »

« Aix-la-Chapelle, 9 août 1818.

« J'ai reçu tes lettres, ma chère petite, et j'ai eu de tes nouvelles par M. Ballanche et par Paul ; ils me disent que tu es raisonnable et bien de santé. Je te recommande de bien employer ce tems où nous sommes séparées, pour que j'aie encore plus de bonheur à te retrouver. — Je suis toujours souffrante et dans une disposition d'esprit qui pourrait te faire dire encore : « J'ai bien la « plus triste des tantes. » — J'espère que les eaux en me remettant les nerfs me donneront plus de force et de courage. Adieu, chère enfant, je t'embrasse. Prie pour moi.

« Présente mes hommages à Mme de Gramont. »

« Aix-la-Chapelle, 20 août 1818.

« Je t'écris bien peu, ma pauvre chère petite, parce que je suis toujours souffrante, mais je

pense beaucoup à toi et avec une vive tendresse. Je n'ai pas un chagrin, je n'ai pas une contrariété que je ne me dise que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que tu ne sois pas exposée aux mêmes peines; je veux que ton bonheur me console, prouve-moi ta reconnaissance en t'attachant à tes devoirs. J'ai été vivement touchée que tu aies prié pour moi après avoir reçu l'absolution. Pauvre chère petite, que le ciel te bénisse, et que tu sois plus heureuse que moi! »

Mme RÉCAMIER A SA BELLE-SŒUR Mme DELPHIN A LYON [1].

« 17 août 1825.

« Il y a bien longtemps, ma chère et bonne sœur, que je n'ai eu le bonheur de m'entretenir avec vous. Je sais que vous vous êtes plainte de ne m'avoir pas vue à mon retour d'Italie. J'ose

1. Mme Récamier fit un second voyage en Italie, en 1823, pendant que le duc de Laval y était ambassadeur et que M. de Chateaubriand était ministre des affaires étrangères. Elle était accompagnée par le bon et fidèle Ballanche, par sa nièce Amélie et par J.-J. Ampère. C'est à Naples que M. Charles Lenormant lui fut

croire que si vous aviez connu mes motifs ils auraient été approuvés par vous : et vous connaissez trop ma tendresse pour vous pour avoir douté de mes regrets. Vous savez, ma bonne sœur, que nous nous occupons du mariage de notre chère Amélie. M. Lenormant dont il est question pour elle est un jeune homme de 24 ans, d'une famille honorable, d'un caractère parfaitement pur et d'un esprit distingué. Je demande pour lui la place d'auditeur au conseil d'État, c'est de cette nomination que dépend la conclusion du mariage; vous jugez, ma bonne sœur, si j'en suis occupée, et je connais trop votre bonté et votre tendre intérêt pour nous tous, pour craindre de vous ennuyer de ces détails. Vous savez que M. Récamier a éprouvé de nouvelles pertes, ce qui rend notre situation toujours plus difficile, et ce qui me fait désirer plus vivement encore l'établissement d'Amélie. Après avoir épuisé tous les ennuis de cette vie, je voudrais, du moins autant

présenté. Elle revint en France, au mois de juin 1825, par le Simplon et Genève. Mme Delphin, sa belle-sœur, avait exprimé un vif regret de ne l'avoir pas vue au passage; Mme Récamier lui explique dans cette lettre un des motifs qui hâtaient son arrivée à Paris.

Le mariage de Mme Lenormant fut célébré le 1er février 1826.

que cela dépend de moi, assurer le repos de ce que j'aime; et vous aussi, ma bonne sœur, vous avez éprouvé bien des chagrins, mais vous avez la première et la plus douce des consolations, une vie toute dévouée à Dieu et aux malheureux; vous avez fait bénir votre nom et vous êtes aimée et vénérée comme vous le méritez. Je comptais remettre cette lettre pour vous à Mme Derbel, mais elle n'était pas sûre de vous voir à son passage, ne voulant s'arrêter que quelques heures. Elle a été bien cruellement frappée et supporte son malheur avec autant de courage que de sensibilité. Sa première entrevue avec sa belle-mère sera bien douloureuse, mais il y a quelque douceur à partager les mêmes regrets. Adieu, chère et bonne sœur, rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de votre fils, de sa femme et de toute votre famille. »

« De la Vallée-aux-Loups, le dimanche de Pâques [1].

« Je veux, ma pauvre enfant, te rassurer sur ma solitude. J'ai éprouvé un tel déchirement de

1. Le duc Mathieu de Montmorency venait de mourir foudroyé par la rupture d'un anévrisme, le vendredi saint 1826, tandis qu'il

cœur en entrant ici, les premiers moments ont été si douloureux que je trouve encore que j'ai bien fait de ne pas te laisser venir avec moi. M. Ballanche et Paul [1] sont parfaits, comme tu les connais. J'ai entendu la messe ce matin, et j'ai écrit une longue lettre à M[me] de Montmorency. Je t'attends mercredi, l'amertume des premiers moments sera passée et te revoir me sera doux.

« Adieu, chère enfant. »

« 1826. — Angervilliers, dimanche [2].

« M. de Guizard qui part à l'instant, se charge de ce billet. M[me] de Catellan avait été instruite de la triste nouvelle par les lettres qu'elle avait reçues. Elle a été bien émue et

était prosterné auprès du saint tombeau à Saint-Thomas-d'Aquin, sa paroisse.

1. Paul David, neveu de M. Récamier, esprit original et cœur dévoué. Son amitié ne fut ni moins fidèle ni moins délicate que celle de Ballanche. Il survécut à M[me] Récamier, qui l'avait nommé son exécuteur testamentaire. M. de Loménie a consacré, dans l'*Ami de la religion* du 25 septembre 1860, quelques pages charmantes à la mémoire de cet homme de bien.

2. Terre de la marquise de Catellan.

bien touchée en nous voyant. Elle est seule avec Mme de Gramont, nous ne pourrons partir avant mardi, nous arriverons pour dîner entre six et sept heures, nous serons fatigués. Je désire ne trouver que toi et Charles à l'Abbaye. Adieu, chers enfants, je vous embrasse et je vous aime. Fais porter cette lettre chez Mme de Montmorency qui m'attendait. »

« Angervilliers, mardi soir.

« Me voici retenue par mes migraines, ainsi, chère petite, je ne pourrai arriver mardi comme je l'espérais. Paul prend les devants pour que tu ne t'inquiètes pas de ce retard, il te donnera des détails. Je suis un peu hargneuse avec Mme de Catellan, et je me le reproche ; elle veut absolument me retenir, mais morte ou vive j'arrive mercredi, et j'espère te trouver à l'Abbaye. — J'ai bien peur que M. Lenormant ne te fasse trop bien supporter mon absence, mais je suis généreuse et je fais des hymnes sur lui pendant qu'il me fait oublier. — Adieu donc, à mercredi. M. de Larochefoucauld est-il

nommé ? Que de choses j'aurai à apprendre en arrivant! J'ai reçu ici une lettre de M. Ampère qui m'est parvenue par la poste; voici ma réponse qu'il faut envoyer par Joseph, ainsi que la lettre pour M. de Châteaubriand.

« Il faut envoyer chez Mme de Montmorency prévenir que je n'arrive pas mardi. »

M. BALLANCHE A Mme LENORMANT [1].

« 23 juillet 1828.

« Mon Dieu, comme vous êtes loin de nous! comme vous allez vous éloigner encore! Dans ma petite tournée du matin, je suis réduit à regarder votre porte, et le soir, nous ne vous retrouvons plus ni dans la charmante petite chambre, ni dans le beau salon de Corinne. Vous

1. Il est peut-être nécessaire de rappeler qu'en 1828 le duc de Laval-Montmorency était ambassadeur à Vienne, que M. de Chateaubriand l'avait remplacé à Rome, et que M. Lenormant partait avec l'expédition scientifique envoyée en Égypte sous les ordres de l'illustre Champollion. Mme Lenormant accompagna son mari jusqu'à Toulon, où la frégate *l'Églé* attendait les savants qu'elle devait transporter à Alexandrie.

êtes arrivée à Lyon, bien fatiguée sans doute et nous ne nous sommes pas trouvés là pour le savoir, pour vous engager à ne pas continuer votre voyage si vos forces n'étaient pas en proportion de votre courage. Il fait toujours un temps exécrable, j'espère que vous allez contre le beau temps.

« Lundi soir nous avons lu l'article de M. Lenormant[1]; c'était le moyen d'être encore un peu avec vous. Cet article nous a instruits et intéressés. On aime qu'une idée spéciale tienne à une idée générale; l'unité dans l'esprit est la seule et vraie condition pour créer soit dans les arts, soit dans la poésie, soit même dans les lettres. Les pensées dispersées, isolées les unes des autres, sans un centre commun, sont fugitives et inféconde.

« Hier matin, j'ai rendu à l'imprimeur les épreuves, qui m'ont donné fort peu d'embarras, elles doivent subir la révision de M. Guizot. Hier, sur les trois heures, nous avons fait, M[me] Récamier et moi, une petite promenade au bois de Boulogne. Il ne faisait pas trop beau,

1. Un article sur les vases grecs inséré dans la *Revue Française*.

cependant nous avons pu saisir quelques instants pour marcher un peu. Nous n'avons parlé que des voyageurs. Madame votre tante avait passé une beaucoup meilleure nuit, et elle me disait qu'elle se reprochait, en quelque sorte, de se trouver mieux lorsqu'elle pensait que vous, vous étiez accablée de fatigue, que peut-être même vous étiez souffrante. Le soir nous n'avons eu que Mlle de Martigny et lorsque nous avons quitté, Paul et moi, Madame votre tante, elle recommençait à souffrir. Mais enfin la journée avait été bonne et il faut espérer que ces journées passables augmenteront et que sa santé finira par s'affermir.

« La veille, MM. de Catellan, Montbel, Auguste Lefebvre, Jussieu, Mme d'Hautefeuille étaient venus. On a de bonnes nouvelles d'Ampère fils. M. de Catellan part. Mme de Gramont est revenue pour consulter sur sa santé, qui est toujours mauvaise. — Il faut que je vous dise en fait de nouvelles que plusieurs évêques, parmi ceux qui se trouvent à Paris, entre autres M. de Chéverus, pensent que l'autorité civile n'a point excédé son droit dans les fameuses *Ordonnances*. C'est du moins ce que l'on disait avant-hier soir. Mon

respectueux souvenir à Mme Lenormant mère; embrassez, s'il vous plaît, pour moi, le jeune antiquaire, donnez-nous exactement de vos nouvelles, qu'elles soient un peu détaillées. Nous attendons avec bien de l'impatience M. Puy qui doit venir à Paris après vous avoir tous vus à Lyon; j'espère aussi avoir de vos nouvelles par Brédin et par Révoil.

« M. Récamier était légèrement indisposé hier soir, ce matin il va mieux, ce ne sera rien.

« Je vous aime tendrement. »

« BALLANCHE. »

Mme Récamier ajoute à cette lettre :

« Voilà, chère Amélie, une bonne lettre de M. Ballanche : je veux te dire aussi avec quelle impatience j'attends de tes nouvelles. J'espère en avoir aujourd'hui, tout ce que je vois me demande des nouvelles des *jeunes voyageurs* avec le plus tendre intérêt. J'ai vu hier M. de Larochefoucauld, qui part pour les Pyrénées. Le duc de Laval que j'ai vu aussi hier regrettait vive-

ment d'être arrivé chez toi un moment trop tard pour te dire adieu. J'étais mieux hier, mais aujourd'hui je suis retombée dans mes souffrances et dans mes tristesses. Adieu, chère enfant, je t'aime, je t'embrasse. J'ai bien besoin de te savoir arrivée, écris-moi longuement le jour du *départ*. Pauvre chère petite! je redoute bien ce moment! »

« 4 août 1828.

« Te voilà donc seule, ma pauvre Amélie! en lisant ces mots, *c'est demain*, mes yeux se sont remplis de larmes, j'ai senti tout ce que tu éprouvais et s'il ne fallait pas des préparatifs pour un long voyage, mon mouvement eût été de partir à l'instant, d'aller à toi et de ne pas te laisser seule avec tes regrets. La lettre de M. Lenormant m'a été au cœur : je vois qu'au moment du départ il a été ébranlé par le chagrin de te quitter, qu'il a eu besoin de ton courage pour soutenir le sien, et tu sais peut-être à présent, chère enfant, qu'il est probable que cette séparation sera beaucoup moins longue que vous ne le pensiez, et que les voyageurs en arrivant

à Alexandrie trouveront l'ordre de revenir en France [1].

« Le bonheur de te revoir consolera facilement M. Lenormant de ne pas continuer sa route, et, je l'avoue, je n'ai pu me défendre d'une secrète joie en apprenant cette nouvelle, qui abrégeait tes ennuis. Mais je retombe pour mon propre compte dans les grandes incertitudes; je t'écrirai dès que je serai fixée. M. de Chateaubriand s'est chargé avec beaucoup de grâce de la note pour M. Hyde de Neuville. Il compte toujours partir le 1er septembre. Je passe mes journées dans une incertitude douloureuse dont je ne sais pas me tirer. Il ne faut pas, ma pauvre enfant, te parler de bonheur quand ton cœur est déchiré, mais tes peines seront passagères,

1. On avait craint, en effet, que les événements de la guerre, tant en Grèce qu'en Turquie, ne gênassent les paisibles travaux de la commission scientifique. M. Drovetti, consul général de France à Alexandrie, avait même cru devoir écrire à Champollion une lettre qui se croisa avec le bâtiment qui le portait. De l'avis même du vice-roi, il engageait l'illustre savant français à remettre son voyage à une autre année. M. Lenormant, dans ses lettres d'Égypte, raconte ce petit incident et ajoute : « Notre débarquement a donc causé un moment d'embarras à M. Drovetti. Quant au pacha, il a dit aussitôt en bon prince : « Qu'ils soient les « bienvenus! » et l'affaire a été arrangée en un clin d'œil. »

et ton sort me semble si doux, que je donnerais volontiers les plus beaux jours de ma vie pour tes jours les plus tristes. M. Ballanche, Paul et tout ce que je vois ne me parlent que de toi. »

« 21 août 1828.

« Je suis désolée, ma pauvre Amélie, de tout le trouble que t'a porté la lettre de Paul. Il doit t'écrire ainsi que M. Ballanche. Je reçois une lettre pour toi de Mme de Turpin, j'ai pensé qu'elle te ferait plaisir et je ne perds pas un instant pour te l'envoyer. — M. de Chateaubriand vient d'être malade. Son voyage est toujours fixé pour le commencement de septembre.

« Que tous ces départs sont tristes! que la vie est difficile ! Quand donc serons-nous tous réunis ? Adieu, ma pauvre chère Amélie, reviens le plus tôt que tu pourras te reposer sur mon cœur en attendant mieux, et tâche de calmer ta pauvre imagination et de soigner ta santé. Il faut que M. Lenormant, à son retour, te trouve fraîche *comme la reine des fleurs.* »

« 21 avril 1829[1].

« Voici, chère enfant, les lettres de Mme de Boigne. Je n'ai point entendu parler de Sébastiane. Tu sais tous nos ennuis. Je suis restée hier jusqu'à minuit chez M. Récamier; pendant ce temps tous nos amis venaient à l'Abbaye pour me parler de toi. M. Récamier est mieux ce matin. Le congé de M. de Chateaubriand est parti. J'ai reçu hier de lui une lettre de huit pages; il est bien agité. J'ai vu M. Delécluze. Voici une lettre de lui, en voilà aussi de Canaris, et tous ces envois me serrent le cœur. Je te recommande surtout la lettre pour Zante, tu sais ce que tu m'as promis. Quel dommage que nous ne soyons pas ensemble! mais c'était impossible.

1. Après avoir accompagné Champollion jusqu'à la seconde cataracte, M. Lenormant était revenu à Alexandrie avec l'intention de s'y embarquer pour la France. Il y trouva sa nomination de directeur adjoint à la section d'archéologie dans la commission scientifique envoyée par le gouvernement français en Morée. M. Lenormant se rendit donc en Grèce, et en explora pendant quatre mois les monuments. Il avait permis à sa femme de le rejoindre, et elle attendait à Toulon qu'il vînt la chercher en demandant une prolongation de sa mission. Mais l'avénement de M. de Polignac au pouvoir le fit renoncer à toute sollicitation.

J'ai été bien émue en entrant chez toi; M. Ballanche et Paul se chargent des détails; tu sais que moi je n'écris pas, ils te diront tout, mais personne ne te dira combien je te regrette. Je n'ai point cherché à te retenir, je te comprenais trop bien et je te trouvais si heureuse! Dis à M. Lenormant combien j'ai été touchée de sa lettre. C'est un doux moment dans la vie que celui où vous allez vous revoir. J'ai besoin d'y penser, et je n'aurai de repos que lorsque je vous saurai réunis. Tu m'adresseras toutes tes lettres comme nous en sommes convenues. Je suis votre chargé d'affaires, vous me donnerez mes instructions. J'espère que ce voyage fera autant d'honneur à M. Lenormant que celui de l'Égypte et qu'il prépare une bonne situation au retour.

« Adieu, adieu. Je vais écrire à M. de Chateaubriand par un courrier qui part ce matin, puis je vais m'établir chez M. Récamier, dans ta petite chambre, jusqu'à ce soir. Je ne sais plus ce que j'écris. Adieu, hélas! adieu. Soigne-toi bien, sois prudente et ne perds pas une occasion pour nous écrire. »

« 11 mai 1829.

« Je me hâte, pauvre chère enfant, de t'envoyer cette lettre que la fatalité fait passer ici avant de t'arriver. La situation où tu te trouves, cette cruelle incertitude, cet isolement, tout cela me désole. J'ai aussi bien des inquiétudes du côté de Rome. Le duc de Laval a refusé, mais qui nommera-t-on? M. de Chateaubriand attend. Sa femme arrive dans peu de jours. M. Récamier est à merveille; j'ai été bien souffrante, cela va un peu mieux, mais je n'aurai pas un moment de repos tant que je te saurai dans ces incertitudes. Nous parlons sans cesse de toi et nous allons nous arranger pour te faire arriver une lettre tous les jours. Prends courage, chère enfant de mon cœur, et pense au moment où nous nous retrouverons tous. Je ne puis te donner de conseils puisque ton sort dépend de la réponse de ton mari, j'espère qu'il se rendra à la raison parfaite de ta lettre. Il s'agit alors de savoir si tu te rendrais à Zante ou si tu nous reviendrais et tu juges avec quelle inquiétude nous attendons cette décision. »

« Paris, 21 mai 1829.

« Je t'avais écrit une longue lettre, je l'ai déchirée au moment de l'envoyer. — Je te dirai quelque jour pourquoi, mais je me reproche d'avoir retardé une lettre de Paul. Il a dû t'écrire aujourd'hui. L'idée de ton isolement ne nous quitte pas, nous en parlons sans cesse. Du reste mes jours s'écoulent ainsi que les tiens, je souffre beaucoup, et les distractions du monde n'agissent plus sur moi.

« M. de Chateaubriand arrive; je suis plus troublée de la situation dans laquelle il va se trouver que je ne suis heureuse de le revoir. J'ignore s'il retournera en Italie. Cette incertitude sur ton sort, sur le sien, me jette moi-même dans un vague qui ne me permet de former aucun projet. J'ai vu hier ta belle-mère qui est véritament excellente. Je souffrais tant, que j'ai été obligée de laisser tout ce qui était dans le salon pour aller me coucher. Tout le monde me demande de tes nouvelles, c'est toujours la première question qu'on m'adresse. Il est impossible d'inspirer plus d'intérêt, et d'avoir une meil-

leure et plus charmante réputation; je suis très-fière de mon ouvrage en reconnaissant que j'y suis pour très-peu, et que Dieu a béni mes intentions bien plus que mes talents. Nous attendons tous avec une inquiète impatience les lettres qui doivent décider de ton avenir. Je t'écrirai aussi dès que j'aurai vu M. de Chateaubriand. Adieu, chère enfant, prends courage et pense au bel avenir de bonheur qui t'attend. »

« 26 mai 1829.

« Oui, chère enfant de mon cœur, je conçois toute ta joie en apprenant l'arrivée prochaine de M. Lenormant, et quand je te saurai près de lui, je serai tranquille. Dis-lui tous nos chagrins de nous séparer de toi, mais jouis sans mélange du bonheur de cette réunion. Tu as fait ce que j'aurais fait à ta place. Nous avons tous bien souffert, mais nous nous retrouverons tous, et tu auras donné à M. Lenormant une preuve de tendresse dont le souvenir répandra un charme de plus sur tout votre avenir. Dis-lui combien je lui suis tendrement attachée, dis-lui combien je suis reconnaissante de tout le bonheur qu'il

te donne, mais dis-lui aussi qu'il doit m'adorer de lui avoir donné une femme comme toi. Pourras-tu me lire, chère enfant? Je t'écris avec peine, tourmentée d'un rhumatisme aigu dans la tête : je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Tout cela n'est rien, il n'en sera plus question dans trois jours, mais pour le moment c'est une douleur intolérable. Voici une lettre de Lina, qui m'a aussi écrit. J'ai eu deux lettres hier par un courrier extraordinaire du duc de Laval. Elles sont à huit jours de date; il est bien loin de se douter de la pierre qui lui tombe sur la tête; il arrivera en même temps que M. de Chateaubriand. C'est une occasion d'exercer mes grands talents. Je crois vraiment que je pourrai leur être utile : c'est une consolation au milieu de toutes mes tristesses. M. Récamier est beaucoup mieux, nos amis sont excellents et bien tendrement occupés de toi. Nous sommes tous dans l'attente des nouvelles de Toulon. Adieu, chère enfant, je te presse sur mon cœur. »

« 1er juin 1829.

« Tu sais tous les détails de l'abbaye, chère petite : M. Ballanche, Paul, M. Récamier, ont dû t'écrire de longues lettres. M. de Chateaubriand est arrivé depuis jeudi; j'ai été heureuse de le retrouver, plus heureuse encore que je ne le croyais. Il ne me manque pour jouir de ce bonheur que de te savoir heureuse. Ton isolement pèse sur mon cœur. Je ne puis te donner de conseils dans l'incertitude où je suis moi-même. Si M. de Chateaubriand retourne à Rome, il est probable que j'y passerai l'hiver. Ma santé me forcera peut-être aussi d'aller cet été à Dieppe pour les bains de mer. Mais d'ici là je serai fixée sur ton sort. Mme Auguste Pasquier [1] est très-souffrante. Je n'ai point vu Paul depuis trois jours. J'attends M. de Chateaubriand, qui a une audience du roi et qui doit venir me donner tous les détails de cet entretien. Tu sais que notre malheureuse caisse hypothécaire s'en va : c'est désastreux. Je vois

1. Belle-sœur du chancelier, grand'mère du duc d'Audiffret-Pasquier.

assez de monde, M. Villemain, que je trouve bien aimable, M. de Sainte-Aulaire. Mais c'est l'arrivée de M. de Chateaubriand qui ranime ma vie, qui me semblait prête à s'éteindre. Mes impressions encore si jeunes me font mieux comprendre les tiennes : c'est une manière de plus d'être en sympathie avec toi, et c'est à moi que tu dois toutes les confidences de ton pauvre cœur. »

M. BALLANCHE A Mme LENORMANT.

« 18 juin 1829.

« Il me semble que le temps de votre exil est bien près de toucher à sa fin. J'espère bien qu'en ce moment vous mettez à profit ce qui vous en reste, et que vous prenez des bains de mer. Je ne saurais dire combien je fais cas de la santé; avec elle on jouit plus et on supporte mieux. Il ne nous paraît plus dans les choses probables que vous alliez en Morée : M. Lenormant ne peut plus tarder à revenir, et vous, il ne peut pas vous convenir d'aller pour peu de temps affronter les différentes quarantaines qui vous seraient sans doute imposées. M. Lenor-

mant fait sa tournée indépendamment de la commission. L'essentiel pour lui, c'est qu'il l'ait faite ; son avenir est assuré. Sans doute j'aurais beaucoup à l'interroger, et je me fais un vrai plaisir d'avoir pour lui une foule de renseignements. Je me fais vieux, je n'ai plus l'espoir d'aller visiter des lieux qu'il me serait cependant si utile de visiter, non pas pour le travail que j'accomplis en ce moment, mais pour *Zénobie*, si jamais je dois entreprendre une épopée des premiers temps du christianisme. Enfin, enfin, nous verrons.

« Hier, il y a eu l'assemblée la plus brillante à l'Abbaye-au-Bois ; c'était pour la lecture de *Moïse*. Lafond[1] lisait fort mal, parce que le manuscrit était mauvais ; mais M. de Chateaubriand s'est mis à lire lui-même : ainsi l'intérêt a bien compensé ce qui pouvait manquer à la lecture. Toutefois, Madame votre tante était sur les épines ; mais soyez certaine que tout a été très-bien, que l'impression a été ce qu'elle devait tout naturellement être, c'est-à-dire une impression de complète admiration. Parmi les

1. De la Comédie française.

auditeurs je me bornerai à vous citer Mmes Appony, de Fontanes et Gay; MM. Cousin, Villemain, Le Brun, Lamartine, Latouche, Dubois, Saint-Marc-Girardin, Valery, Mérimée, Gérard, les ducs de Doudeauville, de Broglie; MM. de Sainte-Aulaire, de Barante, David; Mme de Boigne, Mme de Gramont, le baron Pasquier, Mme et Mlle de Barante, et Mlles de Sainte-Aulaire, Dugas-Monbel, etc. J'aurais aussitôt fait de vous donner la liste complète, car elle était fort belle.

« M. de Chateaubriand a été d'une grande perfection. Il n'a pas eu de mauvaise humeur de ce que ses beaux vers étaient estropiés, et il a mis beaucoup de complaisance à en lire quelques morceaux et un acte tout entier. Il a reçu, comme vous pensez, beaucoup de compliments mérités sous tous les rapports.

« Ampère devait être à la lecture, mais il n'arrive qu'aujourd'hui. Il est allé pieusement chercher son père, dont la santé donne quelque inquiétude. Mme Récamier a reçu ce matin une lettre de lui, dans laquelle il paraît plus tranquille. Ce jeune homme est fort attachant, et ce ne sera pas un de ceux que vous aimerez le moins à retrouver.

« Vous me demandez des nouvelles de ce qu'on s'amuse à appeler ma petite Eglise. Elle fait toujours des progrès. Les hommes dits progresseurs demandent à se mettre sous mon aile, et à ne rien publier que sous ma direction. C'est fort bien, mais il faudrait commencer par fonder l'entreprise, et ce n'est pas chose facile. Je voudrais vous parler des choses ministérielles, mais en vérité je ne sais rien.

« J'écris chez Madame votre tante et je lui cède la plume. Je ne veux plus que vous dire mes tendres sentiments et toute la part que je prends à votre exil pour vous et pour nous tous. »

DE Mme RÉCAMIER.

« M. de la Rochefoucauld, qui entre dans ce moment, ne me laisse que le temps de t'embrasser et de te dire combien je te regrette, et combien je suis lasse de l'espèce de dissipation dans laquelle je me trouve jetée. Quand retrouverai-je nos douces et paisibles habitudes? Quand te reverrai-je, chère enfant de mon cœur? »

A Mme LENORMANT.

« Dieppe, 10 août 1829.

« Te voilà encore seule, ma pauvre enfant, mais c'est pour bien peu de temps. J'ai écrit à ton mari en lui envoyant une lettre que j'avais reçue de M. de la Rochefoucauld ; il sera sûrement content, et nous touchons à une décision quelconque. On parle d'un nouveau ministère ; il serait complétement *ultra :* dans cette supposition, M. de Chateaubriand donnerait, je pense, sa démission, et il serait possible que cette circonstance fît échouer aussi la demande de M. Lenormant. Voilà ce que nous avons à craindre, et cette mauvaise chance nous réunirait tous à Paris. Si je n'y voyais pas des dangers pour la France, du moins une direction inquiétante, j'aurais bien de la peine à ne pas m'en réjouir. Enfin, encore quelques jours, et nous saurons notre sort. Je suis ici au milieu des fêtes, des princesses, des illuminations, des spectacles. Deux fenêtres de ma chambre sont en face de la salle de bal, et les deux autres vis-à-vis du

théâtre. Au milieu de tout ce fracas, je suis dans une parfaite solitude, je vais m'asseoir et rêver au bord de la mer, je repasse toutes les circonstances tristes de ma vie. J'espère que tu seras plus heureuse que moi! Je suis profondément touchée de la tendresse que tu m'as gardée, quand il serait si naturel que tu fusses absorbée par un bien autre sentiment. Ton image vient se mêler à toutes mes rêveries, c'est par toi que j'ai un avenir. Si tu fais ce voyage, nous nous résignerons par l'idée de l'influence qu'il peut avoir sur toute la carrière de M. Lenormant; si nous ne réussissons pas, la résignation me semble encore plus facile, et nous nous retrouverons tous dans quelques semaines.

« J'ai retrouvé ici Léonie de B. Elle croyait que tu avais épousé un vieux savant, un pédant; tu juges si j'ai eu plaisir à lui dire que ce vieux savant avait vingt-cinq ans, la tournure la plus élégante, la plus jolie figure et la conversation la plus spirituelle. Cette pauvre Léonie est bien peu agréable, et je la crois bien ennuyée de rester fille. Sa mère est très-aimable pour moi. Je vois aussi Mme Annisson, qui me fait beaucoup de coquetterie, et qui me plaît à cause de son

frère; mais je passe presque tout mon temps à lire et à causer avec M. Ballanche, qui s'arrange parfaitement de notre solitude. Il s'est logé dans une espèce de tour, où il a la vue de la mer; il travaille là à sa *Palingénésie*, et me paraît le plus content du monde. Le pauvre Ampère est parti pour Lyon; son père donne de vives inquiétudes : on lui ordonne l'air natal. Le fils doit revenir à la fin de ce mois. Il est bien touchant dans ses soins pour son père; il m'a accompagnée quand je suis partie pour Dieppe jusqu'à la première couchée. Comme je voyageais seule et à petites journées, nous sommes arrivés de très-bonne heure, nous nous sommes promenés, nous avons soupé, nous avons lu, puis il m'a quittée pour rejoindre son père et a voyagé la nuit dans une mauvaise voiture; mais il était ravi de notre petit voyage, qui lui a fait une distraction au milieu de tous ses ennuis. Voilà bien des détails, mais je pense que tu es désœuvrée. Si M. Lenormant était près de toi, je ne t'écrirais pas si longuement. Je compte sur ton talent pour lire mon griffonnage. J'espère dans toutes les suppositions voir M. Lenormant à Paris avant son départ. Je t'embrasse et je t'aime.

DE BONNÉTABLE, CHEZ LA DUCHESSE MATHIEU DE MONTMORENCY.

« Jeudi 15 août 1830.

« Te voilà seule, pauvre petite! Je penserai à toi plus encore qu'à l'ordinaire pendant ces jours d'absence. Je n'ai pas su lire le jour du retour; c'est la faute de mes yeux ou de la belle écriture anglaise. J'espère bien être à Paris du 25 au 27, mais je n'ose encore parler de départ. Je trouve ici tout ce que j'étais venue y chercher, et si mon cœur ne me rappelait pas près de vous, je prolongerais sans peine mon séjour dans cette solitude. Paul me dit que tu es à merveille, ce qui ne m'empêche pas de me tourmenter. J'ai reçu une lettre du duc de Laval, que je trouve d'une sensibilité si vraie, que je veux te l'envoyer pour te faire partager mon impression et aussi pour te faire connaître ses projets, qui doivent influer sur le voyage de M. Lenormant.

« Adieu, chère Amélie, chère enfant. Dis à M. Ballanche que je lui écrirai demain, et après-

demain à Paul. — La chapelle du château était autrefois la chambre de M. de Montmorency. Tu juges si ces souvenirs me vont au cœur.

« Renvoie-moi la lettre du duc de Laval. Il faudrait envoyer tout de suite par François la lettre pour M. de Chateaubriand.

« Maintenon, le 10 août 1835.

« Tu as su, chère Amélie, par une lettre de M. Ampère les détails de notre pèlerinage à la Chapelle-Saint-Éloi. Nous sommes arrivés hier à Maintenon. M. et Mme de Noailles sont parfaitement aimables chez eux : il est impossible d'offrir une hospitalité plus noble, plus élégante, plus recherchée dans tous ses détails et en même temps plus simple et plus facile. Le duc de Laval est arrivé un quart d'heure après nous, et je pense que nous verrons aujourd'hui M. de Chateaubriand; c'est avec lui que je déciderai l'époque précise de mon retour. Je l'écrirai aussitôt à Paul. J'aurais bien voulu connaître tes projets, et surtout qu'il fût possible de passer quelques semaines ensemble.

« M. de Chateaubriand arrive.

« Je viens de causer avec M. de Chateaubriand. Il part jeudi et moi samedi : ainsi, chère Amélie, à samedi soir. Je suis tout heureuse de la pensée de notre réunion. J'espère bien vous trouver à l'Abbaye. J'arriverai, je pense, entre sept et huit heures ; nous dînerons à Versailles.

« Paris, 6 septembre 1835.

« Je suis charmée, ma chère Amélie, de vous savoir tous arrivés heureusement au but de votre voyage. Il n'est pas question du départ de M. de Chateaubriand, au contraire. Pour la première fois, je l'ai vu ne pas repousser l'idée d'un avenir en France ; tu juges si je soignerai cette disposition. Il parle même de remeubler sa maison dès qu'il aura vendu ses Mémoires. Je prendrai alors le grand salon de l'Abbaye, nous aurons un dîner tous les quinze jours, et je passerai deux ou trois mois de la belle saison avec toi dans la charmante vallée. M. de Chateaubriand s'établira dans la petite auberge qu'il connaît déjà. Ces projets, qui réuniraient mes

intérêts les plus chers, me ravissent; mais je n'ose y croire. Enfin, chère enfant, ce qu'il y a de certain, c'est que je suis très-heureuse et très-touchée du prix que ton mari et toi mettez à cette réunion. Je m'en fais une idée si charmante, que je trouverais cruel d'être obligée d'y renoncer. Dis mes tendres souvenirs à ton mari; je ne suis pas inquiète de son cours, qui aura certainement le suffrage des gens éclairés et, j'espère, aussi celui des ignorants, qui aimeront à s'instruire d'une manière aussi agréable : j'en juge par moi, qui trouve toujours tant d'intérêt à sa conversation. Adieu, ma chère, mon aimable Amélie. Embrasse tes deux petites, et dis-toi bien que jamais je n'ai senti plus profondément le désir de ne pas séparer ma vie de la tienne. »

« Paris, 23 août 1836.

« Je veux te dire moi-même, chère Amélie, tous mes regrets. Je voulais partir lundi prochain, tous mes préparatifs étaient faits, j'avais une calèche excellente : nous aurions fait de belles promenades dans tous vos environs; je

me faisais une vraie joie de cette réunion dans votre pauvre petite vallée, que je maudis si souvent! Ma santé, qui est un obstacle à tout, vient encore s'y opposer ; mes amis me trouvent si déraisonnable de faire un voyage dans cette situation, ils en sont si inquiets, qu'ils ont fini par me persuader. Je renonce donc pour cette année à notre réunion, et j'attends la fin de septembre. Je vais prendre d'avance mes précautions pour qu'il n'en soit pas ainsi l'été prochain. J'ai été tourmentée de la santé de tes enfants, de tes inquiétudes et de ta solitude ; il faut en finir de ces longues séparations, j'ai trop peu de temps à vivre pour m'y résoudre. Je pense à une petite habitation près de Paris, où je pourrais vous recevoir sans être séparée de mes amis, que je laisserais ici dans une trop grande solitude. Nous en causerons et nous nous en occuperons. Je suis bien touchée de la joie que ma chère Juliette avait de mon arrivée. Je serai charmée aussi de revoir cette si aimable enfant : ta dernière lettre a ranimé tous mes regrets, en vérité je n'en avais pas besoin. M. Lenormant sera près de toi dans quelques jours, tu ne seras plus seule. Ma vie est toujours la même; Ampère est absent, Bal-

lanche est dans les grandes entreprises, et je m'en inquiète : je crains que ses affaires ne soient dans un triste état. Il sacrifie aux millions qu'il doit gagner la petite fortune qui pouvait le rendre heureux et indépendant. Il disait à M. de Chateaubriand, qui regrette d'avoir vendu ses Mémoires : « Je les rachèterai, je les aurai « pour trois ou quatre cent mille francs. » Il serait risible, s'il n'était pas désolant, de voir un si excellent homme se précipiter dans des embarras sans fin.

« Adieu, chère amie, je t'embrasse de toute mon âme. »

« 3 septembre 1838.

« Je comptais sur M. Lenormant pour te donner des nouvelles de l'Abbaye, ce qui valait un peu mieux que les lettres de ma *dame de compagnie*. C'est tout au plus si je puis le remplacer en t'écrivant moi-même. Il a dû te dire combien je te regrette, comme je m'arrange mal de ces longues séparations, quand nous serions si bien ensemble! Mais il me faut surtout du repos; j'ai pourtant été à la répétition de l'opéra de Berlioz. La salle était fort remplie, le public

très-froid, et moi comme le public, car j'étais si fatiguée, si mal placée que Dupré même ne m'a fait aucun plaisir. J'étais avec Mme Salvage, Eugène et Ampère ; ils vont partir l'un et l'autre sous peu de jours. J'espère bien que tu viendras avec ton mari avant son départ pour l'Italie ; je n'ose désirer de te garder pendant son absence, puisque la campagne convient si bien à ta santé et à celle de tes enfants, et je ne voudrais pourtant pas quitter M. de Chateaubriand, qui serait bien seul à Paris. Sans lui, je serais partie avec toi, persuadée que ce qui m'aurait fait tant de plaisir ne pourrait me faire de mal. Ma lettre te trouvera, je pense, à ton retour de chez M. Guizot : tu me raconteras votre voyage, tu sais comme j'aime les détails. J'espère que tu amèneras Juliette avec sa sœur; elles se tiendront compagnie, vous dînerez chez Paul ou chez moi, et nous tâcherons de vous faire passer le mieux possible le peu de temps que vous pourrez nous donner. Dupré doit chanter pour M. de Chateaubriand à Saint-Gratien, chez M. de Custines, nous irons y déjeuner; l'habitation est ravissante. Si le jour ne dépendait pas de Dupré, j'aurais pris celui où je pourrais y aller avec toi,

cela m'aurait charmée. Peut-être la chose s'arrangera-t-elle tout naturellement. Adieu, chère enfant, je t'embrasse de toute mon âme et je pense avec bonheur que je te verrai dans peu de jours. Ne me laisse pas oublier de tous les bons habitants de Saint-Éloi. »

AU RETOUR DES EAUX D'EMS.

« Paris, 11 septembre 1840 [1].

« Il est bien vrai, ma chère enfant, que je suis revenue dans un triste état, et véritablement désolée d'avoir fait un voyage si long, si cher et si inutile; que M. Lenormant a été parfait, et que je lui sais gré du mouvement qu'il avait de venir me chercher; mais, en vérité, je suis si lasse de moi que je crains surtout d'en lasser les autres; non, assurément, que je ne compte sur l'attachement de mes amis; mais n'être pour eux qu'un sujet de tristesse, ne contribuer en

1. La santé de Mme Récamier allait s'altérant visiblement. Elle dissimula longtemps à ses amis cet état habituel de souffrance, afin de ne pas les inquiéter; mais sa vue s'affaiblissait excessivement, et au moment où on lui avait ordonné les eaux d'Ems, il fut constaté qu'une cataracte se formait sur ses deux yeux.

rien à l'agrément de leur vie, est pour moi la plus vive peine que je puisse éprouver. — J'ai bien souvent et bien tendrement pensé à toi pendant ce voyage, pensé à *nos* enfants, fait mille projets que je ne saurai pas réaliser. Ma mauvaise santé est un obstacle à tout. Soigne bien la tienne, tu n'y es pas trop disposée : fais-le pour les autres. Je t'attends avec une vive impatience. J'ai eu avant-hier une crise si violente, qu'elle m'a donné la fièvre, et que j'ai été obligée de passer la journée au lit, et, juge de ma contrariété, Mme de Boigne m'avait demandé à dîner avec M. de Chateaubriand ce même jour. Il a fallu renoncer à ce dîner, déranger leurs projets, et tout cela subitement avec les petites circonstances de détail les plus contrariantes. Enfin, ma chère enfant, je ne puis te dire à quel point je suis lasse de moi-même. Je t'attends pour me rendre un peu de courage. C'est encore un moment de bonheur que celui où je te reverrai. »

« 23 septembre.

« Quel doux souvenir j'ai emporté de Saint-Éloi ! Que je me trouvais bien au milieu de

vous! Avec quelle impatience j'attends le 10 octobre! J'ai lu à M. de Chateaubriand l'article très-aimable du pèlerinage à Combourg. La lettre de Juliette était charmante, mais je suis *outrée* des soixante francs pour les rideaux : c'est donc horriblement mesquin? J'espère qu'elle s'est trompée. J'ai vu Mme Guizot et les jeunes personnes, qui vous attendent avec une grande impatience. M. Guizot, qui était chez sa mère, a été très-aimable. J'ai profité de l'occasion pour lui faire une toute petite demande pour Mlle Robert : il a mis l'empressement le plus gracieux à me remettre pour elle un bon de deux cents francs. M. Salvandy est venu me voir le même jour; il était encore rayonnant des quinze jours qu'il a passés à Eu. — J'ai été fort content de Mlle Godefroid. M. Ballanche est assez bien. Le pauvre M. Brifaut souffre beaucoup, mais son courage ne se dément pas. Ce qui pourrait paraître frivole dans son esprit devient admirable dans sa triste situation. Mme et Mlle Deffaudis viennent tous les soirs, elles me font de la musique : la voix de Camille est charmante.

« Voilà une bien longue lettre pour mes pau-

vres yeux; j'écris comme avec de l'encre blanche, sans voir ce que j'écris. Pourras-tu me lire? Adieu, mon Amélie, adieu, ma chère petite Juliette; j'attends une lettre de Paule. Je vous embrasse tendrement, je vous regrette et je vous attends.

« Chatenay, mercredi 10 avril 1841 [1].

« Je ne veux pas influencer tes projets, abréger un séjour peut-être nécessaire à la santé de tes enfants, mais pour moi, chère Amélie, ce que je désire le plus au monde, c'est notre réunion; si tu reviens le 16, je serai à Paris le 14; si tu ne reviens que le 18, j'y serai le 16 pour préparer notre établissement. Réponds-moi courrier par courrier chez Mme de Boigne, à Chatenay, par Antony. Mme de Boigne est charmante pour moi, son esprit me plaît toujours davantage, mais rien ne peut se comparer au plaisir que je me fais de cette réunion; je sens qu'il ne peut pas être aussi complet pour toi que pour moi, mais nous parlerons des voyageurs, nous aurons des nouvelles

1. M. Lenormant partait pour la Grèce et Constantinople avec MM. Prosper Mérimée, J.-J. Ampère et de Witte.

directes et indirectes. Enfin j'espère que près de moi tu passeras ces mois d'absence un peu moins tristement que si nous n'avions pas trouvé ce moyen de rapprochement. Adieu, chère Amélie, je te presse sur mon cœur, j'embrasse les chères petites et je suis charmée, ravie de notre prochaine réunion. »

« Maintenon, 13 août 1842.

« Tu vas donc recevoir ce mot à Lyon, tu vas revoir cet hôtel de l'Europe où *tu avais bien la plus triste des tantes.* — Je te suis à Belley jusqu'à la place où tu m'apparus pour la première fois. — Je vois encore la prairie devant la maison de ta grand'mère, où j'eus la première idée de te demander à tes parents. Je voulais par cette adoption charmer la vieillesse de ton oncle; ce que je croyais faire pour lui, je l'ai fait pour moi, c'est lui qui t'a donnée à moi, j'en bénirai toujours sa mémoire.

« Comme je ne puis écrire qu'un mot, je te recommande surtout de soigner ta santé que tu négliges beaucoup trop. C'est notre ancienne querelle, c'est ton seul défaut. Je supplie

M. Lenormant de veiller sur toi; ma santé à moi est détestable. Le duc et la duchesse de Noailles sont si parfaits dans leurs soins que je m'aperçois à peine que je ne suis pas chez moi. M. de Chateaubriand arrive le 20 de ce mois, je ne pense pas qu'il reste plus d'un jour. Nous retournerons à Paris par Saint-Vrain où nous trouverons le philosophe Ballanche entre *Dragonneau* et l'Ame exilée. Je ne sais plus ce que je deviendrai ensuite, et ce que je ferai du mois de septembre. Écris-moi souvent, réponds à tout ce que je voudrais te demander. Avez-vous des chances pour l'avenir? Le changement de ministère ne sera-t-il pas un obstacle? Je ne sais encore rien du rapport de M. Lenormant à l'Institut; il m'a écrit une fort aimable lettre dont je le remercie. M. Brifaut est toujours aimable et bon; il quittera Maintenon à regret : il y est dans son élément : les beautés de ce royal château, les souvenirs de Louis XIV et de Mme de Maintenon, mais surtout le plaisir de se voir entre la duchesse de Noailles et la duchesse de Talleyrand, sont des jouissances dont il ne se lasse pas. Je lui sais presque gré d'une faiblesse qui lui donne tant de satisfaction. On aurait fort désiré

vous avoir ici; le duc de Noailles l'espère pour l'été prochain. Adieu chère Amélie, ne me laisse pas oublier par tes enfants. Je suis bien peu de chose pour eux, ils ne peuvent m'aimer que par toi, j'espère qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Adieu encore, je te presse sur mon cœur. »

JEAN-JACQUES AMPÈRE

ET

L'ABBAYE-AU-BOIS

Pour achever de faire connaître Mme Récamier dans l'intimité de ses affections, c'est de J.-J. Ampère, le jeune ami de son âge mûr et de sa vieillesse, c'est de celui qu'elle a traité comme un fils ou comme un frère que nous allons occuper le lecteur. Qu'on nous pardonne de nous arrêter avec complaisance sur une époque et des souvenirs qui sont, hélas! l'évocation du fantôme de notre propre jeunesse. Rappeler le passé n'est-ce pas la seule douceur qui reste à ceux que la Providence condamne à survivre?

Les lettres nombreuses de Mme Récamier que

nous mêlerons à ces réminiscences d'un temps disparu leur assureront, nous osons le croire, un intérêt réel.

Jean-Jacques Ampère, fils d'un savant de génie, voua dès sa plus tendre enfance une admiration passionnée à ce père dont la renommée lui inspira toujours le plus touchant et le plus légitime orgueil.

Il ne connut pour ainsi dire pas sa mère, morte toute jeune, quand lui-même n'avait que deux ou trois ans. André-Marie Ampère, l'illustre physicien, appelé à Paris en 1803, y amena son fils et sa sœur, pieuse et sainte fille, dont la jeunesse se flétrit, l'existence s'usa et la petite fortune s'engloutit au service du frère dont elle était pourtant tendrement aimée, mais qui, malgré sa bonté, sa piété et tous les admirables dons que la Providence avait ajoutés à son génie scientifique, ne pouvait donner autour de lui, et ne trouvait lui-même ni calme ni bonheur. Absorbé dans les sublimes combinaisons de la science, Ampère, dont la puissante intelligence découvrait les lois de l'électricité dynamique, ignorait ou bien oubliait les conditions les plus

simples de la vie ; il en résultait que sa fortune était dilapidée, sa maison mal tenue, et lorsque enfin quelque désagréable incident faisait apparaître ce désordre à ses yeux, il tombait dans de grands désespoirs qui ne remédiaient à rien. Nature très-droite, bonne, affectueuse ; intelligence supérieure dans laquelle (réunion bien rare) un génie créateur tout spécial se combinait avec les aptitudes les plus variées ; mais caractère faible, qu'une imagination aisément troublée jetait sans cesse dans des angoisses stériles, Ampère, gauche et distrait, portait dans le monde une naïveté d'enfant, sans être pourtant exempt de finesse. Il s'intéressait à tout, comprenait tout, était au courant de tout dans le domaine intellectuel, dévorant avec une égale avidité les travaux les plus abstraits d'algèbre ou de géométrie, les productions les plus spéciales des physiciens, des chimistes, et même des naturalistes, les spéculations des métaphysiciens, les compositions de la poésie la plus élevée ou les pages d'un roman quelconque. Ce qui était vraiment admirable en lui, c'était cette passion désintéressée de la science qui lui faisait prendre aux découvertes et aux travaux des autres un intérêt

presque égal à celui qu'il mettait aux siens propres. Profondément chrétien, il pratiquait sa religion avec ferveur et simplicité, sans cesser d'être parfaitement tolérant. La réputation européenne de l'illustre savant, ses relations avec tous les hommes éminents livrés à des recherches scientifiques, amenaient chez lui des célébrités de plus d'un genre, et il exerçait alors, avec un empressement plein de bonhomie, une hospitalité qui avait besoin que le respect inspiré par sa grande supériorité fît oublier tout ce qui manquait à sa maison d'élégance et de soin. Un second mariage avec une personne qui ne tarda pas à se séparer de lui, avait donné à André-Marie Ampère une fille qui s'élevait auprès lui, sous les yeux de son excellente sœur.

Tel était le foyer intellectuel vraiment lumineux, l'intérieur respectable et mal ordonné, où grandit et se développa J.-J. Ampère.

Doué par le ciel des plus heureuses facultés de l'esprit, le jeune Ampère n'hérita d'aucune des aptitudes paternelles pour les sciences physiques et mathématiques. Une complexion délicate et nerveuse, une imagination mobile portée à la rêverie, un caractère inquiet avec une sen-

sibilité exaltée, un ardent besoin d'affection, joints au vif sentiment des beautés de la nature, semblaient plutôt révéler en lui le tempérament d'un poëte, et, en effet, la Muse le visita de très-bonne heure. Ce n'était pourtant pas là sa véritable vocation, quoiqu'il s'y soit assez longtemps trompé. Avec une mémoire très-étendue et une merveilleuse promptitude d'intelligence, J.-J. Ampère ne fut qu'un très-mauvais écolier, au dire de tous les maîtres qui prirent part à son éducation. Ce qui prouva néanmoins que ces études de collége, si irrégulièrement et à l'apparence si peu brillamment faites, avaient porté des fruits, c'est que le jeune Ampère, en les terminant, remporta le prix d'honneur de philosophie.

Les plus doux moments de l'enfance et de la première jeunesse de notre écolier, ceux qu'il aimait le mieux à rappeler, s'écoulèrent au sein de la famille de Jussieu, étroitement unie à la sienne. Ils eurent pour théâtre tantôt, au Jardin des plantes, la belle bibliothèque où se conservait l'herbier des Jussieu, tantôt cette terre de Vanteuil, asile gracieux et champêtre, où trois générations successives de savants illustres

offrirent l'exemple de la plus entière simplicité de mœurs et des vertus patriarcales qui s'allient si bien avec une vaste érudition et une brillante culture intellectuelle.

Dans ce cercle privilégié, la jeunesse était gaie, nombreuse : tout le monde avait de l'esprit; on faisait de la botanique en se promenant le matin, on jouait la comédie le soir, on composait des vers, et Jean-Jacques Ampère était le plus animé de la bande, à laquelle il communiquait son entrain. — Voici une petite anecdote, entre mille autres, que nous avons recueillie de sa bouche. On s'aperçut aux vacances d'une certaine année que les beaux fruits du jardin, qu'on avait admirés la veille, et dont on attendait le lendemain la maturité parfaite, disparaissaient chaque matin, sans avoir été cueillis par les gens de la maison. Un vol nocturne était évident. Adrien de Jussieu, le dernier botaniste de cette noble lignée scientifique, homme d'une exquise finesse d'esprit et de la plus aimable raison, repartait pour Paris. Il annonça, de manière à ce que la nouvelle s'en répandît dans le pays, qu'il ramènerait à Vanteuil un chien de garde pris au Jardin du Roi, et qui avait, ajoutait-on,

été élevé dans la cage du lion le plus farouche. Quelques jours se passent, Adrien de Jussieu revient avec un grand et beau chien des Pyrénées, la plus douce et la plus inoffensive bête de la création, que l'on installe dans la basse-cour. Ce pauvre chien n'eût étranglé ni mordu personne, et on l'avait choisi pour la douceur rare de son caractère; mais la renommée de férocité présumée qu'il avait dû contracter avec les lions était si bien établie et inspirait une si salutaire terreur, que oncques depuis voleur n'essaya d'escalader les murs ni de dépouiller les espaliers; et lorsque l'innocent animal aboyait, du plus loin qu'ils l'entendaient, les paysans disaient avec respect : « C'est le chien des lions. »

Le 1er janvier 1820, le jeune Ampère fut amené par Ballanche chez Mme Récamier. Un dernier revers de fortune ayant de nouveau bouleversé l'existence de Mme Récamier, elle venait depuis quelque temps de se retirer au couvent de l'Abbaye-au-Bois. J'ai dit dans les *Souvenirs et correspondances* les motifs qui la déterminaient à chercher un asile dans les bâtiments extérieurs d'une maison religieuse. C'était

une courageuse et austère résolution, à laquelle les gens graves applaudirent et que le grand monde, malgré sa frivolité, sut apprécier et honorer. La petite mansarde de l'Abbaye-au-Bois ne tarda pas à devenir un des centres les plus à la mode de la bonne compagnie.

Le cercle était peu nombreux à l'Abbaye le soir où M. Ampère y fit avec son fils sa première apparition : Dugas-Montbel, le traducteur d'Homère, Lemontey, Mathieu de Montmorency, M. de Genoude et Ballanche s'y trouvaient seuls avec Mme Récamier et sa nièce. On voulut plaire au plus ancien et plus intime ami de Ballanche, et l'accueil fait au grand physicien et à son fils fut empreint d'une grâce irrésistible. Le savant mathématicien fut très-content de sa soirée, mais, quant au jeune poëte, l'impression fut autrement vive, et quelques semaines étaient à peine écoulées que J.-J. Ampère, captivé, enchaîné, devenait l'hôte quotidien de la cellule de l'Abbaye-au-Bois. Nous étions accoutumés à voir se produire cet effet de fascination et d'idolâtrie pour la personne objet de notre culte à tous, et rien ne nous parut plus naturel. On n'échappait guère en général à ce charme tout-puissant, dont la bien-

veillance la plus vraie, la bonté la plus attentive faisait le fonds, et qui, partant d'une âme haute et délicate, s'emparait de vous par ce que vous aviez dans le cœur de plus élevé et de meilleur [1].

Aussi bien le jeune Ampère avait eu un succès universel parmi les amis de Mme Récamier. Né en août 1800, il n'avait alors que dix-huit ans et demi ; sa figure, qui resta longtemps imberbe, lui donnait un aspect quasi enfantin. L'agrément de sa conversation était déjà fort remarquable et sa prodigieuse instruction, en contraste avec une ignorance absolue des choses du monde, formait un trait piquant et original de sa physionomie. Amoureux de la discussion, il y portait

1. M. Sainte-Beuve, avec lequel J.-J. Ampère fut lié, je ne dis pas d'amitié mais d'esprit, a consacré, après la mort d'Ampère, un charmant et brillant article au confrère si distingué dont les voyages, le temps et surtout les convictions politiques l'avaient séparé. Nous lui empruntons le paragraphe où il parle de ces premiers rapports d'Ampère avec l'Abbaye-au-Bois :

« Dans l'été ou l'automne qui suivit cette présentation et que Mme Récamier passa à la Vallée-aux-Loups, Ampère y passa également quelques semaines en compagnie de son ami de Jussieu, qui y avait un pied-à-terre. Pendant ce temps d'ivresse et de bonheur, son imagination se livra à tous les charmes d'une compagnie délicate et choisie, qu'un soleil couchant de divine beauté embellissait encore. Ampère revint à Paris une quinzaine environ avant Mme Récamier. Dès qu'il la sut de retour, et la première fois qu'il lui refit visite à l'Abbaye-au-Bois, il la trouva

une verve sans égale, était prêt sur tout et avec tous. Mais ce qui devait particulièrement rendre le jeune Ampère cher à Mme Récamier, ce qui établit entre lui et Ballanche un lien puissant de profonde et intime sympathie, c'était la délicatesse exquise, je dirais volontiers féminine, de son âme, l'enthousiasme généreux de ses aspirations, la droiture de tous ses instincts. Comme les membres d'une société secrète reconnaissent leurs frères à certains signes, les natures d'un ordre moral élevé sont promptes à s'entendre et ouvrent leurs rangs à qui leur ressemblent. Si la bienveillance de Mme Récamier était générale,

seule. Elle lui parla avec sa grâce ordinaire des charmantes journées, des courses et promenades à travers le vallon, des gais entretiens où la conversation animée du jeune homme avait mis un attrait de plus. Puis, touchant avec son art délié la fibre du cœur, elle indiqua légèrement qu'il y avait eu lieu peut-être à des sentiments émus; que du moins elle aurait pu craindre, si cela s'était prolongé, un commencement de roman pour un cœur poétique, car sa nièce, alors toute jeune, était près d'elle. Ampère à ce mot n'y tint pas, et tout d'un coup éclatant avec trouble et avec sanglots : « Ah ! ce n'est pas pour elle, » s'écria-t-il, et il tomba à genoux. Sa déclaration était faite, l'aveu lui avait échappé : il avait proféré sans le vouloir la parole sacrée sur laquelle il ne revint pas. Nous sommes en plein Pétrarque, en plein Dante si vous aimez mieux. C'en était fait désormais du destin de toute sa vie. Mme Récamier n'eut plus qu'à continuer de le charmer et à le calmer peu à peu sans jamais le guérir. »

ses affections étaient exclusives et renfermées dans un cercle restreint; elle aimait à répéter qu'il y a « un goût dans la parfaite amitié où ne ne peuvent atteindre les caractères médiocres ». Mais le jeune Ampère avait une âme supérieure, et, désormais admis comme un fils ou comme un frère au foyer de Mme Récamier, il fit trente ans partie de sa famille.

Dix ans après ce jour qui l'avait introduit à l'Abbaye-au-Bois, J.-J. Ampère, écrivant d'Hyères, où il avait accompagné son père, atteint déjà de la phthisie laryngée à laquelle il devait succomber, rappelait en ces termes à Mme Récamier ces premiers temps de leur amitié.

« Hyères, 27 décembre 1829.

« J'espère, Madame, que cette lettre vous arrivera tout juste le premier jour de l'an où je vous vais revoir. Je ne suis pas, vous le savez, grand formaliste, mais le jour de l'an est pour moi une époque que je ne vois pas revenir sans attendrissement. C'est le jour de l'an que je vous ai vue pour la première fois. Ce moment, où je

vous vis paraître tout à coup, en robe blanche, avec cette grâce dont rien jusque-là ne m'avait donné l'idée, ne sortira jamais de mon souvenir. — Voilà tout juste dix ans de cela, toute ma jeunesse s'est passée entre ce moment et celui où je vous écris, et dans cet intervalle je vous retrouve à toutes les époques de joie et de peine, avec ce charme du premier jour, et de plus tout ce que l'habitude de tous les jours m'a découvert de raisons de vous aimer, de vous admirer. J'y pense avec attendrissement en vous écrivant de ma petite cellule. Je me dis qu'en lisant cette lettre vous serez peut-être un peu attendrie en pensant à dix ans d'une affection si douce, si pure, que rien ne peut altérer, et sur laquelle nous pouvons nous reposer pour tout l'avenir.

« Mais qu'il est triste de vous écrire tout cela de deux cents lieues, de ne pas aller demain dîner avec vous en famille, avec ceux qui vous entourent; du moins j'espère que lorsque vous serez tous réunis, vous penserez à moi qui pourrais être là si content et qui suis loin et triste.

« Je me surprends sans cesse à compter les

mois, les jours, à examiner ce que c'est qu'un mois, comment celui qui vient de s'écouler a passé; puis à ajouter cela ensemble pour chercher à me figurer ce que ce sera encore. Je suis bien impatient de sentir dans le passé cette année qui doit finir sans vous : il me semble que quand j'aurai gagné celle qui doit me ramener, j'aurai beaucoup fait. Mais que de jours encore, que de semaines! Oh! que je voudrais être au printemps. On dit qu'il commence ici au mois de février : pour moi, ce ne sera pas sitôt. Ne m'enverrez-vous pas pour mes étrennes quelques-unes de ces lignes que vous seule savez écrire? C'est un moment pour vous, et moi je vis bien longtemps sur ces moments-là. Mon père tousse un peu, et je vois par là combien le plus petit accident est à craindre; cependant il va déjà mieux, et pourvu qu'il veuille être sage, tout ira bien. J'ai bien besoin du succès de mon voyage pour m'en consoler. Adieu, adieu, soyez heureuse, bien portante et souvenez-vous de votre ami. »

Cette lettre, qui exprime avec tant de grâce et de simplicité une de ces affections inaltérables parce qu'elles sont pures, nous a un peu fait devancer le temps : il faut revenir aux premières

années de la jeunesse de celui qui l'a écrite. J'ai dit que le démon poétique avait saisi sur les bancs du collége l'écolier auquel son père eût bien plutôt souhaité de voir la passion des mathématiques. Mais le nombre des hommes qui trouvent sans tâtonnement et sans indécision leur véritable voie est rare. J.-J. Ampère, à vingt ans, outre un grand nombre de poésies sur des sujets divers, avait composé une tragédie, *Rosemonde,* dont le sujet était emprunté à l'histoire des Lombards en Italie. Le jeune auteur avait, jusqu'à un certain point, foi dans sa carrière poétique et ne demandait qu'à être encouragé pour y persévérer. *Rosemonde* était une estimable pièce, conçue dans le moule classique; lue au comité du Théâtre-Français, elle y rencontra de la bienveillance, mais à l'Abbaye-au-Bois on ne croyait point que l'emploi des grandes facultés d'Ampère fût d'écrire pour le théâtre; et quand son excellent père disait avec émotion à Ballanche : « Mon bon ami, crois-tu que mon fils ait du génie? » le candide philosophe, sûr que le fils de son ami, s'il n'avait pas le génie de Corneille ou de Shakespeare, avait en lui tout ce qu'il faut pour assurer un brillant avenir,

se gardait bien pourtant de répondre affirmativement.

Jusqu'en 1823, sauf un voyage en Suisse fait à pied, en compagnie de son cher camarade Adrien de Jussieu, J.-J. Ampère n'avait guère quitté Paris que pour aller à Vanteuil, et depuis qu'il avait droit de bourgeoisie à l'Abbaye-au-Bois, pour suivre Mme Récamier, soit à la Vallée-aux-Loups, soit à Saint-Germain. Le goût très-prononcé qui le portait vers l'étude des langues et des littératures étrangères aurait dû, ce semble, éveiller plus tôt l'instinct du *touriste* chez l'homme que la passion des voyages devait un jour entraîner vers tant de points différents du globe; mais, je le répète, sa vocation était encore alors obscure dans son propre esprit. Une circonstance imprévue décida son premier grand voyage.

Quoique Mme Récamier se tînt, par goût et par caractère, en dehors de toute intrigue politique, un changement de ministère était venu, à la fin de 1822, troubler la paix de sa cellule. M. de Chateaubriand avait remplacé Mathieu de Montmorency au ministère des affaires étrangères. Les divergences d'opinion, et l'antago-

nisme qui en résultait entre deux amis qui tenaient dans le cœur de Mme Récamier une si grande place, lui avaient été fort pénibles ; et malgré le soin avec lequel elle s'appliquait à adoucir toutes les épines de cette situation, elle en souffrait cruellement. Dans l'été de cette même année 1823, la nièce que Mme Récamier traitait et aimait comme sa fille tomba dangereusement malade : les médecins déclarèrent qu'il ne serait pas prudent que la convalescente passât l'hiver à Paris ; cette raison eût sans doute suffi à décider le départ de Mme Récamier pour l'Italie ; mais, de plus, froissée dans ses sentiments, trouvant avec surprise que l'imagination de l'illustre écrivain, objet de toute son admiration, subissait une sorte d'enivrement du pouvoir, elle crut, et elle ne se trompa point, qu'une absence momentanée ramènerait le calme dans toutes les âmes. Mme Récamier partit donc pour Rome le 2 novembre 1823 ; le fidèle Ballanche ne pouvait hésiter à l'accompagner, et le jeune Ampère, ayant fait comprendre à son père l'importance d'un tel voyage pour ses études, obtint l'autorisation de se joindre à la petite caravane.

Mme Récamier et les amis dévoués qui l'accompagnaient mirent un mois pour aller de Paris à Rome : depuis Turin on voyageait à petites journées, avec des chevaux de voiturins, s'arrêtant de ville en ville, séjournant à Florence, explorant les monuments antiques, les églises, les musées, les bibliothèques. A la halte du milieu du jour comme à celle du soir, on causait de ce qu'on avait vu, on faisait des lectures à haute voix; Ballanche et son jeune ami discutaient avec véhémence des questions d'histoire ou de philosophie. Mme Récamier avait un don merveilleux pour transformer en un moment la plus mauvaise chambre d'auberge, et lui donner un aspect élégant. Un tapis jeté sur une table où l'on plaçait des livres et des fleurs, un couvre-pied de mousseline étendu sur le lit, et la présence de cette personne de si grand air et d'une grâce inimitable vous transportaient comme par enchantement dans un milieu de poésie. Ballanche et Ampère projetaient un *Guide du voyageur en Italie,* qui devait répondre à tous les besoins, à toutes les curiosités; arts, histoire, politique, économie rurale, mœurs, tout devait s'y trouver, avec l'indication des meilleurs gîtes et le prix

des denrées. Un jour qu'on s'était étendu avec complaisance sur cette œuvre collective, Ballanche, assis au coin du feu, se lève et s'écrie : « Oui, tel qu'il est, ce livre, je ne le donnerais pas pour cent mille écus. » Un éclat de rire général fit descendre Ballanche de son lyrisme, et le merveilleux guide est encore à faire. Mais que penseront d'une pareille manière de voyager les générations impatientes de nos jours? un mois leur paraît suffisant, et au delà, pour avoir une idée complète de Rome, de Florence et de Naples. Depuis l'invention des chemins de fer et de la vapeur, on s'est persuadé que pour connaître les pays il ne fallait que les traverser; on oublie qu'il faut y vivre.

Il est aisé de se faire une idée de la suite d'enchantements que le séjour de Rome offrit à J.-J. Ampère. Appliquer son esprit à l'étude d'objets si nouveaux, si intéressants; jouir avec une âme de vingt-trois ans des chefs-d'œuvre des arts, d'un beau ciel, d'une admirable nature, et cela à côté d'une personne supérieure, qu'on a choisie pour l'objet de son culte; être admis, grâce à elle, dans la société cosmopolite la plus distinguée; trouver à Rome, comme

ambassadeur de France, un Montmorency, homme d'esprit, qui vous accueille avec une bienveillance paternelle; c'était voir bien des horizons s'ouvrir à la fois. Ampère en garda une ineffaçable impression; l'attrait magnétique qui le ramena tant de fois dans la ville éternelle, et fit de lui, en quelque sorte, un Romain, date certainement de cette heureuse époque.

Je ne puis oublier de rappeler ici une circonstance particulière de ce séjour à Rome. La reine Hortense et ses deux fils passèrent une partie de l'hiver de 1825 dans cette ville, jadis l'asile de toutes les grandeurs déchues et où la famille Bonaparte se groupait autour de la mère de Napoléon. Mme Récamier vit souvent la duchesse de Saint-Leu; ces deux personnes dont la destinée avait été fort diversement agitée se retrouvèrent avec intérêt. Elles se donnaient des rendez-vous, tantôt au Colisée, tantôt dans la campagne au delà de Saint-Jean-de-Latran, ou bien dans quelque villa. Pendant ces promenades, la conversation se prolongeait entre elles indéfiniment. Ballanche et Ampère passaient le temps avec le prince Napoléon, fils aîné de la reine (son fils cadet, le prince Louis, encore fort

jeune était très-rarement de ces promenades). Le Napoléonide exilé avait beaucoup de chaleur d'âme; dévoré par l'inaction où le condamnait la fortune, il rêvait d'aller combattre pour l'indépendance de la Grèce dans les rangs des Philhellènes. Il racontait son projet, interrogeait les amis de Mme Récamier sur la France, sur l'état de l'opinion, et choisissait de préférence pour confident Ampère, dont l'âge se rapprochait du sien. Il lui demandait s'il connaissait M. Mocquart. Ce nom, auquel s'est attaché depuis une grande notoriété, était alors parfaitement inconnu, au moins de ces messieurs, et ils avouèrent qu'ils ne l'avaient jamais entendu prononcer, ce qui étonna beaucoup le prince.

Pour ceux qui savent quelle fut l'attitude d'opposition de J.-J. Ampère sous le second empire, il y a quelque chose de piquant dans ces rapports passagers avec la famille impériale.

Après les fêtes de Pâques, du Saint-Sacrement et de saint Pierre, la petite colonie française dont Mme Récamier était le centre se rendit à Naples, visita Pæstum, Pompéi et Herculanum. Le projet de Mme Récamier était de passer un second hiver en Italie; cependant les lettres que

J.-J. Ampère recevait de Paris devenaient de plus en plus mélancoliques, son père commençait à trouver l'absence longue et pénible; sans rappeler ce fils dont il avait encouragé le départ, il se montrait si malheureux de son isolement, que Mme Récamier et Ballanche décidèrent que leur jeune ami devait retourner en France. J.-J. Ampère s'arracha donc avec désespoir à ses études et à la société qui lui était devenue on peut dire nécessaire. Il passa par Bologne, Padoue, Venise et Milan, et trouvait à ses différentes étapes les consolations et les encouragements de ses amis.

Mme Récamier, répondant à l'une de ses lettres, lui écrivait :

« Naples, jeudi 16 novembre 1824.

« Je reçois votre seconde lettre de Terracine, elle me touche jusqu'au fond du cœur. Je pense à vous, je vous suis sur cette route que vous faites seul, je vous vois comme le pauvre pigeon voyageur.

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste?

« J'ai besoin de penser à votre excellent père, au bonheur qu'il aura de vous revoir, pour ne pas trouver votre départ *absurde.*

« Je suis charmé de vos lectures. Ne travaillez-vous point pendant ce long voyage? Vous m'avez promis une élégie sur Venise.

« Je ne sais quand je pourrai quitter Naples. On ne veut pas me laisser partir, je suis facile à persuader, tout m'est égal. J'espère pourtant que j'aurai du plaisir à retourner à Paris : mais un plaisir bien mêlé. Je viens de me promener chez la Margrave[1]; le temps était admirable, l'air doux et parfumé, j'étais seule, j'y suis restée longtemps le cœur oppressé de mille souvenirs.

« Adieu, à samedi. »

A M. J.-J. AMPÈRE.

« Naples, 26 novembre.

« Il m'a été impossible de vous écrire le dernier courrier. M. Ballanche s'en est chargé.

1. Dans une villa charmante sur le mont Pausilippe, qui appartient, si je ne me trompe, à Mme Aug. Craven.

Il faut la crainte de vous inquiéter pour m'en donner la force aujourd'hui. Je vous écris ce petit mot de mon lit. Je viens de recevoir la lettre de M. Givré[1] et la vôtre. Je suis impatiente de pouvoir vous répondre, mais je suis si faible que je n'en ai pas le courage; j'ai passé cinq jours au lit avec une espèce de fièvre et un malaise étrange. M. Ballanche, qui aura craint de vous inquiéter, ne vous l'aura pas dit, mais j'aime mieux vous inquiéter sur ma santé que sur mon amitié. Tous les détails que vous me donnez sur votre voyage raniment mes regrets. Quelle tristesse de vous sentir si seul quand il eût été si doux de faire cette route tous ensemble!

« Adieu. »

« Rome, 3 décembre 1824.

« Vous m'avez écrit de Venise la lettre la plus touchante, la plus aimable, la plus spirituelle qu'il soit possible de recevoir.

« Je ne sais pourquoi j'irais à Venise; vous m'en faites une description si vive, si animée,

1. M. Desmousseaux de Givré, homme de beaucoup d'esprit, alors attaché comme secrétaire à l'ambassade de Rome.

que j'ai tout vu : j'ai fait le voyage avec vous et je doute que les choses mêmes me plaisent autant que la description que vous m'en faites.

« Vous savez à présent pourquoi je n'ai pas écrit; ma santé est bien meilleure depuis mon retour à Rome et vous aurez dorénavant un petit mot chaque courrier; mais la poste ne part que deux fois par semaine, le samedi et le jeudi. Pourquoi ne m'avez vous pas envoyé les vers que vous avez faits à Venise? ils sont à moi, je veux les joindre à ceux que vous m'avez laissés; je vous les reporterai avec vos lettres, et nous relirons tout dans la petite cellule. »

J.-J. Ampère atteignit la maison paternelle, le cœur bien gros de regrets, dans les derniers jours de novembre. Grande fut la joie au retour de l'enfant désiré, et cette pensée du bonheur rendu à son illustre père compensait en partie pour notre voyageur l'amertume du sacrifice qu'il lui avait fait.

Mais, quelques jours après son arrivée, à l'issue d'un déjeuner où M. Ampère père avait été silencieux, il dit tout à coup, en regardant son fils : « C'est singulier, Jean-Jacques, je croyais

que cela m'aurait fait plus de plaisir de te revoir. » — « Hé! que ne me laissiez-vous à Naples alors! » murmura le fils désolé.

En attendant que les douces habitudes de l'Abbaye-au-Bois fussent rendues au jeune Ampère, une correspondance active le rapprochait des amis qu'il avait quittés. Il travaillait à une seconde tragédie, *la Juive,* dont le sujet était espagnol; il en avait conçu le plan durant son voyage; ses lettres à lui racontaient sa vie, ses travaux, son ennui; en échange on le tenait au courant des faits et gestes du petit groupe d'amis, revenus à Rome pour assister à l'ouverture du Jubilé. C'est encore Mme Récamier qui lui répondait :

« Rome, le 20 décembre 1824.

« Que vous êtes aimable d'écrire avec tant d'exactitude! vos lettres sont charmantes, je crois causer avec vous, mais cette illusion d'un moment ne fait que ranimer le regret de votre absence. Ce charme de tous les moments, cette intimité si douce, cet esprit si vif et si varié qui animait tous nos entretiens, voilà ce que nous

regrettons tous les jours, et je trouve de la douceur à voir ces regrets partagés par tout ce qui vous connaît. L'année sainte n'est point ce que j'imaginais. Une trentaine de pèlerins et dix ou douze pèlerines, voilà tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Nous fûmes hier assister au souper des pèlerines; elles étaient servies par la princesse de Lucques et toutes les grandes dames romaines, et la princesse Doria, belle comme un ange. Toutes ces dames, avec des robes noires et des tabliers blancs, faisaient l'office de servantes; elles lavaient les pieds aux pauvres pèlerines quand nous sommes arrivés. Le croiriez-vous? je n'ai point été touchée de ce tableau, moi, dont l'imagination se prend si facilement à ces sortes de choses! Ces pauvres pèlerines me semblaient si embarrassées d'être ainsi mises en spectacle, le secours qu'on leur donne, qui se borne à une hospitalité de trois jours, m'a paru si misérable pour des apprêts si pompeux, que je me suis presque trouvé la philosophie de M. Lemontey, et je n'ai vu dans l'abaissement passager et théâtral de ces grandes dames qu'une manière nouvelle de se donner le sentiment de leur grandeur, un orgueil de plus, dont elles ne

se rendent pas compte assurément. Mais malgré ma facilité à entrer dans les impressions des autres, je n'ai pu me prêter à cette illusion. Adieu, adieu. Que faites-vous? Travaillez-vous à la *Juive?* Parlez de moi à monsieur votre père; vous savez combien je lui suis attachée. Dites à M. Delécluze que je me garde bien de lui écrire quand je puis vous avoir pour interprète. Nous nous faisons un plaisir de le retrouver à Paris. »

Dans un autre billet, Mme Récamier grondait doucement Ampère du découragement où ii se laissait aller :

« Rome, 17 janvier 1825.

« Votre dernière lettre m'a fait une vive peine; j'ai besoin de me dire qu'elle fut dictée par une impression passagère. Je ne veux point vous ennuyer de votre bonheur en vous récapitulant toutes les raisons que vous avez d'être content de vous et de votre sort. Mais en vérité vous êtes un ingrat et vous devriez tous les jours remercier Dieu de tout ce qu'il vous a donné. Je compte toujours partir au mois de mars. Je rêve l'été en

France, puis le retour en Italie : je passe ma vie à faire des projets, c'est la maladie de ceux qui ne sont pas contents de leur destinée. Vous êtes dans tous mes projets, cela ne peut plus être autrement. J'espère à mon retour trouver de beaux vers et je me fais un bonheur de les entendre dans la petite cellule. »

« Samedi 14.

« Le duc de Laval m envoie deux lettres de vous qui arrivent à la fois; il me dit : « Voici « les douceurs qu'on vous écrit sous l'enveloppe « de M. Ballanche : nous faisons, lui et moi, un « joli métier. » — Vos lettres me donnent des remords de ne pas vous écrire plus souvent, mais enfin nous allons bientôt nous retrouver. Nous partons au mois de mars. M. Récamier, comme je vous l'ai confié, a fait de nouvelles pertes; j'aurai beaucoup d'ennuis en arrivant, et de ces ennuis prosaïques qui me sont si insupportables. Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret, je connais votre discrétion, et M. Récamier tient surtout à cacher sa

situation. L'année sainte ressemble à toutes les autres, aux plaisirs près; aussi tous les étrangers ont fui; nous sommes seuls, cela me convient assez. Guérin vient d'être très-malade, mais il est hors de danger. On s'est vivement et généralement intéressé à lui. Adieu. Écrivez-moi toujours exactement; vos lettres sont d'un grand intérêt pour moi; dites-moi ce que devient Mlle Mars. Chargez-vous de tous nos souvenirs pour M. Montbel et M. Delécluze. Nous parlons souvent de lui; nous aurions bien besoin de vous et de lui pour animer nos tristes soirées.

« Je me promène tous les jours dans l'avenue de Sainte-Croix de Jérusalem où nous avons été ensemble. Vous rappelez-vous ce beau soleil, ces ruines, cette terre toute couverte de fleurs? ces entretiens si confiants et si doux?

« M. Ballanche et tout ce que vous connaissez à Rome se rappellent à votre souvenir. J'ai eu de vos nouvelles par le duc Mathieu, qui a été charmé de vous voir. — J'ai reçu de M. de Chateaubriand une lettre bien triste, bien découragée! On vous a donc parlé de ma nouvelle passion pour Mme Swetchine? elle prend l'appartement dont je dispose à l'Abbaye-au-Bois;

c'est une personne très-spirituellement aimable ; elle vous plaira beaucoup et vous aime déjà. »

Mme Récamier quitta Rome le 20 avril 1825 et annonçait, de sa route, à M. Ampère le retour de la petite colonie si impatiemment attendue.

« Foligno, 23 avril.

« Nous voici en route depuis trois jours, et chaque moment nous rapproche de vous. Je voulais vous écrire en quittant Rome, mais j'ai été si troublée que je n'en ai pas trouvé le moment. Amélie a été très-souffrante; elle est déjà mieux. Je vous écris ce mot de Foligno, j'espère que cette date vous fera plaisir. Dans quelque semaines nous serons tous réunis dans la petite cellule à parler de nos voyages, j'ai aussi une confidence[1] à vous faire qui vous intéressera et dans laquelle vous jouerez un fort joli rôle. Adieu, adieu. Je vous écrirai de Bologne et de Venise. Nous ne passons point par Florence,

1. Le mariage arrêté de sa nièce Amélie avec Charles Lenormant, c'était Ampère qui l'avait présenté à Naples à Mme Récamier.

mais j'ai fait demander mes lettres, qui me seront envoyées à Bologne. »

Lorsque Mme Récamier rentra à l'Abbaye-au-Bois, les événements politiques avaient amené de grands changements dans la situation respective de ses amis. M. de Chateaubriand était tombé à son tour du ministère et faisait à M. de Villèle cette redoutable opposition qui, sans qu'il l'ait voulu, devait amener le renversement de la branche aînée de la maison de Bourbon. Mathieu de Montmorency, entré à l'Académie française, devenait le gouverneur de M. le duc de Bordeaux.

Dans la vie intime et le cercle quotidien de Mme Récamier, de non moins graves événements s'accomplissaient bien peu de mois après ce retour. Elle avait la joie profonde de voir sa nièce mariée à Charles Lenormant, et presque aussitôt le cher et saint ami des plus brillantes années de sa jeunesse lui était subitement enlevé par la rupture d'un anévrisme. Ce fut en 1825 que Mme Récamier fit connaître J.-J. Ampère à M. de Chateaubriand, qui le prit tout de suite à gré, et d'année en année s'attacha davantage à ce jeune homme dont le mouvement d'esprit

l'amusait, dont l'indépendance et l'élévation de caractère étaient en sympathie avec sa propre nature. Vers cette époque se place la seule préoccupation de mariage que j'aie connue à M. Ampère. Il était accueilli avec une extrême bienveillance par un savant, ami de son père et illustre comme lui. Cuvier voyait l'Europe entière se presser au Jardin du Roi, dans les belles galeries où se déployaient sa bibliothèque et ses collections. Au milieu de cette foule d'élite, une jeune fille dont l'extérieur n'avait rien qui frappât d'abord les yeux, mais dont la physionomie respirait l'intelligence et la bonté, était assise auprès de sa mère; une réserve pleine de modestie ne l'empêchait point de s'intéresser vivement à la conversation, ni même de s'y mêler et d'y faire preuve d'autant d'esprit que d'instruction. C'était Clémentine, l'unique enfant de Cuvier, une créature angélique dans laquelle l'illustre académicien se plaisait à retrouver quelques-uns des dons les plus rares de sa grande intelligence. Elle témoignait au jeune Ampère une préférence dont la nuance à peine indiquée ne se trahissait qu'en lui adressant plus volontiers qu'à un autre une conversation dont la littérature ou la science faisait tous les

frais. Lui-même se sentait pénétré d'un très-tendre respect pour cette jeune fille : l'impression qu'il ressentait aurait pu facilement se rendre maîtresse de son cœur, mais J.-J. Ampère redoutait l'esprit de domination de Cuvier ; il ne se dissimulait pas qu'on ne deviendrait son gendre qu'en subissant un joug, condition inacceptable pour un caractère essentiellement indépendant comme le sien. Quant à M. Ampère père, une telle alliance lui paraissait réunir tous les avantages, et il ne pouvait comprendre les hésitations de son fils : de là grande agitation et trouble du père et du jeune homme.

Pour échapper aux instances de son père et sonder avec calme ses propres dispositions, J.-J. Ampère partit pour Vanteuil, où Mme Récamier, confidente de ses perplexités, lui écrivait :

« Mardi, 23.

« J'ai reçu votre petit billet ; je suis un peu moins souffrante, mais toujours bien triste. Nous voyons tous les soirs M. Alexis de Jussieu. Il est aimable et il vous est sincèrement attaché.

Je dois toujours partir pour la pauvre petite vallée le premier d'août. M. et Mme Lenormant ne viendront que quelques jours après. — Que faites-vous de vos souvenirs dans la solitude? Voyez-vous un peu plus clair dans votre âme? Adieu, ne vous tourmentez pas et revenez. »

La Providence ne devait pas permettre à l'illustre savant de caresser longtemps une espérance qui lui était chère; moins de deux ans plus tard, Mlle Cuvier, moissonnée par la mort, laissait à ceux qui l'avaient approchée et connue le souvenir d'une créature toute céleste.

Ces pensées de mariage, qui ne furent jamais connues de la famille Cuvier, en occupant l'imagination du jeune érudit, n'affaiblissaient en rien la soif d'apprendre dont il était possédé; sa curiosité venait de se porter vers la poésie scandinave; il résolut de se livrer sans distraction à l'étude de l'allemand et des idiomes du Nord, et partit à l'automne de 1826 pour aller passer l'hiver à Bonn.

C'était le moment où l'enseignement de Niebuhr jetait un si vif éclat sur l'université de cette ville. Déjà le premier volume de l'*Histoire*

romaine avait paru (il n'était pas traduit en français) ; la nouveauté, l'heureuse audace des travaux de Niebuhr, imprimaient chez nos voisins un mouvement, une vie singulière aux études historiques. A côté du célèbre historien de Rome, d'autres professeurs contribuaient à assurer la prépondérance de l'université rhénane. W. de Schlegel, dans des leçons dont la forme littéraire et toute française déplaisait aux purs Teutons et donnait lieu à de vives attaques, fondait le premier enseignement de langue et de littérature sanskrites. Welcker, seul survivant aujourd'hui de cette grande époque de l'université de Bonn, expliquait les écrivains classiques de la Grèce, et donnait un des premiers exemples de la réunion des deux ordres d'érudition, littéraire et archéologique, si heureuse et si fertile en résultats. Il renouvelait pour ainsi dire la philologie par un système de comparaisons des textes avec les monuments de l'art. Quelques personnes se sont étonnées de voir J.-J. Ampère abandonner dans les dernières années de sa vie les questions purement littéraires qui avaient jusqu'alors principalement occupé son activité intellectuelle pour écrire une histoire romaine. Mais c'était,

pour lui, revenir aux études de sa jeunesse; il se retrempait dans les souvenirs de cette université de Bonn qui avait exercé une influence si décisive sur sa vie. Dans le plan de l'*Histoire romaine* à Rome et dans la manière d'entendre les grands traits des annales du peuple-roi, l'élève de Niebuhr s'est retrouvé tout entier, tandis que dans la part si large que ce livre fait aux monuments de l'antiquité figurée, on sent l'écho des leçons de Welcker.

Deux lettres échangées à cette époque entre Charles Lenormant et Ampère donneront, mieux que je ne pourrais le faire, la mesure de l'intérêt dont tous les habitants de l'Abbaye-au-Bois entouraient le jeune érudit, et aideront à se rendre compte du courant des idées qui se disputaient alors son temps et son attention.

CH. LENORMANT A J.-J. AMPÈRE.

« Paris, dimanche gras.

« N'est-il pas vrai qu'à votre retour à Paris, personne au monde ne sera capable de vous tenir tête sur tous les sujets? J'avoue que je

regarde comme un grand bonheur d'aller puiser aux sources comme vous le faites. Les Allemands, s'ils avaient tant soit peu de perspicacité, feraient fort bien de vous les fermer, car ce sont de grands traîtres que les metteurs en œuvre comme vous. Nous causons bien souvent à l'Abbaye du grand parti que vous avez pris, et nous en sommes tous enchantés; il nous paraît à tous qu'il n'y a personne plus propre que vous à élargir le champ, si rétréci chez nous, de la critique littéraire. Mais est-il bien vrai que vous ayez entièrement renoncé à la poésie? ce serait une monstrueuse ingratitude, et je ne vous avais pas soupçonné capable d'un si mauvais sentiment. Quant à moi j'aurais bien de la peine à renoncer à ces Souliotes dont l'allure dégagée m'avait tant séduit[1]. Il me semble qu'il y a place pour tout dans un esprit comme le vôtre; c'est une chose si rare chez nous que l'instrument poétique et des idées tout ensemble!

« Je ne sais si vous pensez quelquefois là-bas à notre pauvre littérature; je crois que vous la trouverez baissée d'un cran ou deux à votre

1. *L'Épisode des guerres de Souli* a été publié par Ampère dans le volume qu'il a intitulé : *Heures de poésie.*

retour. Tout continue à nous pousser à l'histoire, il faut l'embrasser comme l'arche de salut.

« Je vous attends avec bien de l'impatience pour causer de Niebuhr avec vous. N'aurons-nous pas enfin une bonne traduction de son livre? Sautelet m'a dit là-dessus des choses à faire trembler. J'ai d'autant plus d'impatience sur ce chapitre qu'il me paraît interdit à tout jamais de m'occuper des originaux pour l'antiquité. Je me suis occupé du moyen âge au milieu des continuelles distractions de ma vie mondaine et administrative. C'est dans cette direction que je poursuivrai [1] mes travaux.

« Que ne puis-je posséder comme vous le haut allemand! Que ne puis-je savourer les Niebelungen, que je trouve, au reste, un peu trop septentrionaux pour mon goût! A propos, ne vous serait-il pas possible de me rapporter des nouvelles des troubadours du XII[e] siècle, qui

1. Il est curieux de voir combien on peut quelquefois hésiter et se méprendre sur sa véritable vocation. Plus jeune qu'Ampère, Charles Lenormant n'avait alors que vingt-quatre ans, et ne semblait pas se douter que le sentiment si délicat qu'il avait des arts le conduirait à s'appliquer avec passion à l'étude de l'antiquité, et ferait de lui l'un des hommes des plus éminents dans la science archéologique.

ont écrit en allemand pour les cours de Souabe et de Bavière? Il me semble qu'il doit exister là-dessus quelque gros livre, bien complet, bien plein de recherches, mais qui, comme à l'ordinaire, n'aura pas été traduit en français. Dans tous les cas, vous seriez bien aimable de me mettre au courant, au moins bibliographiquement. Adieu, monsieur, continuez d'amasser des trésors pour notre pauvre France, qui, j'espère, vous en saura beaucoup de gré. Ce Rhin est une terrible barrière. C'est à vous et à ceux qui vous ressemblent, s'il en est beaucoup, à jeter sur ce maudit fleuve un pont qui puisse durer. Mais surtout dépêchez-vous pour revenir plus tôt; l'Abbaye est morte depuis votre départ, la vie de la discussion s'y est éteinte : venez la ranimer à l'aide des immenses matériaux que vous aurez recueillis. »

J.-J. AMPÈRE A CH. LENORMANT.

« Bonn, le 4 mars 1827.

« Je suis honteux d'avoir été devancé par votre lettre si aimable et si amicale; du moins je ne

vous ferai pas attendre ma réponse; j'avais depuis longtemps le dessein de vous écrire, mais je le remettais de jour en jour, voulant vous parler de Niebuhr un peu à fond. Maintenant je crois qu'il vaut mieux ajourner cela à mon retour. Ce n'est pas un homme qu'il soit facile de réduire en aphorismes. Je ne sais pas bien quel effet son livre ferait en France; il y est obligé à une discussion perpétuelle qui l'entraîne dans une foule de détails, et plus il est obligé de s'étendre, plus il serre l'expression. Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est le livre d'un homme supérieur.

« Vous êtes bien bon de tant compter sur ma science, ne vous y fiez pas trop pourtant; je suis sollicité ici par tant d'objets différents d'études, même sans sortir du cercle que je me suis tracé, que je crois rapporter en France plus de directions et de matériaux que d'acquit proprement dit. Je suis comme un général de cavalerie qui, avec un petit escadron, serait obligé de tenir tête à une douzaine de corps d'armée, et je fais tantôt une charge sur un point, tantôt sur un autre, mais l'ennemi semble se multiplier. Enfin j'espère au moins avoir appris ici une chose, c'est à apprendre.

« Puisque vous êtes toujours plongé dans le moyen âge, vous n'apprendrez pas sans intérêt qu'on fait une collection des *Historici rerum germanicorum*. M. Pertz, qui a été longtemps en Sicile pour cet objet, est maintenant à Paris; peut-être feriez-vous bien de chercher à le voir; si je me souviens bien de nos conversations, l'Allemagne et la Sicile sont bien votre affaire. Ce M. Pertz découvre à ce qu'il paraît, à Paris, de nouvelles lois lombardes et des Capitulaires de Charlemagne qui avaient échappé à Baluze. Voilà comme sont ces diables d'Allemands.

Un professeur de Bonn a fait un excellent livre sur les troubadours, le poëte Uhland sur les trouvères, et il paraît dans ce moment-ci, à Leipsick, une édition en espagnol à très-bon marché de Caldéron, infiniment plus correcte que les éditions d'Espagne.

« Quant aux poëtes dont vous me parlez, je ne crois pas qu'il existe sur eux un travail complet; mais beaucoup de leurs ouvrages sont publiés, et pour quelques-uns il existe d'excellentes éditions. Je compte rapporter tout ce que je pourrai dans ce genre, car je suis décidé à me ruiner en livres. Mes livres et mon allemand

seront à votre disposition de grand cœur. Du reste, si je ne parviens pas à vous inspirer un peu d'amour pour mes chers Niebelungen, encore pourriez-vous admirer les Minnesinger; car ils sont à demi méridionaux. Il paraît que leur poésie épique est née de celle des troubadours, et nos poëtes de la langue d'oil leur ont certainement fourni la matière de leurs épopées chevaleresques. Enfin je vous promets aussi une histoire de la maison de Souabe, par M. Raumer, dont on dit beaucoup de bien. Je suis sûr que la vôtre sera infiniment meilleure; je doute qu'un Allemand puisse avoir votre sentiment vif et vrai du Midi et des arts. Adieu, monsieur, notre correspondance n'en restera pas là, jusqu'à ce qu'à la correspondance succède, ce qui vaudra bien mieux, ces conversations, ces belles disputes que je me promets; en attendant le jour du combat, permettez-moi, en vrai chevalier teuton, de serrer cordialement la main à mon ennemi. Faites-en autant de ma part à MM. Ballanche, Montbel et Paul David. »

Si jamais esprit fut doué d'animation et de vie, c'était celui d'Ampère : on peut dire que ces

deux qualités surabondaient en lui. Son absence ne pouvait donc manquer de faire un vide immense dans le cercle intime de l'Abbaye-au-Bois; il fut senti de tous, mais plus particulièrement de Mme Récamier. Néanmoins elle avait compris la première de quelle importance devait être pour l'avenir de son jeune ami une année de sérieux travaux dans une docte université allemande. Aussi encouragea-t-elle ce projet de tout son pouvoir. On aime à retrouver dans les lettres que Mme Récamier adressait à l'absent, l'expression de la sollicitude affectueuse qu'il lui inspirait et à voir quel langage aimable elle savait faire parler à la plus ferme raison.

Je prends au hasard quelques-unes de ces lettres :

« Paris, 2 septembre 1826.

« Je voulais vous écrire et je ne sais pourquoi je ne l'ai pas fait encore. Je ne puis désapprouver vos plans, mais je vous regrette. J'ai vu plusieurs fois monsieur votre père, je l'aime à cause de vous et à cause de lui; c'est un excellent homme. Il n'a dans ce moment qu'une idée, mais comme

il m'est facile de m'y associer, nous nous entendons très-bien et nous ne parlons que de vous.

« Adieu, écrivez-moi et comptez à jamais sur ma plus tendre amitié. »

« 8 octobre 1820.

« Je suis si touchée du plaisir que vous me dites que vous a causé ma lettre que je ne perds pas un moment pour que vous puissiez encore recevoir ce mot de souvenir à Berne. Je vous répète encore que je vous regrette et que j'approuve vos projets. Je verrai souvent monsieur votre père. J'ai été charmé de la dernière conversation que j'ai eue avec lui. Il est résigné à votre absence, il espère beaucoup de l'avenir; il va, comme vous savez, passer quelques jours à Vanteuil. Je le verrai souvent cet hiver; je vais lui demander les vers que vous lui avez envoyés : je suis un peu jalouse de cette préférence, il m'a semblé que j'ai les premiers droits à vos confidences poétiques. Adieu. Cette longue absence est pourtant bien triste, je regrette nos douces habitudes. Amélie est souffrante, on craint encore une fausse couche. Le duc de Laval part dans peu

de jours; ma vie s'écoule dans les inquiétudes et dans les regrets. Écrivez-moi, donnez-moi beaucoup de détails sur vos occupations et soyez bien assuré que vous nous retrouverez comme vous nous avez laissés.

« Je crois pouvoir, comme votre sœur, vous demander de vous adresser à moi si vous aviez quelque embarras momentané *dans vos finances*. J'ai des prétentions à tous les genres de confidences. Adieu encore, travaillez et pensez à vos amis. J'ai le pressentiment que vous accomplirez votre destinée selon vos vœux. »

« 13 décembre 1826.

« Je voulais tous les jours vous écrire, je me reprochais un silence qui vous laissait ignorer le plaisir si vrai que m'avait causé vos lettres, et je reçois un billet de vous si triste et si touchant que je ne puis me pardonner la peine que je vous ai faite. Vous avez dû recevoir une longue lettre d'Alexis de Jussieu. Vous êtes presque uniquement l'objet de nos entretiens. Vous savez que M. de Jussieu me plaît, mais je crains que la légèreté de son

caractère ne nuise à sa carrière. On ne fait rien de véritablement distingué qu'à force de volonté et de persévérance.

« Voilà pourquoi, malgré tous mes regrets de votre absence, j'ai si fort applaudi à une résolution qui prouvait une volonté forte. Je n'ai jamais douté des facultés de votre esprit, mais j'ai craint quelquefois que la mobilité de votre caractère ne nuisît à leur emploi; rassurée sur ce point, je suis tranquille sur tout le reste.

« Les détails que vous me donnez sur l'emploi de vos journées me causent une véritable satisfaction. Ce voyage vous aura été d'une grande utilité.

« Votre première visite à M. Schlegel m'a aussi fort amusée; vos lettres sont charmantes. Dites à M. Schlegel que je ne l'oublie point et indiquez-moi le moyen de lui faire passer une lithographie de mon portrait de Gérard.

« Je vois rarement monsieur votre père; il va toujours très-assidûment chez M. Cuvier. Vos idées sur l'avenir se dirigent-elles quelquefois de ce côté? Qu'en est-il resté dans votre imagination? Pourquoi ne m'en dites-vous rien? — Je voudrais savoir aussi à quelle époque vous

placez votre retour; je vous réponds d'avance que vous retrouverez vos amis précisément tels que vous les avez laissés, et que votre absence ne vous aura rien fait perdre. »

« 26 mars 1827.

« J'ai reçu deux lettres de vous depuis que je ne vous ai écrit. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel intérêt je lis vos lettres. J'ai été surtout charmée de l'article par lequel vous avez craint de *m'effaroucher*.

« L'impression qui vous est restée de ce cours d'éxégèse me semble un progrès auquel j'attache le plus grand prix. Avec de l'âme et des facultés supérieures, il est impossible de ne pas souffrir de l'absence de croyances; puisque vous ne pouvez plus croire avec les simples, croyez avec les savants; nous arriverons ainsi par des chemins différents au même résultat. Je suis plus convaincue chaque jour du néant de tout ce qui ne se fait pas dans ce but ou du moins dans cet espoir. Quand pourrons-nous causer ensemble? Que de choses j'aurai à vous demander! Je vois souvent votre ami Alexis de Jussieu, il est fort

aimable pour moi; je lui fais des sermons et cependant je ne l'ennuie pas, ce qui me paraît un vrai triomphe. M. et Mme Lenormant, M. Ballanche sont toujours occupés de vous avec un aimable intérêt, et nous ne passons guère de jour sans parler du pauvre absent que nous regrettons et que nous désirons tous, mais moi plus encore que tous. Adieu, adieu. — Avez-vous pensé à moi le 24 de ce mois[1]? J'ai passé ce cruel anniversaire à la pauvre petite vallée. J'y ai lu des lettres admirables de notre saint ami. Vous les verrez un jour. »

Lorsque les cours de l'université furent terminés, Ampère quitta Bonn, afin de visiter avant de rentrer en France Berlin, Dresde, Munich et surtout Weimar, où l'appelait une admiration passionnée pour Gœthe. Reçu avec une coquetterie très-bienveillante par le patriarche de la littérature allemande, il traça dans ses lettres à Mme Récamier un portrait vif et saisissant de l'homme de génie qu'il avait été admis à voir dans l'intimité de ses habitudes. Mme Récamier

1. Anniversaire de la mort de Mathieu de Montmorency, arrivée le 24 mars 1826.

qui ne perdait pas une occasion de faire valoir ses amis, communiquait volontiers les détails, toujours piquants, que renfermaient les lettres d'Ampère. Ce fut par suite d'une communication de cette sorte faite à Henri de Latouche que celui-ci fit insérer dans les colonnes du *Globe* le tableau de l'intérieur de Gœthe et de la cour de Weimar.

Écrits par un visiteur enthousiaste, ces détails amusèrent fort le public français, mais ne satisfirent qu'à demi l'orgueil germanique. En les voyant imprimés dans le *Globe*, Mme Récamier s'était inquiétée de l'effet qu'ils pouvaient produire et adressa ce billet à Ampère :

« 22 mai 1827.

« Que direz-vous de cette indiscrétion? M. de Latouche que je n'avais pas vu depuis trois ans, m'arrive avant-hier, il me demande si j'ai de vos nouvelles, je lui parle de votre dernière lettre de Weimar; il désire la voir, la trouve charmante, demande à en extraire quelques lignes pour le *Globe*, et ce matin je reçois le *Globe*, dont je

déchire ce fragment pour vous donner le plaisir *de vous voir passer*. Dites-moi si vous êtes content ou contrarié. — Vous trouverez quelques légers changements. Adieu, j'attends avec impatience vos premières lettres et, avec plus d'impatience encore, le moment où je n'en recevrai plus. »

Le voyageur ne devait rentrer au bercail qu'à l'automne. Entraîné par ses recherches sur la poésie scandinave, persuadé qu'on ne pénètre bien dans le sentiment d'une littérature qu'en se plaçant en présence de la nature et des lieux qui l'ont inspirée, et, comme il l'a dit quelque part, qu'un voyage en apprend plus sur la poésie d'un pays que bien des dissertations et des analyses, il voulut voir le Danemark, la Suède et la Norwége. Cette prolongation de l'absence parut d'abord un peu dure au père de notre jeune ami, mais l'intérêt d'un travail, qu'il fût scientifique ou littéraire, était aux yeux de l'illustre savant une raison déterminante qui justifiait tout, et lorsque des parents ou des amis moins accommodants lui demandaient quels motifs pouvaient conduire son fils dans ces régions septentrionales,

il répondait sans hésiter : « Mais, en présence de la question d'antériorité de l'Edda et des Niebelungen, il fallait bien qu'il allât constater l'identité de Sigurd et de Siegfried. » Cette constatation ne fut pas le seul profit du voyage. Ampère rapporta de son séjour en Allemagne, de ses courses à travers la Scandinavie, et surtout des études sérieuses auxquelles il s'était livré dans la solitude de l'université de Bonn, des matériaux considérables et la révélation de sa double vocation de voyageur et de critique. Quelques lignes datées de l'Abbaye-au-Bois saluaient avec joie son retour.

« Dimanche, 27.

« M. Ballanche vous écrit, mais il me semble qu'il n'y a que moi qui puisse vous dire avec quelle impatience vous êtes attendu. J'ai reçu de vous des lettres charmantes, la dernière surtout m'a été au cœur. Venez vite animer par vos récits le pauvre salon de l'Abbaye que vous voulez bien appeler votre patrie ; M. de Chateaubriand vous attend, M. Lenormant est arrivé. »

J.-J. Ampère publia, en 1832, sous ce titre : *Allemagne et Scandinavie*, tout un travail sur l'Edda et les Sagas, des imitations en vers du poëme et quelques esquisses des paysages du Nord, pleines de couleur et d'accent. Qu'on nous permette d'emprunter à ces esquisses du Nord, le tableau d'une si sombre grandeur qu'Ampère a tracé du passage du Cattegat. Le tour poétique de son imagination, également sensible aux scènes imposantes de la nature et aux merveilles de l'industrie humaine, s'y montre tout entier :

« A peine hors du Sund, nous sentîmes les vagues du Cattegat, bras de mer par lequel le détroit communique avec l'océan du Nord, et où cet océan s'engouffre et se soulève avec furie.

« La nuit vint orageuse, tous les passagers étaient malades et gisants çà et là. Pour moi, je n'oublierai jamais cette nuit du Cattegat que je passai toute entière sur le pont, couché sous un banc, à l'endroit où j'étais tombé. Le ciel n'était pas couvert, on y voyait seulement courir de petits nuages blancs cuivrés sur les bords ; le vent sifflait dans les cordages sans voiles, avec

un bruit assez semblable au cri d'un oiseau, pendant que des chiens qui étaient à bord hurlaient d'une manière lugubre. Je comptais une à une les secousses intérieures que le mouvement de la machine communiquait au bâtiment et qui semblaient des convulsions toujours sur le point de le briser. Si j'avais été en état de penser à quelque chose, j'aurais admiré cette puissante machine qui me portait ; ce navire qui marchait contre le vent, heurtant de front les vagues et les fendant. La flotte russe qui allait à Navarin partager la gloire libératrice de notre pavillon était sortie la veille du détroit. Ces grands vaisseaux de guerre que j'avais contemplés avec admiration ne purent tenir la mer et rentrèrent dans le Sund. Nous passâmes à travers l'escadre : c'était merveille de voir notre bâtiment, si petit en comparaison, poursuivre son chemin en dépit de la tempête qui forçait ces géants à reculer.

« C'était un beau triomphe et comme une bravade de la science. De nos jours la science a maîtrisé la nature jusqu'à l'insulter. »

C'est après le retour de J.-J. Ampère à Paris, que se place le mariage de sa jeune sœur; cet

événement, hélas! n'apporta qu'un élément de trouble et de malheur de plus dans la famille de l'illustre mathématicien. Son gendre dont la raison s'altéra, mourut dans une maison de santé, et sa fille finit par succomber elle-même à une maladie noire. On se ferait difficilement l'idée du dévouement, de la patience, de l'oubli de lui-même, dont le jeune Ampère fit preuve dans ces tristes circonstances. Mais en se rappelant toutes les amertumes qui le poursuivirent dans sa vie de famille, on comprend davantage de quel prix fut pour lui l'asile si doux, si affectueux de l'Abbaye-au-Bois. Lorsque, abattu par de prosaïques ennuis ou de douloureuses inquiétudes, il revenait dans ce salon où de vrais amis s'associaient à ses chagrins, il sentait peu à peu le calme rentrer dans son âme, l'intérêt des questions générales l'arrachait à de pénibles préoccupations et il reprenait le mouvement, l'ardeur, les belles espérances, si naturels à son âge et à son caractère. Ampère avait présenté à Mme Récamier tous les jeunes membres de la famille de Jussieu, Adrien, Laurent, Alexis, il était heureux d'introduire ainsi dans le cercle qu'il nommait sa *patrie* les hommes de son âge auxquels il avait

accordé son amitié. Il y amena aussi Sautelet et Prosper Mérimée.

Ce dernier venait, dès son entrée dans la carrière littéraire, de se placer au rang des maîtres par l'originalité de son esprit, la sobriété, la fermeté, la pureté de son style. Une aventure romanesque, dont le cruel éclat n'avait point porté atteinte à sa considération, lui donnait plutôt un certain lustre aux yeux des mondains. Sous un extérieur froid et sceptique, ses amis disaient qu'il cachait un cœur fidèle; on prétendait que sa réserve, un peu hautaine et moqueuse, servait de voile à une sorte de timidité, en tout cas elle ajoutait à la distinction de sa tournure et de ses manières. Sa conversation était solide et piquante à la fois; il fut très-apprécié dans le salon de Mme Récamier, et M. Lenormant se lia dès lors avec lui d'une véritable affection.

J.-J. Ampère et Gérard (le célèbre peintre) se mirent en tête de donner une carrière à M. Mérimée et de le faire entrer dans la diplomatie; il avait en effet beaucoup des qualités qui font réussir dans les situations de ce genre. On en parla à Mme Récamier qui entra volontiers

dans ce projet. Le duc de Laval venait d'être nommé ambassadeur à Londres, il aimait l'esprit et les gens d'esprit, et l'idée de rallier au gouvernement du roi un jeune homme d'une réputation littéraire déjà brillante, devait le séduire. Il eût été tout disposé à attacher M. Mérimée comme secrétaire à sa légation, mais avant que la négociation ne fût très-avancée, Ampère quittait Paris, il partait pour le Midi de la France avec son père atteint déjà depuis quelque temps d'une affection du larynx, dont les progrès devenaient très-alarmants. Mme Récamier partait elle-même pour Dieppe avec le bon Ballanche, tandis que M. de Chateaubriand s'acheminait vers les Pyrénées, et que Mme Lenormant attendait à Toulon le retour de son mari, dont une longue absence l'avait séparée. Les hôtes ordinaires de l'Abbaye-au-Bois étaient, comme on le voit, fort dispersés, et l'affaire de M. Mérimée fut momentanément ajournée.

Mme Récamier écrivait de Dieppe à son jeune ami Ampère :

« 28 juin 1829.

« Je suis arrivée hier soir à Dieppe, j'ai couru

sur le bord de la mer chercher des souvenirs de Naples. Le temps était ravissant, le soleil se couchait dans la mer; l'air était doux et frais : je m'abandonnais à peine à toute la douceur de ces impressions, quand je m'entendis nommer par l'un des hommes les plus laids, les plus lourds, les plus ennuyeux, les plus désagréables à rencontrer partout, mais surtout dans un tel moment; il m'a été absolument impossible de me débarrasser de lui, il s'est cru obligé de me donner l'agrément de sa société tout le reste de la soirée. Quand j'ai vu qu'il n'y avait pas moyen de m'en tirer, je me suis mise à courir toutes les auberges avec lui pour chercher un logement : car dans mon enthousiasme j'étais allée voir la mer avant de penser à me loger. J'ai trouvé une assez jolie chambre à l'Hôtel des bains. J'ai été à la poste chercher mes lettres, j'en ai trouvé beaucoup; mais la vôtre et celle d'Amélie qui m'annonce le retour de M. Lenormant, voilà ce qui m'a été au cœur. Adieu, adieu, vous verrai-je ici? pourrons-nous faire de belles promenades au bord de la mer?

« Dites-moi bien tous vos projets, parlez-moi de la santé de votre excellent père, de l'audience

de M. de Vatimesnil, de Cousin, de Villemain et surtout de vous. »

« Dieppe, 1er août 1829.

« C'est aujourd'hui que vous êtes parti[1]; je vous suis de ma pensée et de mes vœux. J'attends avec impatience des nouvelles de votre voyage. Nous parlions ce matin avec M. Ballanche de votre illustre père, il a pour lui l'attachement le plus tendre; je lui parlais de vous, de l'avenir, j'aimais à m'entretenir au bord de la mer de ces projets si doux de ne faire qu'une même famille.

« Nous sommes ici au milieu du monde dans une parfaite solitude. Je me couche à neuf heures, je me lève à six, je prends les bains de mer qui doivent me changer du tout au tout; je lis, je me promène au bord de la mer, je pense et je rêve à mes amis, je fais quelques visites le matin et je passe la soirée avec M. Ballanche. Il s'arrange à merveille de cette solitude, il n'y manque que vous pour l'animer de votre esprit et pour nous défendre par la variété de votre entretien d'un peu de monotonie. M. de Chateaubriand est

1. Pour Hyères.

arrivé à Cauterets; j'ai reçu aujourd'hui une lettre de lui, d'une sensibilité douce et pénétrante; l'intérêt qu'il prend à vous est un droit de plus à mon attachement; rien n'est plus doux que de pouvoir lier et confondre tous les intérêts de son cœur.

« Adieu, parlez à M. votre père de mon tendre intérêt, pensez à moi dans vos ennuis, donnez-moi souvent de vos nouvelles. Je n'ose espérer de vous voir ici, mais j'y pense si souvent à vous que ce n'est pas une séparation. »

24 septembre 1829.

« M. Ballanche a reçu des nouvelles bien rassurantes, nous espérons que vous nous ramènerez M. votre père en bonne santé et que vous jouirez longtemps de vos soins et de vos sacrifices. Mais cet hiver sera bien triste pour tous; je suis aussi découragée que vous, et j'attends les beaux jours avec autant d'impatience. Écrivez-moi, dites-moi si vous travaillez, écrivez souvent; nous sommes tous bien tendrement occupés de vous et moi plus que tous. Je vous regrette

comme mon frère, comme mon fils. Ne vous plaignez pas de ces noms, je n'en connais pas de plus doux. »

« 11 octobre 1829.

« Que je suis contente de vous voir reprendre à l'espoir et combien je partage votre joie! Vous aurez reçu la lettre où je vous annonçais que nous habitions le nouvel appartement. Mme de Boigne, le duc de Laval, M. de Chateaubriand, les arbitres du goût, le trouvent charmant et arrangé à ravir, mais je ne jouirai complétement de mon succès qu'au printemps. La situation politique est toujours la même; le duc de Laval a passé cinq jours à Paris: nos conversations ont été pénibles; il est parti hier pour Londres, chargé d'instructions favorables aux Grecs; mais quoiqu'il soit généreux, ses habitudes aristocratiques le rendent, je le crains, facile à contenter sur les intérêts des peuples. — Je lui ai parlé de votre ami Mérimée; il ne le connaît pas personnellement, mais votre amitié a été une recommandation auprès de lui, et s'il a toujours le désir d'entrer dans la carrière diplomatique, il aurait

avec le duc de Laval un début très-agréable. Comme je n'ai point le droit de lui parler de ses intérêts, écrivez-lui. Le duc de Laval revient dans un mois, et je pourrai, je crois, arranger facilement cette affaire. Je prends à M. Mérimée cet intérêt qu'inspire si naturellement un noble caractère, un véritable talent, et j'y ajoute l'intérêt que vous y prenez vous-même.

« M. de Chateaubriand est toujours dans ses travaux historiques, attendant avec assez d'impatience le moment de l'histoire en action. On le désigne toujours pour président du ministère qui doit succéder à celui-ci; cela paraîtrait une chose naturelle, mais ce n'est jamais le vraisemblable qui arrive. Je lui fais, en attendant, des recherches historiques, ce qui me donne quelque goût pour l'histoire. J'ai lu Thiers et Mignet, je lis Tacite. Je voudrais bien faire aussi des recherches pour votre livre, mais vous êtes trop savant pour avoir besoin de moi. Nous parlons de vous tous les jours de la vie, je regrette nos conversations, nos disputes et toute cette vie ensemble dont j'ai pris une si douce habitude; et tout ce qui vous connaît partage mes regrets.

« Écrivez-moi. »

Le refus d'une carrière qui s'ouvre sous de très-favorables auspices, refus fondé uniquement sur des scrupules inspirés par des convictions, ou si l'on veut, par des répugnances politiques, est un fait assez rare pour qu'il soit permis de s'y arrêter.

On vient de voir par la lettre de Mme Récamier que le succès de la négociation qui devait, comme les amis de M. Mérimée l'avaient désiré, l'attacher à l'ambassade de Londres, ne dépendait plus que de son acceptation. On chargeait Ampère de s'en assurer; il écrivit en effet à son ami, et voici la réponse qui fut directement adressée à la personne bienveillante dont l'intervention avait été demandée :

« Madame,

« Une lettre d'Ampère m'apprend que vous avez la bonté de penser à moi pour accompagner M. le duc de Laval dans son ambassade à Londres, et que vous étiez disposée à le solliciter en ma faveur. Je suis venu ce matin à l'Abbaye-au-Bois, pour vous parler à ce sujet, et j'en

suis sorti avec le regret de n'avoir pu vous faire mes remercîments, et vous témoigner combien j'étais touché de cette marque d'intérêt de votre part. Je vous demande la permission, Madame, de vous expliquer les motifs qui m'engagent aujourd'hui à refuser une faveur, qu'en tout autre temps j'aurais acceptée avec le plus grand plaisir.

« Je suis auteur de quelques médiocres ouvrages, et à ce titre mon nom a paru dans les journaux. Étranger toute ma vie à la politique, dans mes livres j'ai montré (et peut-être trop crûment) mon opinion. J'ai pensé que sous l'administration actuelle, accepter des fonctions, quelque peu importantes qu'elles soient, serait n'être pas d'accord avec moi-même. Vous avouerai-je que l'exemple de M. de Chateaubriand m'a confirmé dans cette résolution? Voilà, direz-vous, une grande présomption, et j'ai bien mauvaise grâce à comparer une place de secrétaire ou de sous-secrétaire, à une ambassade importante, et à me citer à côté du premier écrivain de notre époque. — Pourtant, Madame, un simple soldat n'a rien de mieux à faire qu'à suivre autant qu'il le peut l'exemple de son général, et il m'a sem-

blé que M. de Chateaubriand avait dicté leur devoir à tous les gens de lettres, grands ou petits.

« Et puis la maladie d'écrire! — On ne s'en guérit pas. Il me faudrait, ou ne plus écrire, ce qui me serait peut être difficile, ou bien me contraindre, et mon seul mérite jusqu'ici a été d'être franc. — Encore de l'orgueil, — mais cette fois je vous l'abandonne et ce motif-là n'est rien auprès du premier.

« Oserais-je vous prier, Madame, de me conserver votre bienveillance pour un autre temps? En attendant veuillez croire à ma vive reconnaissance et agréer mes remercîments et mes hommages respectueux.

« P. Mérimée. »

Enfin un dernier billet vint, quelques jours après, confirmer ce refus.

« Madame, écrivait M. Mérimée, M. Gérard m'a parlé à la fois en père et en ami. Il m'a dit (ce qui valait mieux que toute autre raison) qu'à ma place il accepterait. Cependant, Madame, il n'a pas vaincu les scrupules que vous connaissez

et je persiste dans mon refus. Je vois qu'en agissant ainsi je prête au ridicule et que j'ai l'air de m'exagérer singulièrement ma propre importance. Que voulez-vous? Orgueil ou faux raisonnement, je ne puis prendre sur moi d'accepter. Je n'ai consulté personne, mais j'ai longuement débattu la question dans ma tête, et il me semble qu'en persistant dans ma première détermination je n'ai cédé à aucune considération de paresse, etc. Si mon obstination ne me fait point trop de tort dans votre esprit, je serai extrêmement flatté d'être présenté par vous au duc de Laval. La connaissance d'un galant homme et d'un homme d'esprit est toujours désirable. Pourtant, Madame, j'oserai vous supplier de ne point lui parler de moi comme d'un aspirant diplomate. Cela m'entraînerait à des explications désagréables pour moi. Ce n'est qu'à vous seulement, dont la bonté m'est connue, que j'ose expliquer les motifs de mon refus et parler à cœur ouvert. Veuillez agréer, Madame, l'hommage de ma reconnaissance et de mon profond respect.

« P. Mérimée. »

M. Mérimée s'était fort honoré par ces scrupules, même aux yeux des amis du gouvernement qu'il refusait de servir; nous avons eu plaisir à rappeler les souvenirs d'un temps où il appartenait tout entier aux lettres, et plût à Dieu que cet admirable écrivain ne leur eût jamais été infidèle !

Cependant la douceur du climat de la Provence, un repos absolu et les soins de la tendresse filiale avaient presque rendu la santé à André Ampère ; il était venu avec son fils d'Hyères à Marseille, où les attendait un accueil plein de cordialité et de respect. Cédant aux pressantes sollicitations qui lui furent adressées, J.-J. Ampère consentit à faire à l'Athénée de cette ville un cours de littérature, dans lequel, tout en développant avec beaucoup d'éclat ses idées sur la poésie de tous les peuples, il donna cependant comme cadre à ses leçons les littératures du nord de l'Europe. Les amis du jeune professeur attendaient à Paris avec anxiété de savoir quel serait le résultat de ce début. Mme Récamier lui écrivait :

« 14 mars 1830.

« Il y a des siècles que je ne vous ai écrit et jamais vous n'avez plus occupé ma pensée. Je me sens une tendre reconnaissance pour tous les soins que vous donnez à votre excellent père, je recueille avec bonheur au fond de mon âme tout ce qui peut encore ajouter à l'opinion que j'avais de vous, tout ce qui donne de nouvelles raisons de vous aimer.

« J'aime à m'entretenir de vous avec vos amis; je vois quelquefois Sautelet et Mérimée. Le pauvre Sautelet est assez ennuyé de son procès, quoiqu'il accepte sa situation non-seulement avec courage, mais de très-bonne grâce.

« Nous touchons au moment de votre cours, cela fait battre le cœur. Non, assurément, je ne voudrais pas y être, je serais trop troublée. Vous imaginez avec quelle impatience nous attendons les détails.

« Vous avez donc été dans le monde? j'en faisais autant de mon côté. J'ai été à une matinée chez Mme de Sainte-Aulaire, et à un dîner chez

Mme de Boigne. J'ai été aussi chez la duchesse de Raguse ; j'ai revu une quantité de personnes que je n'avais pas vues depuis des siècles. Vous n'imaginez pas comme on a été aimable et empressé pour moi ; j'en étais toute étonnée et toute charmée, car il me semblait tout simple d'être oubliée.

« Voilà les beaux jours qui s'approchent, les lilas et les roses auront fleuri avant votre retour : c'est bien triste. »

Le succès du professeur fut grand : six cents auditeurs lui prodiguèrent des applaudissements enthousiastes, et lui-même eut conscience du talent qu'il porterait désormais dans l'exposition de ses idées et de ses recherches. J.-J. Ampère, en effet, s'il ne fut pas précisément un esprit *créateur*, était par excellence un *initiateur*. Peu de personnes saisissaient avec autant de rapidité, s'assimilaient avec plus de netteté les conceptions les plus diverses, et savaient les mettre en œuvre d'une façon aussi ingénieuse et aussi capable de les rendre fécondes. Il a répandu ainsi, soit par ses cours, soit par ses livres, une foule d'idées dans la circulation.

On comprend quelle joie le succès de son fils dut faire éprouver à l'illustre physicien; l'émotion fut grande aussi à l'Abbaye-au-Bois, M. Lenormant se chargea de l'exprimer au triomphateur.

« 8 avril 1830.

« Je voudrais vous parler de votre discours, mais vous devez être blasé sur les éloges qu'on vous en fait; le mouvement n'est plus du centre à la circonférence; c'est Marseille qui nous envoie la lumière; vous serez condamné comme fédéraliste, prenez-y garde. Je suis d'ailleurs enchanté que vous trouviez les Marseillais à votre convenance. Oui, il est piquant de passer de la Scandinavie à la vue de la mer bleue du Midi, il est plus piquant encore que ce ne soit qu'à Marseille qu'on en parle. Je suis fier, d'ailleurs, personnellement de votre succès, car je suis de ceux qui n'ont jamais douté du bien que ces escarmouches d'enseignement vous feraient.

« Il faut maintenant que Paris vous envie; vos amis ne seront pas obligés de répondre de vous; il n'y a que la lettre moulée qui fasse un

homme. Imprimez le plus que vous pourrez, tout le cours, ou au moins la plus grande partie. Votre première leçon n'est pas seulement un modèle de sagacité et d'étendue, le style est excellent, nerveux, souple, varié, plastique, vous grandirez à vue d'œil de ce côté en corrigeant les épreuves. — Ne trouvez-vous pas singulier le ton de ces gens de Paris qui parlent à un grand homme tout comme je vous parle?

« C'est toujours une bonne chose pour vous que votre premier grand succès ait eu Marseille pour théâtre. Vous en deviendrez plus éclectique, et vous reviendrez à mon Midi, qui est tout ou presque tout. — Quel éclectisme! Vous avez vu les procès du *Globe* et du *National;* nous trouvons ici la donnée du *National* désastreuse; mais le talent de rédaction s'y trouve au plus haut degré. Sautelet a été devant le tribunal dans une mesure parfaite; quant au *Globe* et à Dubois, c'est toujours le paysan du Danube, mais je crois sa donnée bien plus vraie et politiquement plus honnête.

« Il y a longtemps que vous m'avez demandé un panthéon égyptien; je ne vous avais rien envoyé, attendant toujours Champollion pour la

version définitive. Si vous en avez encore besoin, je serais maintenant en mesure de vous transmettre quelque chose de positif. — M. Ballanche a appris par une lettre de M. votre père que vous aviez dû lire à l'Athénée *la Mort de Virginie;* le pauvre homme en est d'un bonheur que je ne puis dire. J'espère que votre éloquence lui aura gagné quelques souscripteurs à Marseille. Que pensez-vous d'*Hernani ?* en avez-vous parlé à vos six cents auditeurs ? Il me semble que c'est à vous de pousser un peu là-bas l'école nouvelle. Sainte-Beuve me paraît s'être placé bien haut dans ses *Consolations*. Adieu, jouissez de votre gloire et n'oubliez pas les obscurs Parisiens.

« Ch. Lenormant. »

Le 10 juin suivant une lettre de Mme Récamier venait surtout parler à J.-J. Ampère de l'amélioration que l'on croyait s'être produite dans l'état de son pauvre père.

« Non assurément, lui disait-elle, je ne suis pas *fâchée;* c'est vous qui pourriez l'être. Je ne vous ai point écrit, je ne vous ai pas répondu;

une invincible paresse, une horreur pour l'action d'*écrire*, qui devient une espèce de manie, m'a fait confier à M. Ballanche le soin de vous parler de ma tendre et constante amitié; mais je veux vous dire moi-même le regret que j'éprouve de ne point me trouver à Paris pour l'époque de votre retour. Je pars pour Dieppe le 25 de ce mois et je ne serai de retour qu'à la fin de juillet. Il est triste d'ajouter quelques semaines à cette absence que je trouvais déjà si longue, mais enfin vous avez rempli le but de votre voyage, vous retrouvez le prix de vos sacrifices et vous pourrez presque vous dire que c'est à vos soins que votre excellent père doit le retour de la santé. Vous avez de plus cueilli sur votre passage une moisson de succès à laquelle vous ne pensiez pas.

« Pourquoi faut-il que des nouvelles aussi douloureuses qu'inattendues[1] soient venues contrister votre cœur? Je ne veux pas appuyer sur ces pensées, nous en parlerons. J'avais reçu les confidences de ce pauvre jeune homme, son amitié pour vous m'attachait à lui, j'ai bien compris

1. La mort de Sautelet qui s'était tué le 13 mai.

tout ce que vous éprouveriez. Adieu, adieu, que de choses nous aurons à nous dire ! »

L'horizon politique était terriblement sombre lorsque MM. Ampère revinrent à Paris à la mi-juin 1830. La lutte engagée entre la nation et le pouvoir royal touchait à son terme et, moins de deux mois après, paraissaient les fameuses ordonnances qui devaient être l'arrêt de mort de la branche aînée de la maison de Bourbon. J.-J. Ampère, dont les idées politiques étaient vives et très-libérales, ne se mêla pourtant pas à la polémique de la presse quotidienne, quoiqu'il fût dans un rapport étroit d'intimité avec Armand Carrel, avec M. Bastide, M. Magnin et autres rédacteurs du *National* et du *Globe ;* il n'accepta non plus aucune fonction qui l'eût forcé à s'engager dans la lutte des partis. Esprit avant tout spéculatif et littéraire, mais ardent ami de la liberté religieuse et politique, il se disait républicain, appartenait par tempérament à l'opposition sous tous les régimes et portait une haine vigoureuse à l'arbitraire. Il était naturel qu'il saluât de tous ses vœux une révolution qui lui paraissait un progrès.

On se souvient que le duc de Broglie avait reçu dans le premier ministère du gouvernement de Louis-Philippe, le portefeuille de l'instruction publique. Parmi les heureuses mesures qui signalèrent sa courte administration, il faut placer l'ouverture de l'École normale, fermée pendant les dernières années de la restauration, et la création dans cet établissement d'une conférence de littérature confiée à J.-J. Ampère. Notre jeune professeur occupa ce poste trois ans et en même temps fut successivement chargé de suppléer à la faculté des lettres, d'abord M. Fauriel, puis l'année suivante, M. Villemain. En 1833, la mort d'Andrieux laissa vacante au Collége de France la chaire de littérature française. Les suffrages des professeurs désignèrent pour le remplacer J.-J. Ampère, dont quatre années de succès dans l'enseignement avaient constaté le talent et la valeur.

Niebuhr, ce maître dont Ampère avait si bien goûté l'enseignement, rappelant, dans la préface de son *Histoire romaine*, ses leçons de l'Université de Bonn, d'où son livre est sorti, exprime, à notre avis, d'une manière charmante, le double effet d'excitation de la pensée qui se produit du

professeur zélé sur l'auditoire attentif, et de l'auditoire sur le professeur :

« Pyrrhus disait à ses Épirotes : « Vous êtes « mes ailes. » Le professeur zélé est animé du même sentiment envers des auditeurs qu'il aime et qui s'intéressent de toute leur âme à ses discours. Ce qui accélère les résultats de ses travaux, ce n'est pas seulement le soin qu'il met à leur paraître clair, à ne leur communiquer comme vérité rien de ce qui pourrait être douteux; c'est encore la vue de leur réunion, ce sont les rapports personnels dans lesquels il est avec eux qui réveillent mille idées dans le temps même où il leur parle; et l'on écrit bien mieux ce qui d'abord s'est vivement échappé de la première inspiration! »

Niebuhr a raison; sans parler du monument que lui-même a élevé de la sorte, que d'ouvrages du premier ordre ont été, en Allemagne et en France, le résultat condensé d'un enseignement supérieur! Nous n'en citerons que deux : l'*Histoire de la civilisation* de M. Guizot et le *Cours de littérature française* de M. Villemain. Il en fut de même pour Ampère; celui de ses ouvrages qui devait, deux années de suite, être honoré

par l'Académie des Inscriptions du prix Gobert, et qui reste un de ses meilleurs titres scientifiques, l'*Histoire littéraire de la France avant le* XIIe *siècle,* a été le fruit des travaux de son cours. La pensée originale de cette histoire, ce qui la distingue éminemment, c'est la recherche de ce qu'on peut appeler l'*esprit français avant la France.* L'auteur y étudie curieusement les auteurs latins nés sur le sol de la Gaule; il découvre chez eux et y fait très-bien voir un caractère particulier et persistant à toutes les époques; et ce caractère est le même qu'a retrouvé la littérature française lorsqu'elle s'est formée.

Ampère compléta ce travail d'investigations de nos origines littéraires nationales par des recherches sur la formation de la langue, qui parurent en un volume dans l'année 1841. Mais en se traçant un plan d'enseignement aussi vaste, le jeune professeur comprit qu'il fallait y consacrer son attention tout entière, et il résolut de se démettre de ses fonctions de maître de conférence à l'école normale. A toutes les époques de sa vie, Ampère, dont le désintéressement était sans égal, fut ainsi pressé de se dépouiller de toute fonction qui ne lui paraissait pas stricte-

ment nécessaire à lui fournir l'occasion de répandre des idées ou des doctrines qui lui étaient chères.

Un homme d'un esprit critique délicat, poëte et prosateur, M. Sainte-Beuve, eut à ce moment-là même l'envie de s'essayer dans l'enseignement. Il en parla à Ampère en lui manifestant le désir de le remplacer à l'école normale. Ampère, toujours prêt à entrer dans les combinaisons qui arrangeaient ses amis, adopta celle-ci avec empressement.

Avant de partir pour l'Italie où il devait passer le temps des vacances, il vit M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, et lui dit un mot des intentions de M. Sainte-Beuve, puis il partit laissant à une personne liée à la fois avec M. Guizot, avec lui-même et avec M. Sainte-Beuve le soin de poursuivre la négociation. Elle offrait plus d'une difficulté. M. Sainte-Beuve appartenait au parti le plus avancé de l'opinion républicaine, et il venait de publier *Volupté*, roman plein de talent, mais qui ne constituait pas précisément un titre universitaire.

M. Guizot fit très-bon marché de l'obstacl des

opinions qui n'arrêtait pas M. Sainte-Beuve, il accueillit avec une bienveillance extrême la pensée de confier à M. Sainte-Beuve une chaire d'enseignement littéraire, pour lequel il lui paraissait merveilleusement doué. Mais il se refusait à une nomination immédiate qui eût semblé la récompense d'une œuvre à coup sûr peu morale ; il demanda qu'Ampère conservât quelque temps encore sa conférence à l'école et laissât au spirituel critique le temps de produire un livre plus en harmonie que *Volupté*, avec la gravité du professorat.

Ces conditions transmises à Ampère furent acceptées par lui avec dévouement. Il écrivit de Florence à M[me] Lenormant :

« 21 septembre 1833.

« Ce que vous me mandez, madame, au sujet de l'affaire de notre ami Sainte-Beuve ne me surprend point. M. Guizot qui, en matière littéraire et scientifique, n'a jamais tenu compte des sentiments politiques, ne pouvait démentir cette équité généreuse quand il s'agissait d'un homme

aussi distingué que Sainte-Beuve. D'après ce que vous me dites, M. Guizot désirerait que je restasse encore un an à l'école normale, pendant ce temps M. Sainte-Beuve ferait un ouvrage, et cet arrangement assurerait la nomination de mon ami, que je désire si vivement pour lui et pour l'école normale. — Quelque graves que fussent mes motifs de me consacrer tout entier au vaste plan que je me suis proposé de suivre au Collége de France et que je n'ai pu aborder l'année dernière, toute considération personnelle doit céder devant l'intérêt d'un ami tel que M. Sainte-Beuve et d'un établissement tel que l'école normale, cette école à laquelle je dois une reconnaissance particulière et à laquelle mon dévouement pour M. Cousin, auteur de ma carrière universitaire, ce constant ami, suffirait pour m'attacher.

« Le sentiment de l'*impossible* avait pu seul m'en éloigner; j'espère que cette impossibilité cessera devant les facilités que M. Guizot serait, dites-vous, madame, disposé à m'accorder. Je ne ferais que deux leçons par semaine et on m'accorderait une prolongation de vacances d'un mois. A ces conditions et avec la certitude de la nomination de Sainte-Beuve l'année prochaine,

je reprendrai mon cours du 15 au 20 novembre. Il faut alors que l'on m'écrive à Rome si la chose peut s'arranger ainsi. »

M. Sainte-Beuve n'acceptait point d'ajournement, le ministre essaya de lui en faire comprendre les motifs en les lui présentant lui-même.

« Voulez-vous, madame, écrivait-il, dire à M. Sainte-Beuve de venir me voir après-demain entre onze heures et midi? Je causerai avec lui de mon mieux; et puis, s'il n'accepte pas ma bienveillance, j'accepterai son humeur.

« Mille tendres respects.

« Guizot. »

L'irascible et spirituel critique aima mieux renoncer à la chaire que de consentir à l'attendre six mois. Ampère donna sa démission et se consacra avec plus d'ardeur que jamais à son auditoire du Collége de France, mais avant son retour Mme Récamier, qui ne voulait point que pendant ce court voyage Ampère se tourmentât de la négociation entamée, lui écrivait :

« Paris, 15 octobre.

« Vous m'avez écrit de Sienne une lettre si aimable qu'elle a vaincu ma paresse; je pourrais pourtant me plaindre de cette absence prolongée. Vous écrivez des lettres charmantes, mais vous êtes bien peu empressé de revoir vos amis.

« M. Sainte-Beuve est à la campagne, M. Ballanche se met sur les rangs pour l'Académie; M. de Chateaubriand est enchanté du succès de *Moyse*. M. et Mme Lenormant reviennent aujourd'hui de Clamart. Je vous adresse ce mot à Rome, vous y trouverez, j'espère, le souvenir de nos promenades, de nos entretiens. Je ne vous parle pas de la négociation pour M. Sainte-Beuve, je sais combien les explications par lettres peuvent troubler; je me borne à vous dire que vous ne devez avoir aucune inquiétude, que tout s'arrangera très-bien. Adieu, je suis bien impatiente de vous revoir. »

« 1er décembre.

« Je reçois votre lettre de Florence qui m'in-

quiète. J'ai besoin de vous recommander moi-même de vous soigner, d'éviter tous les genres de fatigue. M. Lenormant dit que vous travaillez trop. Songez que vous êtes en Italie pour votre santé, que ce soit votre principale occupation. Il faut y mettre de la volonté ; vous avez si peu l'habitude de vous occuper de vous : tâchez de vous soigner comme vous savez soigner les autres. Nous parlons sans cesse de vous dans notre pauvre abbaye. Vous savez que les *lectures*[1] ont recommencé, jugez si elles nous font penser à vous ! Nous en avons une demain un peu plus nombreuse.

« J'ai revu lord Bristol après seize ans d'absence, il était si troublé des souvenirs qu'il retrouvait à l'Abbaye, qu'il a été quelques moments sans pouvoir parler. Nous nous sommes entretenus *d'autrefois*, des douces heures passées dans la petite chambre du troisième avec sa sœur[2], M. de Montmorency et le duc de Laval. Cet entretien si triste n'a pas été sans quelque douceur. Tous mes souvenirs m'ont reporté vers cette

1. Des *Mémoires* de M. de Chateaubriand.

2. La duchesse de Devonshire, lady Élisabeth Hervey, en premières noces lady Forster.

époque déjà si éloignée. C'est dans cette petite chambre que je vous ai vu pour la première fois. Pensez à moi dans les lieux que nous avons parcourus ensemble, et que cette pensée vous rappelle mes recommandations, car je finis comme j'ai commencé, en vous conjurant de vous occuper de votre santé. Adieu, j'attends impatiemment de vos nouvelles de Rome. »

Mais tandis qu'il s'abandonnait aux travaux et aux succès de l'enseignement, notre ami était menacé d'un malheur que sa tendresse essayait de croire impossible. C'était en vain que depuis six ans il prodiguait à son père les soins les plus assidus; la phthisie du larynx dont l'illustre savant était atteint, un peu ralentie dans ses progrès, poursuivait néanmoins sa marche. On s'arrangeait, il est vrai, pour que les inspections de l'Université le conduisissent toujours vers le Midi; il avait passé en Provence une année entière avec son fils, lorsque celui-ci n'était point encore retenu à Paris par des devoirs publics; mais le mal l'emportait; bien longtemps avant d'avoir accompli sa soixantième année, l'illustre académicien présentait l'aspect de la décrépi-

tude. Maigre, défait, l'œil terne, la lèvre pendante, on lui eût donné quatre-vingts ans. Au milieu de ce dépérissement physique la vigueur de la pensée restait complète : toute question d'un intérêt général soulevée devant lui, captivait encore et ranimait sa puissante intelligence. Je me rappelle d'avoir assisté à une conversation où Ch. Lenormant, récemment revenu d'Égypte, expliquait à l'illustre Ampère la découverte de la lecture des hiéroglyphes et l'application qu'il venait d'en voir faire par Champollion à tous les monuments des Pharaons. Transporté d'admiration, le vieillard moribond de tout à l'heure renaissait à la vie en écoutant ces prodiges du génie d'un autre homme. C'était vraiment un beau et noble spectacle. — Marie-André Ampère mourut à Marseille le 10 juin 1836.

Son fils ressentit de cette perte une profonde et ineffaçable douleur. Il avait eu pour ce père vivant une admiration ardente; il voua à sa mémoire un culte religieux. Lorsqu'en 1839, il publia l'*Histoire littéraire de la France*, il lui dédia ces trois volumes. Dans la touchante dédicace qui les précède, après avoir énuméré les titres impérissables de la gloire paternelle, il ter-

mine par ces mots : « Vraiment chrétien, il aima l'humanité. Il fut bon, simple et grand. »

Désormais nous verrons J.-J. Ampère se laisser beaucoup plus entraîner par sa passion des voyages. Dans une de ses préfaces, il a exposé la théorie de ce qu'il appelle la *Critique en voyage.* On fait toujours ainsi la théorie qui doit justifier son goût dominant. « Je suis loin de penser, dit-il, qu'il soit nécessaire d'avoir visité un pays pour comprendre et goûter la littérature que ce pays a produite, et qu'il soit impossible de sentir Pindare et Isaïe à moins d'avoir fait le voyage d'Athènes et de Jérusalem. Chacun, sans sortir de son cabinet, peut étudier les chefs-d'œuvre de la poésie, mais il manquera toujours quelque chose à cette étude, tant qu'on n'aura pas visité les pays où vécurent les grands écrivains, contemplé la nature qui les forma, et retrouvé pour ainsi dire leur âme aux lieux où elle est encore empreinte. Comment comprendre leur coloris si on ne connaît leur soleil? »

En septembre 1838, J.-J. Ampère fit, avec Ch. Lenormant et un autre archéologue éminent, M. Jean de Witte, ce qu'ils appelaient leur

Voyage dantesque, c'est-à-dire qu'Ampère et ses deux compagnons, la *Divine Comédie* à la main, parcoururent la Toscane et la Lombardie, suivant de ville en ville, et pour ainsi dire pas à pas, les traces du grand poëte florentin. Ampère renouvela peu après et compléta cette excursion dantesque avec un noble patriote toscan, le marquis Capponi, auquel il avait voué une respectueuse amitié. Il résulta de ces recherches, à la fois minutieuses et passionnées, un travail du plus grand intérêt. L'appréciation délicate des beautés poétiques s'y mêle aux éclaircissements historiques, à l'étude des mœurs et des caractères, à la peinture des lieux, et donne à ce commentaire de la grande épopée de Dante, beaucoup de relief et de vie.

Ce *Voyage dantesque*, qu'Ampère réunit plus tard à ce qu'il nommait très-justement des études littéraires d'après nature, avait d'abord paru isolément et eut une singulière fortune. Accueilli en France par le succès le plus mérité, un Allemand lui fit l'honneur de le traduire et de l'imprimer sous son propre nom, en ajoutant il est vrai au titre comme acquit de conscience : *Sur les traces de M. Ampère*. Un Italien, faisant

abstraction de cette addition qui lui parut insignifiante, traduisit la traduction allemande, et voulant pénétrer le pseudonyme qui cachait l'auteur, arriva à prouver pertinemment qu'elle était l'œuvre du prince Jean, actuellement roi de Saxe, qui a publié sur Dante des travaux fort estimés. S'approprier des provinces, c'est jeu de rois, s'approprier une œuvre littéraire, est une fantaisie de souverain plus rare, et Ampère s'écrie gaiement dans la préface de sa troisième édition : « L'opinion qui attribuait mon livre à une personne royale, n'avait rien que de fort honorable pour moi et s'appuyait sur des raisons excellentes, mais fort de mon identité, je déclare que je ne suis pas le roi de Saxe. »

On n'habite pas impunément ces contrées bénies où règne le soleil; Ampère, dont l'imagination s'était complue dans les premières années de sa jeunesse à la sombre poésie du Nord, éprouvait maintenant cette sorte d'attraction qui a toujours entraîné les peuples septentrionaux vers le Midi. On se rappelle que dans les lettres qu'il échangeait, à vingt-cinq ans, avec Charles Lenormant, celui-ci le raillait de ses préférences germaniques

et lui prêchait l'éclectisme. La conversion était bien complète, et chaque année ramenait en Italie le studieux professeur du Collége de France. En 1841 ce fut vers l'Orient, en compagnie de MM. Prosper Mérimée, de Witte et Ch. Lenormant, que notre voyageur entreprit de porter ses pas. Je ne sais guère d'association qui pût offrir plus d'intérêt et d'agrément, que celle de ces quatre amis, tous profondément versés dans la connaissance de l'antiquité, amoureux du beau, par conséquent vivement sensibles aux chefs-d'œuvre de l'art grec, jeunes, aimant les aventures. Ampère n'était jamais plus aimable que sur les grands chemins, sa verve intarissable, sa bonne humeur semblaient croître avec les mille accidents inséparables d'une excursion en un pays où la civilisation renaissait à peine. Ch. Lenormant était le seul qui eût déjà visité l'Orient. Après avoir accompagné Champollion en Égypte, il avait fait partie de l'expédition de Morée; mais, en 1829, époque de son premier voyage en Grèce, Athènes était encore au pouvoir des Turcs. Pour lui comme pour ses compagnons, les beautés du Parthénon étaient donc une nouveauté et une révélation; car aucun dessin,

aucune description ne préparent à l'effet souverain que produit le temple de Minerve, éclairé par l'éclat magique de la lumière orientale, dans son harmonie parfaite avec tout ce qui l'entoure.

Après une exploration attentive des monuments du continent grec, Ampère et M. Mérimée se séparèrent pour quelques jours des deux compagnons qu'ils devaient retrouver à Constantinople et accomplirent une course rapide en Asie Mineure. Sous forme de lettre à M. Sainte-Beuve, Ampère a publié un récit piquant de cet épisode de son voyage. Dans un morceau charmant, plus étendu et tout pénétré du souffle de l'inspiration antique avec ce qu'elle a d'exquis, de noble et de simple, il a aussi étudié la poésie grecque en Grèce. L'impression qu'il avait reçue de cette belle contrée y est rendue avec une grâce qu'il me semble avoir rarement retrouvée. Par d'ingénieux rapprochements entre l'architecture grecque, type immortel du beau, et le génie de la poésie hellénique, il cherche à définir et il fait presque comprendre l'heureuse organisation de ce peuple chez lequel le sentiment de l'harmonie et la perfection de la forme étaient poussés si loin. Nul n'a mieux compris le charme incom-

parable de la beauté de ce pays, que tous n'ont pas le don de sentir, qui échappe aux esprits vulgaires et demande pour être bien apprécié une délicatesse extrême dans les impressions, telle qu'Ampère la possédait au degré le plus remarquable.

« La vraie parure de la Grèce, dit-il, est cette mer admirable, qui l'entoure comme une ceinture nouée derrière elle, et dont les plis azurés ondoient avec tant de grâce sur ses flancs.

« Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un pays aussi insulaire que la Grèce; elle se compose en partie d'un archipel et d'une péninsule, le reste est entamé, pénétré par une foule de golfes sinueux. A chaque pas qu'on fait dans l'intérieur du pays on rencontre la mer; avec une coquetterie gracieuse, elle vient partout chercher le voyageur, et semble à chaque instant lui dire: Me voici, arrête-toi, regarde comme je suis belle. On pourrait étendre à toute la Grèce, le nom de l'Attique, rivage.

« Aussi la mer est partout présente dans les œuvres des poëtes grecs, tous ont traité avec une complaisance particulière et un charme infini ce qu'on pourrait appeler la poésie de la mer. Les

aventures de l'Odyssée se passent presque entièrement sur les flots; la scène de l'Iliade est constamment sur une plage.

« La mer fournit aux poëtes grecs des comparaisons fréquentes. On sent partout, en lisant les auteurs, comme en parcourant le pays ou son histoire, que la Grèce est essentiellement navigatrice, que de grandes destinées maritimes attendent ce peuple à qui Thémistocle révéla son génie, son empire et sa patrie véritables, en lui conseillant de s'enfermer dans des murailles de bois, ce peuple qui de nos jours a triomphé des Turcs à l'aide des vaisseaux de Psara et d'Hydra, comme il battit autrefois les Perses avec la flotte de Salamine. Quand on vogue sur la mer de Grèce, chaque coup de rame fait jaillir de la mémoire un vers empreint du charme infini de cette mer. En la voyant blanchir on se souvient de la gracieuse expression d'Alcman, qui appelle l'écume *fleur des vagues*. Si le vent s'élève on murmure avec le chœur des Troyennes captives : « O brises, brises de la mer, où me conduisez-« vous? » Si le vent est tombé, on dit avec Agamemnon : « Les oiseaux et la mer se taisent, « les silences des vents tiennent l'onde immo-

« bile. » Que de fois j'ai répété ces vers d'Euripide ! Je ne concevais rien d'aussi charmant que d'être surpris par un calme dans le golfe de Corinthe ou sur la mer des Alcyons. J'ai eu plusieurs fois ce bienheureux contre-temps, et j'étais loin de m'en plaindre. Dans ce calme des flots je retrouvais la sérénité qui domine l'art et la poésie des Grecs. La douce haleine qui caresse cette Thétis endormie, c'est la respiration de la muse grecque, le souffle léger qui enfle à peine les chalumeaux de Théocrite, et qu'on sent errer sur tous les belles œuvres de l'antiquité. »

C'est en 1842, l'année qui suivit ce voyage en Orient, que J.-J. Ampère fut élu pour remplacer M. de Gérando à l'Académie des inscriptions ; ses travaux sur les origines de la littérature française et la formation de la langue y avaient marqué sa place.

La curiosité insatiable de tout apprendre, de tout connaître, de tout comprendre, héritage paternel transmis à Ampère avec la vie, l'entraînait, nous l'avons dit, vers les études les plus diverses, mais cet emploi d'une prodigieuse activité n'ôtait

rien chez lui à la vivacité des affections. Loin de là, il était facilement dominé et *appartenait* pour ainsi dire aux personnes auxquelles il avait donné son cœur. Un homme, plus particulièrement que les autres, exerça sur lui l'ascendant d'une profonde amitié : ce fut Alexis de Tocqueville. On nous permettra donc de revenir sur nos pas et de chercher dans des souvenirs antérieurs à l'époque où nous sommes parvenus les commencements de cette liaison.

Dans l'hiver de 1836, peu de mois après l'apparition de son beau livre sur la *Démocratie en Amérique*, Alexis de Tocqueville fut présenté à Mme Récamier, et ce fut à l'Abbaye-au-Bois qu'Ampère le rencontra pour la première fois. On n'a point oublié la sensation que produisit l'ouvrage d'Alexis de Tocqueville dans le monde politique et littéraire. M. de Chateaubriand voulut introduire lui-même chez Mme Récamier, le jeune parent pour lequel il avait un goût tout particulier. La distinction éminemment aristocratique des manières, la grâce qui en tempérait la réserve un peu froide, la largeur et l'élévation d'un esprit où tant de fermeté s'alliait à tant de finesse, tout dans ce jeune

homme, jusqu'à ses opinions très-libérales et presque républicaines, plaisait à M. de Chateaubriand. Il avait beaucoup joui de l'éclat inouï du début de Tocqueville dans la carrière littéraire et savait gré à un gentilhomme de si bien manier une plume.

Ampère, avant d'être personnellement lié avec Alexis de Tocqueville, était en relations avec plusieurs de ses amis; lorsqu'il l'eût rencontré, il se prit pour lui d'une de ces affections exaltées où il portait avec une inébranlable fidélité toute la vivacité de l'engouement. L'attrait fut réciproque, et la conformité absolue des convictions vint sans cesse accroître et fortifier cette mutuelle sympathie. J'ai dit qu'Ampère, avant même de connaître son cher Tocqueville, avait plus d'une relation commune avec lui; elles s'étaient pour la plupart formées dans le salon du général de Lafayette, vers l'époque où l'illustre champion de la liberté revint du voyage qu'il avait fait en Amérique en 1825. Ce voyage, comme on sait, avait été une marche triomphale : la reconnaissance des Américains avait épuisé, pour fêter le compagnon d'armes de Washington, toutes les formes de l'enthousiasme. Ampère avait été

vivement ému par les récits de cet élan d'un peuple entier. Aussitôt que le général fut de retour en France, il voulut lui être présenté, et, dans l'automne de 1826, profitant de l'invitation qui lui en avait été gracieusement adressée, il alla passer quelques jours au château de La Grange. Le contraste de ce vieux château féodal, abritant le seul républicain français, but constant du pieux pèlerinage de tout Américain et trop souvent aussi le centre des intrigues des ennemis de la maison de Bourbon, était déjà singulier et piquant, mais les personnages qui se mouvaient dans ce cadre n'étaient pas moins remarquables.

La famille de M. de Lafayette, comme le général lui-même, conservait toutes les traditions, toutes les habitudes élégantes de l'ancien régime; un essaim charmant de jeunes personnes, petites-filles ou petites-nièces de M. de Lafayette, se pressait autour de l'inébranlable vétéran des principes de 1789, ses fils, gendres, petis-fils ou petits-gendres comptaient dans leurs rangs des esprits rares et brillants. On sentait que l'âme héroïque de la prisonnière d'Olmütz planait toujours sur ses filles et inspirait leurs

chrétiennes vertus. Cet ensemble unique se complétait par un va-et-vient incessant d'étrangers accourus de tous les points du globe, et parfois aussi par l'ignoble figure de quelque conspirateur de bas étage. Ampère qui décrivait à merveille, en était fort séduit. Le cordial accueil qu'il reçut à La Grange l'y ramena souvent; il contracta là des amitiés durables; il y connut M. Gustave de Beaumont, qui devait être le digne et fidèle compagnon d'Alexis de Tocqueville dans son excursion en Amérique, M. Charles de Rémusat, M. de Corcelles, dont le nom cher à la liberté n'est pas moins cher à l'Église et avec qui, comme avec Gustave de Beaumont, les liens d'un cordiale affection se resserrèrent de plus en plus par l'attachement profond que tous trois avaient voué au même ami.

En même temps qu'Alexis de Tocqueville préparait la seconde partie de son livre, il prenait possession de la terre de son nom située auprès de Cherbourg. A la fin d'août 1839, Ampère alla l'y visiter et le trouva au milieu de sa double préoccupation d'écrivain et de propriétaire. A peine l'avait-il quitté que M. de Tocqueville lui écrivait :

« 17 septembre 1839.

« Votre lettre, mon cher ami, nous a fait le plus grand plaisir. Je dis *nous* car ma femme désirait aussi vivement que moi, que vous vous trouvassiez passablement au milieu de nos ruines, et elle a vu avec autant de satisfaction que moi-même la manière aimable dont vous nous assurez avoir été content de nous. On doit toujours se trouver bien chez des gens qui nous voient arriver avec un plaisir extrême et partir avec le plus vif regret. Les bons amis sont plus rares que les bons gîtes. Voilà ce que, j'espère, vous vous êtes dit quelquefois en entendant les coups de pioche et de marteau qu'on frappait dans vos oreilles. Quant à nous, nous conservons le souvenir le plus agréable de votre passage, et tout ce que nous vous demandons, c'est de revenir bientôt. Ce que vous me dites sur mon livre me rend très-heureux. Vous ne voudriez pas me cacher la vérité. Je vous crois donc et je vous relirai toutes les fois que mes accès de spleen me reprendront. Votre présence ici m'avait déjà fait grand bien

sous ce rapport. Vous m'aviez paru content de vos lectures, cela m'avait donné du cœur. Je n'ai pas oublié la promesse que vous m'avez faite de revoir mon manuscrit. Je ne puis vous exprimer, mon cher ami, combien je suis reconnaissant de la peine que vous consentez à prendre.

« J'ai eu ce matin un grand embarras : en repassant sur un fort grand chapitre sur la façon dont *la démocratie modifie les rapports du serviteur et du maître*, je suis tombé sur un long morceau relatif au caractère de la *domesticité* dans les siècles aristocratiques. Je crois mes idées exactes sur ce point, leur expression me semble seulement trop théorique; j'aurais besoin d'un ou deux exemples tirés des auteurs de ce temps-là. Mais les exemples me manquent, bien que je me rappelle confusément en avoir rencontré un très-grand nombre depuis Froissart jusqu'à Mme de Sévigné. Si votre mémoire vous en fournit quelques-uns, indiquez-les moi, je vous prie. Ce que je voudrais surtout faire bien comprendre, c'est ce qui arrivait souvent dans les temps aristocratiques, lorsque les serviteurs transportaient pour ainsi dire toute leur personnalité dans celle de leur maître, s'enorgueillissant de ses avan-

tages plus que des leurs mêmes. Caleb, dans *la Fiancée de Lamermoor*, est l'idéal de ce caractère ; mais je ne connais pas sa réalité historique.

« Pardon, mon cher ami, de vous poursuivre ainsi de moi. Je ne crains pas de le faire, parce que je sens que je m'intéresse vivement à tout ce qui vous arrive, cela m'enhardit à croire que vous prenez volontiers part à tout ce qui me préoccupe. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. »

Moins de deux ans plus tard, nous trouvons dans une lettre écrite après le retour de ce voyage en Algérie dont les fatigues compromirent si gravement la santé déjà très-frêle du jeune et illustre auteur de la *Démocratie*, quelques passages qui nous semblent peindre merveilleusement le doux rapport d'affection qui l'unissait à Ampère :

« Tocqueville, 5 juillet 1841.

« Vous avez pris un intérêt si vif et si véritablement amical à l'état de ma santé, qu'il est de

toute justice que vous soyez un des premiers à recevoir de mes nouvelles.

« Je vous dirai donc, mon cher ami, que j'ai fait un voyage fort inoffensif. Vingt-quatre heures précisément après avoir quitté Paris, je me mettais à table à Tocqueville. Quand vous vous sentirez quelques jours devant vous, pensez qu'il y a un lieu où vous êtes sûr de trouver de vrais amis et une franche satisfaction de vous voir, et n'hésitez pas à venir. Ne faites pas comme ces gens qui, voulant toujours trop bien faire, finissent par ne rien faire du tout. Ne vous réservez pas trop pour le temps où vous pourrez venir passer des mois avec nous, donnez-nous, en attendant, les semaines qui se trouvent sur votre chemin. En cette matière, nous recevrons tout avec reconnaissance. Cette fameuse chambre dont on vous parle toujours et dans laquelle vous ne devez jamais entendre aucun bruit va enfin être prête. Ce sera *la chambre d'Ampère*, même quand un autre l'habitera, afin qu'il ne puisse pas s'établir de prescription, comme disent les légistes.

« Je ne puis vous exprimer, mon cher ami, le charme que je trouve en ce moment à la vie que je mène. Je crois que cela tient à une cause géné-

rale qui est l'expérience de plus en plus grande des froissements du monde, et à une cause accidentelle qui est la vie agitée et pénible que depuis peu j'ai menée. Ce grand bruit et ce grand mouvement donnent à ce repos et à ce silence un certain air de plaisirs vifs qui ne leur appartient pas. C'est encore avoir l'âme agitée que de jouir passionnément de la paix. Tel est mon cas.

« Or admirez maintenant l'incroyable absurdité de la nature humaine. Demandez à cet homme si content, s'il voudrait toujours rester dans cet état qui le transporte, il vous répondra que non, vraiment; et après avoir dit de si belles choses sur les charmes de la solitude et de la tranquillité, il s'estimerait fort à plaindre de ne plus pouvoir se jeter au milieu de la guerre, du bruit, de la foule, des haines politiques, des rivalités littéraires, des chambres, des académies, de la grande scène du monde enfin, dont il se réjouit tant d'être dehors! Mais voilà que je tombe en philosophie. Je me tire de ce mauvais pas en vous embrassant de tout mon cœur et en vous disant adieu. Je n'ai pas besoin de vous prier de me rappeler particulièrement au souvenir de M. de Chateaubriand, à celui de notre bon

ami Ballanche, ni surtout à celui de Mme Récamier à laquelle mon dernier accès de fièvre m'a empêché d'aller dire adieu. »

Parmi les jeunes célébrités qui firent à cette époque, c'est-à-dire entre 1838 et 1840, leur apparition à l'Abbaye-au-Bois, je ne dois pas non plus oublier Frédéric Ozanam, présenté par Ampère sept ans auparavant à Mme Récamier et à M. de Chateaubriand. Il avait alors décliné l'honneur de devenir l'hôte assidu de ce salon, ainsi que l'y conviaient l'auteur du *Génie du Christianisme* et son incomparable amie; mais il revenait à l'échéance que lui-même avait fixée à la renommée. Ampère, malgré la différence de leurs âges, se lia étroitement avec Ozanam; il l'aimait d'une affection presque paternelle et éprouvait à la fois pour lui de l'attrait et de la vénération. Il survécut à ce jeune et saint ami, auquel il rendit un suprême hommage qui mérite d'être rappelé[1]. Au milieu de l'expression des regrets publics qui environnèrent la tombe d'Ozanam et dont les plus illustres contemporains se firent les

1. Articles du *Journal des Débats* du 9 et du 12 octobre 1853.

interprètes, nul n'a parlé de lui d'une façon plus touchante et plus sentie. Le souvenir du célèbre physicien, introduit par son fils dans ce deuil d'amitié, avait quelque chose de particulièrement ému. Ampère s'exprimait ainsi : « Envoyé à Paris pour y faire son droit, Ozanam eut un bonheur qu'il apprécia toujours et dont il aimait à remercier la Providence, ce fut de passer deux années sous le toit de mon père. Dès lors, c'est-à-dire depuis 1831, ont commencé entre nous des rapports fraternels. J'ai toujours accompagné de l'intérêt le plus tendre ce jeune ami, ce jeune frère, dont je conseillais de mon mieux et tâchais de modérer l'impétuosité studieuse, qui m'attachait par la chaleur juvénile de son âme, et, je le dirai comme je le sens, m'inspirait du respect par ses vertus. »

Mais revenons aux travaux littéraires de J.-J. Ampère. En même temps que le professeur de littérature française, au retour de son voyage en Grèce et en Asie Mineure, publiait ses études sur la littérature grecque en Grèce, il était saisi par une de ces irrésistibles fantaisies dont nous l'avons vu et le verrons souvent atteint.

Cette fois c'était le chinois qui était l'objet de son caprice scientifique. Dix ans plus tôt, Ampère avait étudié la langue chinoise avec Abel Rémusat, et mis en vers un roman du Céleste Empire, maintenant c'était la philosophie de Lao-Tseu qu'il se prit à expliquer. Il publia dans la *Revue des Deux Mondes* de spirituels articles consacrés à l'examen de la traduction que M. Stanislas Julien avait donnée des œuvres du célèbre fondateur de la secte du Tao. Du chinois aux hiéroglyphes, la transition est assez naturelle; en étudiant le premier de ces systèmes d'écriture, Ampère fut amené à s'occuper de l'autre; mais lié jadis avec Klaproth et imbu de ses préjugés, il se rangea d'abord parmi les détracteurs de Champollion. Quel inventeur n'a vu nier la vérité dont il vint doter le monde? Après l'épreuve décisive que l'illustre révélateur des secrets de la langue égyptienne avait faite de la valeur de son système dans le voyage que la générosité du roi Charles X lui avait permis d'accomplir sur les bords du Nil, et où il avait pu étudier directement les grands monuments des Pharaons; après la publication de sa grammaire et de son dictionnaire, il se trouvait encore des érudits

qui contestaient sa découverte. Charles Lenormant, un des premiers disciples de Champollion, le compagnon de son expédition, et qui fut plus tard le continuateur de son enseignement au Collége de France, essayait vainement de ramener Ampère à une plus juste appréciation des travaux de son maître ; la discussion, fort animée et sans cesse renouvelée entre les deux amis, n'amenait point la conversion de l'incrédule. A bout de raisonnements, Lenormant lui dit enfin : « Vous parlez d'une chose que vous n'avez pas expérimentée vous-même ; laissez là des théories qui ne vous sont point personnelles. Voilà la grammaire et le dictionnaire, étudiez : je suis sûr du résultat. » Ampère emporta les instruments que le génie de Champollion avait mis à la disposition des esprits curieux ; il se mit à l'étude avec sa passion et sa sagacité ordinaire, et acquit promptement la faculté de lire l'écriture hiéroglyphique. Et ceci peint à la fois son admirable bonne foi scientifique autant que l'impétuosité de ses curiosités littéraires : une fois convaincu de la vérité dont il avait douté, Ampère ne souhaita plus que d'appliquer sa science.

Dans cette pensée, il résolut de partir pour

l'Egypte, « ce pays, disait-il, qui éveille tous les grands souvenirs du passé et intéresse encore dans le présent et dans l'avenir, et fait pour occuper éternellement le monde. L'Égypte apparaît à l'origine des traditions de la Judée et de la Grèce; Moïse en sort, Platon y court; elle attire la pensée et le tombeau d'Alexandre, la piété de saint Louis, la fortune de Bonaparte. » Ampère reçut de M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, les encouragements les plus bienveillants pour l'exécution de son projet. Il put s'adjoindre le compagnon de voyage qu'il avait choisi, M. Paul Durand, homme fort instruit, à la fois médecin, dessinateur et archéologue. Ampère partit au milieu de l'été de 1844; il devait retrouver, et il retrouva sur les rives du Nil, la grande expédition scientifique envoyée par le roi de Prusse, et que dirigeait un égyptologue éminent, M. Lepsius. L'Égypte était alors encore gouvernée par Méhémet-Ali, cet aventurier de génie, exterminateur des Mameloucks, conquérant de la Syrie, où son administration passagère fut équitable pour les populations chrétiennes, tandis qu'elle pesait d'un sceptre de fer sur ses sujets égyptiens. Ampère fut présenté

au vice-roi par M. Benedetti, consul de France au Caire ; il lui apportait une lettre de Reschid-Pacha. Laissons-lui raconter son entrevue avec ce célèbre desposte :

« Méhémet-Ali est un vieillard très-vert ; il était debout quand nous sommes entrés et m'a semblé très-ferme sur ses jambes. Il s'est lestement élancé sur le divan, assez élevé, où il s'est accroupi et où nous avons pris place à ses côtés. Sa figure m'a paru peu distinguée, mais très-intelligente et n'offrant pas la plus légère expression de férocité. Notre entretien n'a présenté qu'un seul incident un peu caractéristique. Le pacha m'a invité à inspecter son École polytechnique ; j'ai répondu que mon père eût justifié d'une manière éclatante un honneur dont je n'étais point digne, et que je demandais à Son Altesse la permission de décliner une tâche à laquelle mes études ne m'avaient pas préparé. Son Altesse ne s'est point tenue pour battue. « Ce que le père pouvait, le fils doit le pouvoir », a-t-elle dit. Malheureusement je savais trop à quoi m'en tenir à cet égard. J'ai été obligé d'opposer un respectueux entêtement à l'entête-

ment trop bienveillant du vice-roi, pour éviter le ridicule d'examiner sur des matières que je n'entends point les élèves et les professeurs de l'École dirigée par M. Lambert ; mais en résistant à Méhémet-Ali, je n'ai pas eu la satisfaction de le persuader. Je cite ce petit fait parce qu'il met en relief un caractère commun à tous les gouvernements orientaux. Tous, en effet, y compris le gouvernement réformateur de l'Égypte, sont convaincus que chaque homme, et principalement chaque Européen, est propre à toute chose. Méhémet-Ali sait très-imparfaitement l'arabe et dédaigne de le parler ; c'est un Turc qui parle turc, et gouverne par les Turcs. »

Les amis de France et l'ange inspirateur de l'Abbaye-au-Bois n'étaient point oubliés sur la barque qui portait notre voyageur à la seconde cataracte ; il écrivait à Mme Récamier :

« Du Caire, le 19 décembre 1844.

« Me voici réellement en Égypte, madame, me voici dans la plus remarquable ville peut-être

de l'Orient, et j'aime à dater d'ici une lettre pour vous, à qui j'ai pensé en des lieux si différents. J'aime à porter votre souvenir sous les palmiers du Nil, comme il m'a accompagné, plus jeune, parmi les sapins de la Norwége, et à vous dédier les premières impressions du pays extraordinaire que je visite maintenant. Le Caire, les Pyramides que je vois de ma fenêtre, Héliopolis où je suis allé hier, les souvenirs des temples à deux pas d'ici, des palmiers, des chameaux, des minarets, tout cela, éclairé par un doux soleil du commencement de juin, forme un ensemble qui ravit, et ce n'est que la porte de l'Égypte où tant de merveilles à contempler et à déchiffrer m'attendent. — J'ai déjà beaucoup travaillé dans les collections de Rome et de Naples. A Alexandrie je n'ai fait que passer, mais ici j'ai déjà trouvé bien des choses. Nous allons partir sous peu de jours et gagner le plus vite possible Thèbes et la haute Égypte. Avant mon départ j'espère bien recevoir par le premier bateau une lettre de M. David qui me donnera de vos nouvelles. Votre névralgie était revenue par suite d'un séjour trop prolongé dans un lieu où je vous ai bien suivie de cœur. Vous avez promis de ne

plus vous exposer ainsi ; songez à la tranquillité des amis absents ; faites qu'ils puissent recevoir de bons bulletins ; ils en ont bien besoin pour ne pas se sentir encore plus loin et plus séparés.

« Heureusement, grâce au bateau à vapeur, je ne suis qu'à quinze jours de Paris. Avec quel bonheur je m'y retrouverai au printemps ! Cela me pousse en avant, car chaque pas que je fais en m'éloignant me rapproche. — Nous avons été présentés à Méhémet-Ali, qui était de fort bonne humeur ; il m'a paru se bien porter. Quand nous aurons visité les Pyramides et couru encore un peu le Caire et ses environs, nous partirons sur notre barque pour Thèbes et la haute Égypte. J'espère avoir là encore des lettres, mais je crains qu'elles ne viennent un peu irrégulièrement et qu'il n'en soit de même de celles que j'écrirai, c'est là le côté cruel de ce voyage. Cependant il y a espoir de recevoir et d'envoyer des nouvelles, ce qui n'était pas il y a quelques années. J'ai déjà vu sur le Nil quelques-uns des oiseaux de M. de Chateaubriand et je lui en écrirai quand je les aurai vus parmi les ruines. J'ai fait les commissions de M. Lenormant, dont j'ai la conviction que le cours va très-bien de toutes manières. Soliman-

Pacha[1] a été pour moi d'une bonté qui m'a touché; il a mis beaucoup de grâce à me rappeler qu'il avait été l'élève de mon père. J'ai trouvé ici son souvenir partout. Adieu, madame, M. Ballanche m'a écrit une bonne lettre dont je le remercie. Adieu encore bien tendrement. »

. . . .

. . . .

L'Égypte, dont Ampère visita les monuments en archéologue avec beaucoup de fruit, ne l'avait pas frappé moins vivement par son côté poétique. L'aspect nouveau et grandiose de la nature de ce pays lui a inspiré un grand nombre de vers, et j'ajouterai de ses meilleurs. — A l'appui de ce jugement, qu'on nous permette de citer quelques strophes d'une longue pièce adressée au fleuve sur lequel il voguait :

Dans ma barque étendu, le front vers les étoiles,
Je laisse errer mes vers au souffle de la nuit,
Au souffle qui murmure en jouant dans les voiles,
Au rivage qui passe, à l'onde qui s'enfuit.

Quand s'enflent doucement nos deux voiles croisées,
Qui ressemblent de loin aux ailes des oiseaux,

1. Soliman-Pacha (Selves), major général de l'armée égyptienne, était Lyonnais et avait eu des rapports avec M. Ampère le physicien.

Et qu'en sillons mouvants légèrement creusées
Aux côtés de la proue on sent glisser les eaux,

L'âme alors se ranime, et l'active pensée,
Comme le vent, la barque et l'horizon qui fuit,
Court agile et légère, et sa course pressée
Laisse loin la douleur qui, haletant, la suit.

. . . .
. . . .

La nuit vient, la nuit tombe, on s'abrite au rivage,
Longtemps des matelots bruit le chant discord,
Puis tout cesse, on n'entend qu'un bruit triste et sauvage,
On charge les fusils, on se ferme, on s'endort ;

Ou l'on veille écoutant le silence des plaines,
La voix du pélican qui s'éveille à demi,
Le chien qui jappe au seuil des cabanes lointaines,
Le murmure lointain du grand fleuve endormi.

Cependant du sommeil on consume les heures
A contempler le cours lent et silencieux
De ce monde où pour l'âme on rêve des demeures,
Hiéroglyphes brillants des mystères des cieux.

L'un sur l'autre écroulés, des siècles et des mondes
Près de lui maintenant dorment silencieux,
Leur sommeil est la mort, mais il vit, et ses ondes
Réfléchissent toujours les déserts et les cieux.

Et pour se consoler des présentes misères,
Triste de ne plus voir rien de grand sur ses bords,

Rappelant du passé les gloires séculaires,
Le vieux fleuve se plaît au souvenir des morts.

Pensif, il s'entretient des prodiges antiques
De ces rois oubliés dont lui seul sait le nom;
Et, de là descendant aux âges héroïques,
Il murmure tout bas : Ménês, Ramsès, Memnon.

Il sourit comme un frère aux antiques ruines
Des temples dont il vit poser les fondements,
Il salue en passant les deux cités divines,
Ton nom seul, ô Memphis! Thèbes, tes monuments!

Ne voulant plus rien voir après les pyramides,
Comme un roi triomphant qui trancherait ses jours,
Le fleuve impatient hâte ses flots rapides,
Et, sombre, dans la mer ensevelit son cours.

Ces belles nuits, dont Ampère a si bien rendu le charme, faillirent lui coûter la vie; oublieux de toute précaution, après une journée qu'il avait, en vrai savant, employée tout entière à copier des inscriptions sous les rayons d'un soleil brûlant, il n'imaginait rien de mieux que de passer la nuit, couché sur le pont de sa barque, à respirer le frais en composant des vers ou en rêvant. Sous le climat de l'Orient, on paye cher les imprudences et les bravades; notre ami fut pris d'une violente dyssenterie,

il n'en voulut pas moins achever son voyage et monta jusqu'à la seconde cataracte. C'est de ce lieu, terme de son excursion, qu'est datée une pièce de vers où se trahit un certain découragement et une aspiration touchante vers les amis absents.

Je touche au but du long pèlerinage;
De mon retour c'est le commencement,
Et je me sens au terme du voyage
Bien loin, plus près dans le même moment.

Je me sens loin, car grande est la distance
Entre ces bords et tout ce qui m'est cher;
Mais à présent je marche vers la France,
Et chaque pas viendra m'en rapprocher.

Quand d'Abousir[1] je gravis la colline
Qui montre à l'œil un si vaste horizon
Et sur le Nil pend comme une ruine,
Là d'un ami[2] j'ai reconnu le nom.

Soudain j'ai cru retrouver ceux que j'aime,
Ceux que le ciel m'a laissés ici-bas;
Pour un instant j'ai cru retrouver même
Ceux qu'au retour je ne reverrai pas.

Il m'a semblé que ma famille entière
Vivait ailleurs que dans mon souvenir.

1. Rocher d'où l'on domine la seconde cataracte.
2. Celui de Charles Lenormant.

Il me semblait que vers toi, pauvre père,
Comme autrefois je devais revenir!

Ainsi de loin, on rêve la présence
De qui ne peut être à nos vœux rendu;
C'est le retour plus triste que l'absence
Qui fait sentir ce que l'on a perdu.

Son compagnon de voyage M. Durand, qui avait vainement essayé de lui faire prendre les précautions nécessaires sous un ciel étranger, obtenait trop tard qu'il se soumît aux soins de son amitié et à ses prescriptions de médecin; il le ramena, non sans peine, à Marseille, où la faiblesse et la maladie retinrent Ampère plusieurs semaines. Nous trouvons dans toutes les lettres adressées au malade par ses amis de l'Abbaye-au-Bois l'expression de leurs vives inquiétudes. Mme Récamier lui écrivait le 1er juin 1845 :

« Mon Dieu, que votre dernière lettre à M. Ballanche m'inquiète! Quelle tristesse de vous sentir ainsi retenu loin de vos amis au moment même où ils vous attendaient avec tant de joie! Je viens me joindre à M. Ballanche pour vous recommander la plus grande prudence et les plus grands soins pour votre santé; je vous supplie

aussi de donner beaucoup plus souvent de vos nouvelles; nous aurions besoin d'un mot à chaque courrier, un seul mot pour ne pas trop vous fatiguer. Je me confie à vous, à votre amitié, pour m'éviter des inquiétudes qui seraient cruelles. — Ah! mon Dieu, que j'aurais de choses à vous dire, à vous demander! et quand serons-nous tous réunis? »

Quelques jours après, le bon Ballanche prenait la plume.

« 12 juin 1845.

« Mon bien cher ami, lui disait-il, nous avions bien besoin de votre lettre à Mme Récamier, nous étions tous fort en peine et c'est facile à comprendre : nous allions tous quêtant des informations, car nous savions combien ces sortes de maladies de climat doivent être ménagées; enfin nous avions à craindre que le chagrin d'être relégué loin de tous vos amis ne vînt encore troubler votre convalescence, déjà si pénible par elle-même; aussi les nouvelles données indirectement par Mme de Jussieu, ensuite celles qu'avait reçues

M. Lenormant, enfin votre lettre à Mme Récamier, ont-elles été immédiatement répandues.

« Mon très-cher ami, j'ai l'expérience de ces convalescences acquises par des diètes sévères ; je sais combien il faut de temps et de prudence pour rentrer en pleine possession de sa santé définitive. Aussi, tout en vous encourageant, je ne puis m'empêcher de vous recommander une prudence extrême. Nous avons été privés du printemps et nous entrons comme dans le cœur de l'été tout à coup, sans transition.

« Mme Récamier est très-bien, elle sort un peu le matin, mais en général reste chez elle le soir. Vous la trouverez en bonne santé et sans projet; comment pouvait-elle en faire avec toutes les *absences* dont elle était entourée?

« Ma santé est bonne, sauf de temps en temps quelques petits accrocs qui vont toujours s'affaiblissant, mais je suis vieux et résigné. Vous verrez la princesse Belgiojoso bâtissant une maison pour Augustin Thierry; M. de Chateaubriand[1] est arrivé à l'extrémité de son voyage, par conséquent son retour va commencer. Nous touchons

1. M. de Chateaubriand avait été voir à Venise M. le comte de Chambord.

donc à la fin de toutes les absences et nous verrons ce que nous ferons de notre été. Je vous donnerais bien des nouvelles académiques, mais vous savez celles qui peuvent vous intéresser. En votre absence nous avons reçu Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, Mérimée; nous avons à recevoir de Vigny et Vitet, à votre retour. Je ne souhaite pas de vacance, parce que je vous veux ici, bien portant, faisant tranquillement vos visites; d'ailleurs je crains que la première ne soit celle du vénérable Royer-Collard, qui me ferait une vive peine; il a quatre-vingt-trois ans, et montre bien cet âge. Je vous parlerais de nos discussions religieuses, mais vous arriverez toujours assez tôt pour les connaître. J'espère que vous y prendrez part modérément. Je suis seul de mon avis, je trouve merveilleux l'ascendant et l'intérêt que prennent ces sortes de discussions : aussi suis-je loin de les déplorer comme font beaucoup de personnes. Dieu veuille pourtant que nous apprenions tous la modération! tranquillisez-vous, soyez certain que toutes les santés auxquelles vous vous intéressez sont intactes, que vous retrouverez toutes vos affections accrues, s'il est possible,

par les inquiétudes que vous nous avez données.

« Je vous embrasse tendrement. »

Ampère put enfin revenir au milieu de ses amis; mais l'atteinte portée à sa constitution était profonde, et il resta dans un état alarmant durant plus d'une année; il habitait alors, avec un savant étranger, depuis naturalisé Français et l'un des orientalistes les plus distingués de notre Académie des Inscriptions, M. Mohl. Dans ce ménage de deux garçons, le flegme de l'un, l'impétuosité de l'autre formaient un contraste piquant; tous deux avaient beaucoup d'esprit sous des dehors absolument différents, et la déférence réciproque que leur inspirait l'estime profonde qu'ils avaient l'un pour l'autre fit durer l'association assez longtemps. Pendant toute la maladie d'Ampère, M. Mohl lui prodigua les soins les plus assidus.

Au milieu des vifs témoignages d'intérêt qu'Ampère reçut dans cette circonstance, je ne puis oublier ceux que lui accorda une femme dont la bonté égalait l'esprit brillant, la grâce parfaite, l'élévation des sentiments. La vicomtesse de Noailles avait rencontré M. Ampère à

l'Abbaye-au-Bois, où elle venait souvent avec sa fille et son gendre, le duc et la duchesse de Mouchy ; demeurée veuve dans sa première jeunesse, mère passionnée, entourée du respect universel, elle avait concentré toutes ses affections sur son unique enfant. La vicomtesse de Noailles avait la repartie vive, la conversation très-animée, et aimait à rencontrer des jeunes gens en état de lui tenir tête dans l'exercice brillant d'une causerie où le naturel ne l'abandonnait jamais. Ampère devait donc beaucoup lui plaire ; il avait mieux fait encore, car par les nobles qualités de son caractère il lui avait inspiré un véritable attachement. Les Noailles avaient succédé aux Montmorency dans le salon et dans l'amitié de Mme Récamier ; personne, assurément, ne pouvait y prendre la place que Mathieu Montmorency, le saint ami de la jeunesse et de l'âge mûr, avait tenue dans son cœur ; mais le duc de Noailles, venu beaucoup plus tard, avait été promptement adopté et mis par Mme Récamier au rang toujours plus restreint de ses intimes amis. Cette intimité s'était étendue à tout ce qui composait le cercle quotidien de l'Abbaye-au-Bois, car l'un des résultats de l'ascendant exercé par Mme Récamier, c'était

le lien de bienveillance que cette personne rare savait créer entre tous ceux qu'elle aimait.

Lorsque la convalescence d'Ampère lui eut rendu quelque force, il alla d'abord passer un mois dans la jolie vallée de la Rille, chez Mme Lenormant; un peu plus tard, il s'établit à Mouchy, dans la magnifique résidence de la vicomtesse de Noailles; il garda le plus reconnaissant souvenir des attentions délicates dont il fut l'objet de la part de Mme de Noailles, de son gendre et de sa fille. Longtemps après il en parlait encore avec attendrissement.

Condamné à une diète sévère, obligé d'être sans cesse étendu, arraché par la souffrance à ses habitudes studieuses, Ampère était un malade assez difficile à gouverner. Plus que tout autre il avait besoin d'être distrait, et, comme un véritable et indocile enfant ne se soumettait, qu'avec peine au régime imposé; sa convalescence marchait donc fort lentement. Le moment de la réouverture des cours approchait; Ampère, qui ne pouvait encore quitter sa chambre, dut se résoudre à ne point monter dans la chaire où il était accoutumé à un si vrai succès. Il choisit pour le remplacer un spirituel écrivain, M. Louis

de Loménie, dont le public connaissait déjà la valeur littéraire par une publication à la fois biographique et critique, la Galerie des contemporains illustres. Dans cette appréciation des écrits et des actes d'hommes de génies et de caractères fort différents, presque tous vivants et appartenant à toutes les contrées du globe, le jeune auteur, qui s'intitulait « un homme de rien », avait fait preuve d'une modération et d'une mesure rares à son âge, d'un jugement ferme, quoique bienveillant; sa critique littéraire était ingénieuse; il se trouva de plus qu'il avait toutes les qualités du professeur. Ampère jouit sincèrement d'un succès qu'il avait prédit; désormais toutes les fois que sa santé ou ses voyages le forcèrent à abandonner momentanément sa chaire, ce fut à M. de Loménie qu'il confia le soin de le suppléer.

En voyant l'échec profond que la constitution d'Ampère reçut de son voyage en Égypte, accompli avec tant d'imprudence, on ne peut s'empêcher de se demander ce qu'il fit de cette science si chèrement achetée. Quelques savants et ingénieux mémoires lus à l'Académie des Inscriptions, dans lesquels, examinant avec sa saga-

cité ordinaire la question de l'existence des castes en Égypte, il se servit des monuments épigraphiques pour jeter un jour nouveau sur l'état des personnes dans ces âges reculés; une série d'articles publiés par la *Revue des Deux-Mondes*, où il consigna le récit de son voyage, mêlant avec un extrême intérêt les observations de mœurs à la description des monuments de l'art et aux tableaux d'une nature étrange : voilà son bilan. Sa passion satisfaite, Ampère abandonna l'étude des antiquités égyptiennes pour obéir à d'autres curiosités. Il avait assez fait pour prouver qu'en persistant à s'occuper de cette branche de la science, il y produirait des travaux sérieux et originaux, mais ce ne fut chez lui qu'un engouement passager et il ne demeura pas plus fidèle à l'étude des hiéroglyphes qu'il ne l'avait été à celle du chinois. Il faut reconnaître pourtant que si Ampère n'a fait ainsi souvent qu'effleurer d'une aile toujours puissante des études bien diverses, il s'est montré partout animé d'un vrai sentiment littéraire. Habile aux rapprochements, il appréciait avec un goût délicat les œuvres poétiques de tous les peuples : en un mot il avait fait voir en lui autant que l'érudit, le

bel esprit dans la meilleure acception de ce mot. L'Académie française avait sur lui des droits qu'elle revendiqua. Alexandre Guiraud était mort en 1846, Ampère fut appelé à lui succéder dans les premiers jours de 1847.

On pardonnera l'émotion profonde avec laquelle j'aborde le récit des événements qui suivirent l'élection d'Ampère à l'Académie française. Dernier débris et le plus obscur de cette société que le culte de l'intelligence, de la grâce et de la bonté avait réunie autour de Mme Récamier, mon cœur saigne à raconter comment toutes ces illustrations du génie et de l'amitié se sont, les unes et les autres, évanouies. Je les ai vues successivement descendre dans la tombe ; Ballanche, Chateaubriand, précédant celle qui fut leur bon ange : puis Tocqueville, Lenormant, Ampère. J'ai assisté à l'envahissement progressif des infirmités corporelles chez l'homme qui restera le plus grand écrivain de ce siècle, et dont la figure se dressera pour la postérité, au seuil de notre temps, comme un de ces colosses qui marquent éternellement une époque. — A mesure que le poids des infirmités s'appesantissait sur lui, M. de Chateau-

briand devenait plus taciturne. L'empressement et la curiosité qu'il excitait toujours, l'importunaient ; obligé de se faire porter dans le salon de Mme Récamier, il éprouvait ce sentiment dont Royer-Collard ne sut pas se défendre, et qui lui faisait dire, lorsqu'il se démit de ses fonctions de député : « Je ne veux pas qu'on me voie aller en rampant à mon banc. » M. de Chateaubriand ne pouvait non plus se résoudre à inspirer la pitié, si mêlée qu'elle fût d'admiration.

Le pauvre salon de l'Abbaye s'était bien assombri ; Mme Récamier, à qui le voile d'une cataracte toujours croissante aurait dû donner le droit de s'occuper un peu plus d'elle-même, oubliait et faisait oublier aux autres, par sa sérénité, le malheur qui la menaçait. Le fidèle Ballanche dont la santé avait, à toutes les époques, été très-frêle, s'affaiblissait de jour en jour ; le chagrin que lui causait l'état de cécité presque complète de Mme Récamier et l'inquiétude qu'il éprouvait d'une opération à laquelle elle s'était résolue, agissaient sur lui de la manière la plus fâcheuse. Cette opération était à peine faite, lorsqu'il fut saisi d'une fluxion de poitrine qui mit presque aussitôt ses jours en danger.

Mme Récamier, accourue auprès du lit de mort de son vieil ami, perdit dans les larmes la vue qu'elle venait de recouvrer. Le rôle d'Ampère au milieu de ce deuil et de ces tristesses accumulées fut celui du fils le plus tendre. De concert avec M. et Mme Lenormant, il aidait Mme Récamier à distraire l'ennui de M. de Chateaubriand, et il y parvenait par son aimable entrain, et ses enthousiasmes républicains. C'est dans ces circonstances qu'Ampère écrivit son discours de réception et qu'eut lieu la solennité de son entrée à l'Académie française.

Mais l'effort que Mme Récamier s'imposait pour renfermer dans son sein la douleur que lui causait la mort de Ballanche, afin de ne pas ajouter à la mélancolie de M. de Chateaubriand, usait tellement ses forces, que sa nièce, justement alarmée, la conjura de se laisser emmener à la campagne et l'entraîna en quelque sorte hors de Paris. Ampère les suivit en Normandie, et c'est là qu'il prépara le volume destiné, dans la pensée de Mme Récamier, à populariser la mémoire, le talent, l'âme sublime de Ballanche. On relisait les œuvres du philosophe regretté, on choisissait en commun les morceaux à citer;

cette occupation, en fixant l'attention de Mme Récamier, ne la distrayait point du souvenir de l'ami qu'elle pleurait; elle y trouvait de la douceur. Ballanche est loin d'avoir, comme écrivain, le rang qui lui appartient; il le prendra le jour où une édition bien faite mettra ses ouvrages à la portée du vrai public, dont il n'est pas assez connu. Chez lui la forme est toujours magnifique, pure, élevée, souvent énergique, et quelquefois très-pittoresque; elle ne sauve pas toujours le défaut d'une philosophie un peu vague. Le volume qu'Ampère composa sous l'inspiration, et on pourrait dire sous la dictée de Mme Récamier, n'est pas précisément, et ne pouvait être une biographie, car la vie de Ballanche n'a point renfermé d'événements; il n'a jamais été mêlé aux orages politiques, et sa vie tout entière ne se compose que de ses sentiments et de ses ouvrages. Révéler le plus intime des uns et des autres; faire arriver au public une « émanation de cette belle âme si pleine de parfums cachés et pour cela réunir à quelques fragments de sa correspondance, quelques fragments de ses ouvrages, choisir parmi ceux qui se laissent le mieux détacher, ceux qui peignent le mieux le caractère de

son talent, tel est le but qu'on s'est proposé. » Le but ainsi exposé au commencement de l'ouvrage, a été parfaitement atteint, et la figure si originale de Ballanche apparaît à la lecture de ce recueil, éclairée du plus doux et du plus pur reflet. La douleur privée, suite du vide cruel qui s'était fait à l'Abbaye-au-Bois, fut bientôt suivie d'une catastrophe publique. La révolution de février 1848 balaya en trois jours le trône que la révolution de juillet 1830 avait mis trois jours à élever, la guerre civile ensanglanta les rues de notre capitale, et l'agonie de M. de Chateaubriand eut pour sinistre accompagnement la terrible voix du canon de juin. C'est le 4 juillet 1848 que la grande âme de l'auteur du *Génie du Christianisme* prit son vol vers l'éternité. Le noble vieillard s'était endormi dans le Seigneur avec une douce confiance : avant de se fermer pour toujours, ses yeux avaient pu se fixer encore sur l'incomparable amie qui ne devait pas lui survivre. Sa dernière émotion terrestre avait été celle du patriotisme : mourant, il suivait avec anxiété la lutte des partis et nous questionnait sur les incidents du combat; il eut un élan magnifique d'admiration pour le dévouement de l'archevêque

de Paris, et une joie vive de la glorieuse issue de ces terribles journées.

M. de Chateaubriand avait exprimé le vœu que sa dépouille mortelle fût ensevelie au bord de l'Océan, dont les flots avaient bercé son enfance, et la ville de Saint-Malo lui avait préparé de son vivant un tombeau sur un rocher voisin de ses murs. Le corps de l'illustre écrivain repose sur ce rocher nommé le grand Bé, situé en avant de la ville « où la vie lui fut infligée. » A la marée haute, il forme une île ; à la marée basse on peut s'y rendre en marchant sur la plage que les flots viennent d'abandonner ; sur l'extrémité qui regarde la pleine mer, selon la volonté du défunt, on a creusé sa tombe dans le granit ; au-dessus du tombeau s'élève une croix massive, également en granit ; à l'entour on ne voit rien que la terre et le ciel. C'est là qu'ont été déposés, le 19 juillet 1848, les restes de M. de Chateaubriand, au milieu d'un immense concours de spectateurs, et avec une pompe qui prit tout le caractère d'une apothéose chrétienne. Quand ces restes précieux furent acheminés vers la Bretagne, Ampère se fit un pieux devoir de les accompagner ; il était à ce moment chancelier de l'Académie, et avait

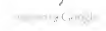
exprimé, avant de partir, au secrétaire perpétuel combien il serait fier si la compagnie daignait l'autoriser à élever la voix en son nom aux obsèques qui allaient s'accomplir. M. Villemain lui adressa à Saint-Malo une réponse qui y parvint avant le funèbre cortége.

« Monsieur et cher confrère, lui disait-il, l'Académie ne s'est pas étonnée que vous ayez prévenu sa désignation pour le pieux devoir qu'il vous appartient de remplir. Elle ne peut, dans le dernier honneur funèbre consacré aux restes mortels de l'homme illustre qu'elle a perdu, être mieux représentée que par vous, elle vous charge donc de parler en son nom, et comme son chancelier et comme un de ses plus dignes organes, et comme ayant obtenu l'amitié du grand écrivain dont elle s'est tant honorée. Dans tout ce que vous direz de la gloire immortelle de M. de Chateaubriand et de cette âme généreuse qui vous était si bien connue, notre admiration et nos cœurs sont avec vous.

« Agréez, Monsieur et cher confrère, tous mes sentiments de haute considération.

« Villemain. »

« 15 juillet 848



Ampère prononça en effet, au milieu de l'imposante cérémonie, quelques paroles empreintes d'une profonde émotion, et telles que devait les lui inspirer le spectacle religieux et poétique de cette dernière scène d'une poétique vie.

La comtesse de Boigne, la seule amie de sa jeunesse qui restât encore à Mme Récamier au moment de la mort de M. de Chauteaubriand, se trouvait alors absente de Paris. Lorsque éclata la révolution de février, elle avait cherché un asile à Tours et n'en était point encore revenue. Profondément émue de la douleur où elle la savait plongée, elle lui écrivait le 12 août 1848 :

« Très-chère amie, j'ai su à la fois vos vives souffrances et votre rétablissement, je n'avais pas besoin de ce surcroît d'inquiétudes sur votre pauvre existence; mais je ne reconnais pas votre force d'âme et votre tendre cœur dans l'abandon où vous êtes de vous-même, pour le désespoir d'amis bien fidèles qui vous demeurent et qui ont le droit de vous supplier de les aider à vous soutenir dans cette cruelle circonstance. Je sais bien qu'elle est accompagnée et a été précédée

de tout ce qui pouvait abattre vos forces et altérer votre courage, mais, chère amie, il faut en reprendre un peu pour soigner en vous-même et retrouver entier le puissant et gracieux souvenir que les derniers mois avaient un peu altéré. Je comprends, et qui le sait mieux que moi? que votre tendresse regrette amèrement ce qui vous restait encore à chérir, à aimer, à soigner, à ménager d'une existence si précieuse; je comprends encore une sorte d'irritation lorsque vous devez soupçonner les autres de trouver votre douleur hors de proportion avec ce qui restait à perdre dans les derniers temps de cette illustre vie, et pourtant, chère amie, il faut que je vous le dise, il vous arrivera de convenir avec vous-même qu'il n'était pas désirable de la voir se prolonger, car le moment des douleurs physiques était arrivé, et sans compensation, puisque l'énergie pour les supporter n'existait plus. Ce puissant génie s'était usé lui-même avant d'user son enveloppe; maintenant il reste de lui votre tendresse et sa gloire; vous n'aurez pas de peine à les confondre, et à les identifier ensemble. C'est là que vous devez puiser une plus grande douceur de souvenir : hélas! depuis longtemps

vous ne viviez que de cela à travers un bien triste, un bien pénible présent! car je vous ai vue cruellement souffrir de l'affaiblissement que vous ne pouviez vous dissimuler ni cacher aux autres, malgré le zèle de votre habile tendresse.

« Chère amie, je vous en conjure, permettez à votre pensée de rétrograder à travers cet aride désert, et vous retrouverez des idées plus douces, des images plus riantes. C'est là qu'il faut planter votre tente et permettre à vos amis de s'y grouper autour de vous. Mon Dieu, le monde entier vous y assistera en vous rapportant les tributs d'admiration si longuement mérités par celui que vous pleurez. Ne vous faites pas une religion de le représenter à votre cœur tel qu'il était aux derniers jours; cela n'est digne ni de lui ni de vous. Recomposez-le à la hauteur où vous l'avez connu, portez là vos tendres admirations et vous y puiserez la seule consolation qui vous puisse arriver. Songez aussi que quoique sa mémoire n'ait pas besoin d'auxiliaires, cependant les soins à en prendre sont tombés en des mains peu intelligentes ou peu attachées, et que vous ne devez pas vous laisser suffisamment abattre pour perdre toute influence de ce côté. La

position de M. de Girardin le rendra probablement fort exigeant; il est habile et peu scrupuleux et il est essentiel de ne point hasarder de fausses démarches de ce côté. Votre instinct de délicatesse sera plus utile que toutes les arguties de la loi. Je demande à Amélie de trouver bon que je lui réponde ici, en la remerçiant de sa lettre et de l'envoi du petit écrit qui nous a fort intéressés. Je me désole que vous ne vouliez pas quitter non plus cette pauvre Abbaye qui se dépeuple si cruellement. Sans doute vous trouverez partout la flèche qui vous transperce, mais ce serait au moins un changement d'air qui vous donnerait un peu de force pour souffrir. Je voudrais que vous vous décidassiez pour Tours. »

La mort de M. de Chateaubriand avait, hélas! frappé Mme Récamier d'un coup mortel.

La source de la vie s'était comme tarie chez elle. Nous la vîmes languir dix mois, sans révolte, gardant sa douceur, sa grâce parfaite, son angélique bonté, plus affectueuse encore peut-être pour ceux dont elle sentait qu'il lui faudrait bientôt se séparer. Elle eut une sorte de joie douloureuse quand elle apprit que le duc de

Noailles, appelé à succéder à M. de Chateaubriand, serait chargé de faire son éloge.

Le fléau du choléra avait reparu. C'est la seule maladie dont j'aie vu Mme Récamier éprouver une véritable terreur; elle voulut fuir la contagion qui sévissait avec force autour de l'Abbaye-au-Bois, et même dans ses murs ; elle vint s'établir chez sa nièce, à la Bibliothèque nationale ; le fléau avait jusque-là épargné la rue Richelieu. Mais l'état d'abattement et de langueur où Mme Récamier était plongée, la prédisposait peut-être à la terrible influence. Après un mois de séjour à la Bibliothèque, atteinte du mal qu'elle avait tant redouté, elle succombait en quelques heures à d'affreuses tortures[1]. Je ne redirai pas les angoisses de cette horrible nuit; j'essayerai moins encore de peindre la douleur de la famille, des amis de Mme Récamier, qui voyaient disparaître leur lumière, leur guide, leur centre de vie dans cette adorable personne. On se dispersa, comme fuient des gens qui viennent de voir tomber la foudre. Ampère quitta immédiatement Paris; sans racine, sans parents,

1. Le 11 mai 1849.

frappé dans la plus chère de ses affections, il fut repris du besoin de courir le monde ; il lui semblait ainsi échapper à l'isolement, au vide qui s'était fait autour de lui. Mais avant de partir, il commença par se démettre de ses fonctions de conservateur de la Bibliothèque Mazarine. C'était pendant la république de 1848 qu'une place de conservateur étant venue à vaquer dans cet établissement, M. de Falloux, alors ministre de l'instruction publique, y avait spontanément nommé Ampère. Un appartement spacieux et commode était attaché à cet emploi. Grande avait été la satisfaction de Mme Récamier et des amis de l'Abbaye-au-Bois en voyant se compléter de la sorte la situation d'un homme dont le désintéressement allait souvent jusqu'à l'imprudence, et qui n'avait d'argent que pour les autres.

Après la mort de Mme Récamier, sans consulter personne, le premier soin d'Ampère fut de donner sa démission. Il n'en parla à M. et à Mme Lenormant qu'après que la chose fut faite, en venant leur serrer la main, et il partit, espérant que des objets nouveaux l'arracheraient à lui-même.

Il ne connaissait pas l'Espagne : un aimable,

fidèle et ancien ami à lui, M. Roulin, bibliothécaire actuel de l'Institut de France, lié également avec M. Lenormant et avec qui Ampère savait qu'il pourrait s'entretenir de Mme Récamier, partait pour l'Espagne; cette circonstance détermina la direction de sa course. Il s'en alla par l'Auvergne, où il voulait s'arrêter chez M. de Barante, pour mêler sa douleur aux regrets d'un ami de la jeunesse de celle qu'il pleurait.

M. Roulin et M. Ampère se rejoignirent à la frontière, visitèrent ensemble la péninsule espagnole, et lorsque le compagnon de son voyage, rappelé à Paris, reprit le chemin de la France, notre ami compléta son excursion en parcourant le Portugal.

Au moment où Ampère quittait Paris, en juin 1849, Alexis de Tocqueville venait d'accepter du président de la république le portefeuille des affaires étrangères; il ne le garda que jusqu'au mois d'octobre de la même année; et en achevant son exploration, Ampère apprit que son cher Alexis avait abandonné les affaires, et se rendait à Sorrente, dont le climat lui était impérieusement ordonné pour réparer une santé et

des forces usées au service du pays. Tocqueville l'engageait à y venir partager sa retraite. Comment Ampère aurait-il résisté à la proposition de retrouver le meilleur ami qu'il conservât, loin de ce Paris qui lui était devenu odieux, en jouissant du ciel du Midi sous lequel seulement il se sentait respirer à l'aise? Il ne résista point et alla retrouver Tocqueville aux environs de Naples. Ce fut encore là un des doux moments de sa vie. Longtemps après il trouvait plaisir à se rappeler et à décrire la terrasse bordée d'orangers où, contemplant avec son ami ce beau golfe, cette mer azurée, il ouvrait son âme à l'homme pour lequel il avait à la fois du goût et du respect. Combien de généreuses pensées s'échangèrent alors entre eux; de quelles nobles tristesses Ampère fut le confident, et combien ces entretiens ranimèrent et relevèrent son courage! Il conçut à Sorrente l'idée du voyage en Amérique qu'il exécuta l'année suivante. L'hiver de 1850 à 1851 qu'Alexis de Tocqueville passa à Tours, ramena Ampère à Paris; il reprit son cours au Collége de France, et se rapprocha avec un douloureux empressement des débris de la société de l'Abbaye-au-Bois : M. Paul David, M. et

Mme Lenormant, leurs enfants qu'il avait vus naître et qui arrivaient à l'aurore de la jeunesse, MM. Ozanam, de Loménie, Léonce de Lavergne, M. Pasquier, Mme de Boigne, le duc et la duchesse de Noailles, la vicomtesse de Noailles et sa fille, la duchesse de Mouchy, M. Guizot, Mme d'Haussonville, le duc et le prince de Broglie. « Hélas! écrivait-il à Mme Lenormant, tout ce qui a été le présent devient le passé, et l'on a besoin de se rattacher à ce qui reste pour supporter la perte de ce qui n'est plus. »

L'abattement n'était point durable chez Ampère ; il pouvait connaître et il a connu les transports d'une violente douleur ; mais pour lui, tant qu'il y avait vie, il y avait mouvement, curiosité, travail de la pensée. Au mois d'août 1851, il s'embarqua pour l'Angleterre avec Ozanam, déjà sérieusement atteint par la maladie, et sa charmante femme; ils allaient de compagnie visiter la première Exposition universelle. Laissons Ampère raconter cet épisode de sa vie errante; aussi bien est-ce le début de l'ouvrage qu'il a intitulé : *Promenade en Amérique.* Le lecteur jugera par ce commencement de l'allure vive et dégagée de cet ouvrage, un des

plus solides et à la fois les plus charmants de l'auteur :

« Southampton, 27 août 1851.

« Hier j'étais à Londres dans le palais de Cristal. Je viens d'assister à l'Exposition universelle, le premier fait vraiment universel dans l'histoire des hommes. Oui, c'est la première fois depuis le commencement du monde, que les hommes font quelque chose en commun, que tous les peuples se réunissent dans l'unanimité d'une même entreprise, sans distinction de patrie, de race ou de croyance : événement mémorable et prophétique ; car il annonce et inaugure, pour ainsi dire, l'unité future du genre humain. Aujourd'hui je vais quitter l'Angleterre pour les États-Unis ; je vais aller contempler dans toute la liberté de son action, cette puissance de l'industrie, dont j'ai admiré à Londres les résultats cosmopolites; mais avant de laisser derrière moi le rivage de l'Europe, je demande la permission de raconter une rencontre que j'ai faite et qui a été pour moi une piquante et gracieuse anticipation de l'Amérique.

« Dans le wagon qui m'a amené de Londres à Southampton, ainsi qu'un Américain très-distingué, M. Théodore Sedgwick, avec lequel je vais m'embarquer, se trouvait une dame anglaise qui me frappa tout de suite par la fermeté de son langage et le tour original de son esprit : c'était Fanny Kemble, dont le capricieux et poétique volume sur les États-Unis, vrai livre de jeune fille, m'avait charmé, et bien qu'un peu sévère pour les mœurs américaines, m'avait donné pour la première fois l'envie de faire le voyage que je fais aujourd'hui. La nièce de Mme Siddons a sur le front, dans le regard, dans tout l'ensemble de sa personne un reflet de Melpomène. Bien des choses se sont passées depuis qu'elle écrivait ce qu'elle appelle aujourd'hui ses *impertinences* sur les mœurs américaines, et ses courses à cheval au bord de l'Hudson, et les vers charmants que ces lieux lui inspiraient. Quoique elle ait emporté de tristes souvenirs du pays qu'elle avait choisi, elle comprend mieux aujourd'hui les avantages sociaux de ce pays où, me disait-elle, on a le sentiment que personne ne souffre de la misère autour de vous ; mais elle paraît refroidie sur les beautés naturelles qu'il

peut offrir. Pour moi, je m'en tiens sous ce rapport à ses impressions de vingt ans. »

Ampère séjourna huit mois dans le nouveau monde; il visita toutes les parties du continent septentrional de l'Amérique, le Canada, la Nouvelle-Orléans, l'île de Cuba et termina cette curieuse exploration par une course au Mexique. Admirateur passionné des grandes scènes de la nature, non moins vivement épris peut-être des puissants résultats de l'industrie où son imagination savait trouver, comme dans toutes les productions du génie de l'homme, un côté élevé et poétique, Ampère était organisé pour jouir avec ravissement de la vie sous des institutions libres. Reçu partout comme devait l'être un homme de son mérite, héritier d'un nom scientifique illustre ; annoncé, recommandé par l'amitié d'Alexis de Tocqueville, Ampère vit en Amérique, non-seulement la contrée, mais les hommes. Son livre, inspiré par une bienveillance réelle, n'est empreint d'aucune exagération : le plus sincère peut-être des voyageurs qui ont parlé des Américains, il est celui dont les récits laissent de leur pays et de leur société la plus favorable impres-

sion. Rien d'ailleurs de plus amusant que cette promenade au nouveau monde, pendant laquelle Ampère dîne avec Kossuth chez le président de l'Union, est charmé à Philadelphie par les accents de Jenny Lind, et en écoutant chanter le *Rossignol suédois* sous cet hémisphère, se rappelle que vingt-cinq ans auparavant il prêtait son attention à Stockholm à un autre rossignol, Mme Catalani.

A son entrée en Virginie, notre critique en voyage couche à Petersburg, ville ignorée alors, mais devenue tristement célèbre par les gigantesques hécatombes humaines qui dorment maintenant dans ses campagnes. Ce nom, rencontré là, étonne l'imagination « quoiqu'elle doive, ajoute-t-il, s'accoutumer dans ce pays aux plus singulière surprises. Memphis, Palmyre, Rome, Londres, Paris sont des étapes du voyageur aux États-Unis, cela fait voir que ce monde nouveau est fils de l'ancien monde et semble indiquer chez les Américains un désir superbe de le renouveler. »

A Charleston, Ampère assiste à une scène hideuse :

« Je viens de voir en plein jour, sur la place publique, vendre à l'encan une famille de noirs. Elle était sur un tombereau comme pour le supplice, à côté s'élevait un drapeau rouge, digne enseigne du crime et de l'esclavage. Les nègres et les négresses avaient l'air indifférent comme le public qui les regardait. Le crieur faisait valoir, d'un air badin, les qualités d'un nègre très-intelligent, jardinier de première qualité. Les acheteurs s'approchaient des hommes, des femmes, des enfants, ouvraient leur bouche, considéraient leurs dents, puis l'on renchérissait et... adjugé. A vingt pas, en même temps, de la même manière, on vendait à l'enchère un âne, on a vendu un cheval. Le prix de l'homme a été soixante-neuf dollars, le cheval a coûté deux dollars de plus. Je n'ajoute aucune réflexion à ce récit. La journée, commencée sous ces horribles impressions, s'est terminée dans une plantation à esclaves. C'était la petite pièce après la tragédie. Le possesseur de la plantation est un Allemand, certainement le moins cruel et le moins tyrannique des hommes; il m'a paru à la lettre opprimé par ses noirs. M... qui est humain, ne veut point battre ses esclaves. Les

esclaves peu reconnaissants, travaillent avec une grande mollesse et une grande négligence. Quand il entrait dans une case où des négresses étaient occupées à nettoyer du coton, il se bornait à leur démontrer combien leur besogne était mal faite, et nous expliquait le tort considérable que lui causait leur indolence. Le résultat de ces observations était une moue et un petit grognement. Jamais remontrances adressées par un vieux garçon à sa gouvernante ne furent plus mal reçues. Le tort dont il se plaignait était encore un argument contre l'esclavage : il eût forcé des serviteurs payés à bien travailler en les menaçant de les renvoyer, avec des esclaves il n'y avait que deux choses à faire, les battre ou être victime de leur paresse. Déplorable situation dans laquelle il faut être cruel ou mal obéi. »

Ampère, on le voit, n'était pas partisan de l'esclavage. Tout en rendant une entière justice aux inappréciables avantages des institutions de l'Amérique, il ne se faisait aucune illusion sur les dangers qui menaçaient cette grande confédération démocratique. La difficulté du maintien de l'union entre les États du Nord et ceux du

Midi, différents de caractères, opposés par les intérêts; la redoutable question de l'esclavage, enfin l'extension démesurée du territoire vers laquelle l'esprit nouveau et la tentation de leur supériorité poussent incessamment les Américains; toutes ces graves et presque insolubles difficultés, aperçues de bien peu d'hommes d'État au moment où Ampère visitait l'Amérique, il les découvrit d'un regard ferme, et son livre les signalait d'une façon prophétique, dix ans avant la lutte fratricide qu'elles ont amenée et dont nous avons été les témoins.

Après avoir visité la Havane, Ampère passa au Mexique. Cette contrée que nos soldats ont arrosée de leur sang et qui a joué un si grand rôle dans les préoccupations, les inquiétudes, les espérances et les fautes du public et du gouvernement français, n'est point comme les États-Unis sans passé ni sans monuments.

La civilisation aztèque y a laissé de grandes traces. Ampère ne fit guère que traverser l'ancien empire de Montézuma, mais son coup d'œil de voyageur était si rapide et si sûr, qu'il trouva moyen d'en rapporter des observations aussi nouvelles qu'ingénieuses sur les antiquités, l'his-

toire et principalement les langues de ce pays. Le 10 mai 1852, l'infatigable explorateur, de retour à Paris, remontait dans sa chaire du Collége de France, où M. de Loménie l'avait suppléé pendant le premier semestre.

Il n'est pas nécessaire qu'une absence ait été bien longue pour que la mort nous fasse au retour compter bien des pertes cruelles dans les rangs de nos amis. Ampère ne retrouva plus cette brillante vicomtesse de Noailles dont Mme de Boigne écrivait à Mme Récamier : « Elle a un esprit supérieur qu'elle gaspille souvent, qu'elle livre aux bêtes sans répugnance, mais il y en a tant qu'il en reste encore pour les bonnes occasions. »

L'amitié que la vicomtesse de Noailles avait témoignée à Ampère demeura, comme une partie de son héritage, dans le cœur de sa fille et ce souvenir devint un lien cher à tous deux. La duchesse de Mouchy renouvela même avec l'affectueuse insistance que la vicomtesse y avait déjà mise au moment de la mort de Mme Récamier, l'offre qu'Ampère avait refusée d'un appartement dans un pavillon séparé de son hôtel. Voici la réponse qu'il adressa à cette amicale proposition :

« Samedi, 30 août.

« Que vous êtes bonne et généreuse pour moi, Madame! je ne saurais vous dire combien je suis touché, je dirais presque attendri de cette proposition de m'accueillir sous votre toit dans cette maison de la rue d'Astorg, qui, elle aussi, a pour moi bien des souvenirs. Ne m'en voulez pas si je ne puis en profiter; à part mon vilain caractère qui m'empêche de jeter l'ancre nulle part, ma nature de chat sauvage fait que je ne suis bien que dans la région des toits et des gouttières, n'ayant aucun domicile fixe, vaguant toujours (par parenthèse j'ai condamné[1] l'autre jour un voleur qui avait été accusé de vagabondage; c'est une grande lâcheté à moi de n'avoir pas demandé pour lui les circonstances atténuantes). Je suis donc un chat sauvage, on ne peut rien faire pour ces méchantes bêtes-là; de plus la rue d'Astorg est trop loin de mon centre

1. Ampère venait de faire partie du jury. Ses livres et manuscrits étaient déposés chez M. Lenormant à la bibliothèque nationale.

de travail, l'Institut et la bibliothèque de l'Institut. Je me suis logé en face de l'autre bibliothèque, à côté de la chambre où sont mes livres et mes manuscrits; je ne puis m'éloigner de là. J'espérais ainsi m'être rapproché de vous, et voilà que cet hiver vous serez à Versailles, c'est vous qui vous éloignez. Mais les voyages ne m'effrayent pas et j'en ferais volontiers de bien plus grands si vous étiez au bout de la route. Je vais encore siéger dans ce vilain jury. Vous ne sauriez croire l'expérience que j'ai acquise depuis huit jours en matière de forfaits. Il y a une classe de la société qui a considérablement baissé dans mon estime, ce sont les *témoins*. Mais je ne puis dire que la moyenne des jurés se soit beaucoup élevée à mes yeux.

« Avant-hier, après avoir puni le crime au palais, j'ai été récompenser la vertu à l'Académie française. Il y a quelque temps j'avais été abordé par une solliciteuse qui aspirait à ce prix, mais elle ne paraissait pas connaître à fond la matière. Adieu, madame la duchesse, je voudrais vous faire sourire, vous désennuyer au moins, pour prix, bien insignifiant sans doute, de cette bienveillance si pleine de charmes dont

vous venez de me donner encore une preuve que je n'oublierai pas. »

A la fin du semestre de son cours qu'il avait repris en revenant d'Amérique, Ampère partit pour Tocqueville. Il avait hâte d'aller communiquer à son ami les impressions dont son imagination était pleine. Il annonçait en ces termes son départ à la duchesse de Mouchy :

« Paris, 14 juillet.

« Je ne veux pas quitter Paris, Madame, sans prendre congé de vous ; votre départ a été un peu avancé et je n'ai trouvé que l'aimable billet dont j'ai à vous remercier. Enfin j'ai fini mon cours à la grande satisfaction de mon auditoire qui aurait fini lui-même, fondu par la chaleur. Je vais partir pour Tocqueville et y écrire mon *Amérique ;* je m'arrêterai un peu chez M[me] Lenormant, puis je vois Mouchy en perspective, perspective triste et douce qui m'effraye et m'attire ; j'y pense souvent. Mon souvenir retourne sur ce qui n'y sera plus et sur

ce qui y est encore, il me sera pénible d'y rentrer, mais il me serait cruel de ne plus le revoir. Vous devez en ce moment vous applaudir d'être à Dieppe, Madame, c'est le seul lieu peut-être où il ne fasse pas trop chaud. Je me rappelle y avoir passé un été qui fut brûlant partout ailleurs et qui là était très-agréable. Dieppe est aussi pour moi un lieu de doux et tristes souvenirs. Je m'y suis promené avec M. de Chateaubriand, M. Ballanche, Mme Récamier. J'y ai vu et entendu chanter pour la première fois Mme la duchesse de Mouchy. Je sens que je commence à vieillir, je reviens sans cesse sur le passé. Mais y mettre l'oubli ce serait y mettre le néant; et, d'ailleurs, le présent ne distrait pas beaucoup l'imagination, et après avoir été trop excités nous sommes tombés dans une langueur qui a bien aussi ses inconvénients : celui d'abord d'être ennuyeuse; de plus, Paris qui est toujours odieux l'été est plus affreux que jamais. Tout est en construction et par là tout est en désordre : on ne voit que moellons, excavations, rues barrées. Il semble être dans une ville des États-Unis. Cette fois il m'est permis de quitter Paris sans regrets, car il est brûlant,

affreux et vide. Je vais me plonger dans mes souvenirs de voyage avec Mouchy en perspective. Je tâcherai de vous faire aimer un peu l'Amérique. Pour M. le duc de Mouchy, nous nous entendons à merveille sur ce point. »

Dans la pensée d'Ampère, au moment où il recevait la bienveillante proposition de la duchesse de Mouchy, une seule association était possible, celle qui l'eût fixé auprès de Tocqueville, car il ignorait encore le sentiment qui devait disposer du reste de sa vie. M. de Tocqueville, de son côté, désirait vivement que des habitudes communes vinssent le réunir enfin à son errant ami. Le sort en ordonna tout autrement. Pendant le séjour qu'il avait fait à Sorrente en 1850, Ampère avait rencontré une famille française avec laquelle il avait eu des rapports aimables, mais sans intimité. Depuis cette époque, la santé d'une fille adorée ramena chaque hiver M. et Mme Cheuvreux en Italie et finit par les y fixer. Ampère attiré à Rome par ses travaux historiques et archéologiques, les retrouva dans la ville objet constant de sa prédilection. Invinciblement subjugué par une per-

sonne d'une âme céleste, il s'attacha passionnément, comme il s'attachait, en se donnant tout entier à la famille dont il partagea d'abord les longues et incessantes inquiétudes, puis la poignante douleur, enfin le culte pour une sainte mémoire. Désormais sa vie se partagea assez inégalement entre Rome, Tocqueville et Paris. Il faisait à cette dernière ville la part aussi petite qu'il pouvait, sans manquer aux devoirs qui le rappelaient au Collége de France. Dans le dégoût qui l'avait saisi pour le séjour de Paris, se mêlait chez Ampère le pénible sentiment de toutes les pertes de cœur qu'il avait faites. Ainsi, l'année qui suivit sa course au nouveau monde, Ampère avait encore paru se retremper et retrouver son ancienne gaieté: il reçut alors deux coups fort rudes. L'un fut la mort d'Adrien de Jussieu, « mon plus ancien et l'un de mes meilleurs amis, » écrivait-il; l'autre, celle d'Ozanam. Ampère disait avec une douloureuse amertume : « Encore un vide dans ma vie et une grande tristesse. Il faut vraiment du courage pour continuer quand on voit tomber autour de soi ceux qu'on aime. Ce n'est vraiment pas la peine de vivre. » Aussi, à partir de l'époque où il atteignit

les vingt années de professorat qui lui donnaient régulièrement le droit de se faire remplacer, abandonna-t-il avec joie sa chaire au suppléant dont le talent grandissait avec le succès.

Ampère écrivait de Rome le 14 février 1855 à la duchesse de Mouchy :

« Vous jugez, madame la duchesse, avec quels sentiments de reconnaissance et d'émotion, j'ai reçu votre précieux envoi ; j'ai relu ce charmant et noble écrit[1]. J'ai lu les lignes simples et touchantes dont vous l'avez accompagné, et le portrait, et celui de ce cher et triste Mouchy ! j'ai reconnu la fenêtre de la chambre où j'ai été soigné avec tant de bonté dans ma maladie. Bien des souvenirs doux et affligeants se pressaient dans ma mémoire. Chaque ligne, chaque mot me frappaient comme nouveaux. Je croyais entendre, voir celle qui les a écrits. Je vous remercie aussi de l'article (sur sa promenade en Amérique) que

1. *La vie de la princesse de Poix, née Beauvau*, par la vicomtesse de Noailles. Délicieux volume en effet, tableau charmant de la société la plus élégante du siècle dernier. Ce livre que la duchesse de Mouchy fit imprimer à petit nombre après la mort de sa mère, ne se trouve pas dans le commerce. C'est un chef-d'œuvre de typographie.

vous m'avez envoyé, bienveillant comme tous ceux dont j'ai eu connaissance, on m'y reproche de ne pas être assez libéral : c'est un reproche que je me sens mériter moins que jamais, et il y a quelque mérite, car le principe contraire est bien triomphant, mais je suis trop vieux et trop bête pour changer.

« J'ai vu M. l'abbé Roux avec qui j'ai eu bien du plaisir à parler de son oncle, il vient passer trois ans à Rome; je ne le plains pas trop, si je pouvais y amener quelques personnes, je regretterais peu Paris et les ovations pacifiques.

« Cependant je fais tout ce que je puis pour en partir, en courant le jour les antiquités et en écrivant la nuit. Mais je ne suis pas au bout de ma besogne et comme en se prolongeant elle retarde mon retour, vous me permettrez de trouver qu'il y a trop d'Empereurs... Romains.

« Adieu, madame la duchesse, mille hommages affectueux. Vous savez ceux auxquels je serais heureux d'être rappelé. »

Au mois d'octobre de cette année qui le vit pour la dernière fois paraître dans sa chaire, Ampère avait assisté au mariage de son ami et

suppléant, M. de Loménie, avec la petite nièce de Mme Récamier. « Après avoir figuré comme témoin dans cet événement qui m'était très-doux, j'ai pris le bateau à vapeur direct qui part trois fois la semaine et je me suis trouvé à Rome avec une rapidité merveilleuse. » C'est de là qu'il écrivait le 6 mai 1856 à l'aimable et spirituelle personne à laquelle il rendait volontiers compte de ses travaux, la duchesse de Mouchy :

« J'ai travaillé depuis un an comme je n'ai jamais travaillé en ma vie, et j'ai fait des montagnes de prose et de vers que je rapporte.

« Madame votre mère, dont j'aime tant à parler avec vous et à qui je pense si souvent, dont je viens de relire encore le délicieux volume en y comprenant ce qui le précède et qui en est digne, Madame votre mère avait la bonté de croire, et m'a dit plusieurs fois que je devrais un peu moins étudier ce que les autres ont fait et produire un peu plus de mon chef. Je me suis donc mis à produire, j'ai fait une comédie, un drame historique et un roman. Ce n'est pas mal pour commencer, et il me semble que je suis un

jeune homme de cinquante-six ans qui promet beaucoup.

Dans ma tête un beau jour ce talent se trouva,
Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva.

« Je puis m'appliquer ces vers de la *Métromanie,* qui me rajeunissent encore. — L'histoire romaine a un peu souffert de ces infidélités poétiques et romanesques : cependant je ne veux pas divorcer avec elle, et si je l'ai négligée pendant que j'étais entraîné par d'autres amours, j'y suis revenu après mes erreurs. »

Ampère n'a en effet jamais témoigné une plus grande fécondité de travail qu'il n'en déploya dans ces neuf dernières années. Soutenu et comme surexcité par le dévouement d'amitié qui s'était emparé de son âme, à peine eut-il terminé l'impression de sa *Promenade en Amérique*, qu'il se mit avec ardeur à réunir les matériaux, puis à écrire son *Histoire romaine à Rome*. En même temps qu'il se livrait aux immenses recherches que nécessitait cet ouvrage, il composait un long poëme sur la vie de César, puis un autre sur Alexandre, et enfin une troisième épopée dont

saint Paul est le héros. Ceci ne l'empêcha pas de venir faire une courte visite à ses amis de France ; il passa quelques jours à Paris, d'où il annonça à M. de Tocqueville l'intention d'aller le retrouver en Normandie.

Celui-ci lui mandait le 3 août 1856 :

« Cher ami, votre prochaine arrivée nous remplit d'une joie beaucoup plus grande que je ne pourrais vous le dire. Savez-vous qu'il y a près d'un an que nous ne vous avons vu ? En vérité, ce n'est pas bien, quand on commence à avancer, comme nous le faisons, dans la vie, de nous donner si rarement le plaisir d'être ensemble. Votre arrangement pour rester trois semaines ajoute beaucoup à notre satisfaction : de cette manière, nous aurons plus d'une semaine à rester seuls avec vous. Nous vous sommes particulièrement reconnaissants de vouloir bien venir nous aider à recevoir nos hôtes ; mais le vrai charme de votre séjour ici se trouve dans cette société à trois, où se rencontre tant de liberté jointe à tant d'intimité et de désir mutuel d'être agréables, tout en ne se gênant point. Aussi notre pensée se repose-t-elle surtout avec complaisance

sur votre longue visite de la fin de l'automne.

« Ma femme a pris un soin particulier de rendre votre chambre plus supportable, et tout en la laissant *galetas*, elle en a fait, je crois, un galetas chaud et commode. Combien il me tarde de vous y installer pour longtemps ! Vous ne me dites rien de Cousin : celui-ci m'avait fait écrire par Beaumont qu'il comptait venir me voir en allant à Broglie ; là-dessus je lui ai envoyé, pour le déterminer à venir en même temps que vous, une belle lettre à laquelle il n'a pas répondu. Dites-moi, je vous prie, quel est son dernier mot.

« Ce que vous me dites de la vente de mon livre me paraît si beau et si étonnant que je ne puis croire que vous n'ayez pas commis une erreur dans le chiffre de 1,800 exemplaires vendus. Avant de me livrer à la joie d'un si grand succès, j'ai besoin que vous m'affirmiez que vous avez bien entendu et retenu, et qu'il ne s'agit pas de 800 au lieu de 1,800. Je ne cesse de recevoir des lettres de félicitation et de sympathie. Je ne dirais pas la vérité si je n'avouais pas que tout l'ensemble de cette affaire me cause une grande joie et une plus grande encore à ma femme. Le fait est que si le livre était tombé à

plat, l'événement eût eu de grandes conséquences, avec ma tendance à la *despondency*, sur tout le reste de ma vie; j'avais fait un immense effort, et si c'eût été absolument vain, il m'eût été bien difficile de rien recommencer. Maintenant, au contraire, je suis plein d'ardeur pour me remettre au travail, bien que je voie de loin que ce travail présente infiniment plus de difficultés de toute sorte que celui que je viens de terminer. J'ai des notes, déjà beaucoup d'idées sur cette partie de mon œuvre, qui, comme vous le savez, est celle qui s'était d'abord offerte à mon esprit. Quelque animé que je sois, je ne veux pas cependant reprendre mon œuvre avant un certain temps; mon intention a toujours été de ne m'y remettre que lorsque vous serez solidement établi ici. Car vos conseils, et même l'agrément que votre présence jette sur toute notre vie, sont des conditions très-favorables pour me remettre en train. D'ici là, j'ai un peu de loisir et d'oisiveté dont je voudrais profiter pour m'occuper de Buloz, auquel j'ai promis quelque chose depuis longtemps. Mais ici encore vos conseils me seront bien nécessaires. J'ai écrit à Buloz que je vous priais de causer avec lui sur le sujet que je

pourrais traiter : ne quittez pas Paris, je vous prie, sans avoir eu cette conversation, mais surtout réfléchissez un peu vous-même à la question. J'avais écrit à Buloz que peut-être la vie de Stein (le célèbre ennemi des Français à la fin de l'empire) et la vie de Frédéric Perthès, écrite par son fils, pourraient donner lieu à un article intéressant. Ce sont deux hommes éminents, chacun dans son genre, ayant vécu dans des temps très-intéressants et y ayant joué un rôle. Il y a de plus dans la vie intime de ces deux hommes beaucoup de traits de la physionomie générale de l'Allemagne. Je crois qu'on a ces deux ouvrages (assez volumineux) soit à la bibliothèque de l'Institut, soit à la bibliothèque Nationale. Vous seriez très-aimable de me les apporter, et même si vous avez un meilleur sujet à me proposer, parce que ces ouvrages sont très-intéressants en eux-mêmes et me remettraient en tout cas à l'allemand.

« Ce que vous me dites que les Loménie ont un peu d'amitié pour nous, nous a fait plaisir : nous le leur rendons bien. Je ne puis vous dire combien nous nous intéressons à ce jeune ménage : l'amitié que vous avez pour eux et

celle qu'ils ont pour vous n'y nuit pas, comme vous pouvez croire. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, mais seulement celui de vous embrasser. »

L'hiver ramena l'historien de Rome à Rome. L'état de la chère malade, objet de la sollicitude de ses amis, ne paraissait pas s'aggraver. Au printemps on la transporta sur les bords du lac de Côme, où Ampère rejoignit la famille Cheuvreux. La lettre qu'il adressait de ce lieu à Mme de Mouchy semble écrite sous une impression plus sereine que celles qui depuis longtemps remplissaient son cœur : on y sent comme un souffle d'espérance :

« **Borgovico, près de Côme, 27 juillet 1857.**

« Je pourrais et je devrais peut-être, madame la duchesse, employer une page ou deux à me justifier d'avoir été si longtemps sans vous écrire, sans vous remercier de la gracieuse et spirituelle lettre que j'ai reçue à Rome. Mais cela vous ennuierait beaucoup et vous ferait regretter mon

silence. Je vous ferai donc grâce des causes de ce silence : du travail à Rome, du déplacement depuis, de la paresse ici sur les bords de ce lac enchanté, vous pouvez croire à tout excepté à l'oubli et à l'ingratitude. Nous avons donc perdu cet aimable et excellent M. Briffaut! quoique redoutée depuis longtemps, cette perte m'a été fort douloureuse. Vous l'aurez regretté aussi; son souvenir, que je conserverai, est lié pour moi, à bien des souvenirs et par-dessus tout à celui du temps que j'ai passé à Mouchy, encore malade et entouré de soins si affectueux et si délicats, quand je me révoltais contre madame votre mère, dont le charmant esprit ne faisait rien perdre à sa bonté attentive aux plus petits détails, lorsque pour mon bien elle voulait m'empêcher de manger. — Vous êtes, j'imagine, dans ce Mouchy auquel je pense bien souvent. Vous devez y souffrir de cette chaleur dont on souffre partout, et vous n'avez pas un lac pour respirer le soir ; ce lac, dont je n'explore que les curiosités naturelles, offre sur ses bords heureux des curiosités de toutes sortes. M[me] S...off, qui vient de le quitter, y voguait chaque jour avec le même uniforme, si ce n'est avec le même officier

autrichien. Mme Pasta, qu'on aime beaucoup, n'y porte plus l'épée de Tancrède, mais elle y bêche son jardin à quatre heures du matin et a fait établir une trappe dans sa chambre à coucher pour voir de là ses lapins. Mme de V..., fugitive de la *Pliniana,* a changé de rive en changeant d'ami. Le prince de Belgiojoso est en enfance. Mme de Bocarmé, dont le fils a eu un malheur, a eu la singulière idée de venir cacher sa tristesse auprès du chalet de Mme Taglioni, dans une maison qu'elle a fait peindre en noir! La maison Taglioni est elle-même assez singulière, dit-on; mais tout cela est sur la rive droite et j'habite la rive gauche, dans une société beaucoup plus morale et beaucoup plus de mon goût. Là, écrivaillant toujours, je cherche à oublier les tristesses de mon pays et à ne pas trop penser à celles du pays où je me trouve. Quand on veut bien nous laisser recevoir *les Débats*, nous y voyons qu'on se querelle entre soi sur la politique et la religion, comme si la politique n'était pas morte et la religion bien malade. Pour la littérature, je n'en entends pas beaucoup parler : il n'y a de très-*vivant* que Mme la *Bourse*. Cela ne doit pas faire un Paris bien intéressant, et vous n'avez pas

perdu beaucoup, je pense, en le quittant cet hiver. Je pense cependant à y revenir, mais dans cette saison je n'y trouverais personne, et je reste provisoirement au bord de mon lac, mais sur la rive gauche. Si votre générosité vous portait jamais à m'écrire, j'en serais d'autant plus reconnaissant que je confesse ne pas la mériter. Mais une lettre de vous, Madame, serait un grand bienfait et un grand charme pour l'émigré. J'aimerais à savoir comment vous vous portez, à avoir des nouvelles de vos fils, du duc et de la duchesse de Noailles, de M. de Vérac, de Mme Standish, que je vous demanderais en particulier de ne pas oublier. J'aimerais aussi à être rappelé au souvenir de toutes ces personnes auxquelles je vous demande la permission d'exprimer par vous un respectueux attachement. »

Nous clorons par une lettre de M. de Tocqueville les emprunts que nous avons faits aux correspondances d'Ampère; aussi bien, hélas! la mort va les interrompre. La duchesse de Mouchy et M. de Tocqueville, d'autres amis encore vont être enlevés à la tendresse d'Ampère.

« Paris, 11 avril 1858.

« Je suis arrivé ici depuis dix jours, mon cher ami, et je vous laisse à juger si j'ai souvent parlé de vous avec tous ceux, en si grand nombre, qui ont pour vous à des degrés divers les sentiments que vous méritez si bien. Naturellement on regrette de ne vous avoir pas vu; mais on s'explique facilement votre absence, et surtout on désire que dans le courant de l'été on ne soit pas absolument privé du plaisir de vous voir. Vous savez qu'il y a au moins deux personnes dans le monde qui sont à vous de la façon la plus vive et la plus sincère; je crois pouvoir répondre de cela au nom de ma femme comme au mien, quoiqu'elle soit absente. Je l'ai laissée à Tocqueville pour quinze jours encore, et vous lui pardonnerez de m'avoir laissé partir sans elle quand vous saurez ce qui la retient. Elle fait bâtir sous ses yeux la fameuse galerie dans laquelle on doit se promener à l'abri du vent d'amont (comme on dit), en mettant en ordre des *petits pa-*

piers[1]. Hélas! quand reverrons-nous ces petits papiers? Je n'ose me flatter que ce soit de sitôt, ni surtout pour longtemps. Je vous assure du moins qu'en attendant on vous tiendra votre place chaude. J'ai trouvé les Loménie bien portants et pleins de l'amitié la plus chaleureuse pour vous. Je voudrais bien que ce brave Loménie pût arriver à faire un nouveau livre qui attirât l'attention sur lui. Je crois que nous n'aurions pas trop de peine à lui ouvrir les portes de l'Académie; les grands hommes commencent terriblement à manquer, et parmi les gens de talent il n'y en a point qui par l'esprit et la vie méritent mieux d'être choisis que lui.

« J'ai vu hier Lévy. L'impression de votre *César* marche. Plus des deux tiers de ma troisième édition sont épuisés et le livre continue à bien marcher. Cela m'encourage au travail; aussi ne suis-je venu ici que pour travailler, je remplis ma tâche consciencieusement; je passe

1. Ces petits papiers désignaient la série de vers satiriques dans lesquels pendant la durée de l'Empire et jusqu'à sa mort, Ampère déchargeait sa patriotique indignation et sa haine pour les Bonaparte. Il les écrivait sur de petits feuillets volants, et comme il était fort distrait, les laissait souvent tomber de sa poche.

ma vie aux archives ou dans les bibliothèques. Mais jusqu'ici l'effort est plus grand que le résultat. J'ai rapporté un certain nombre de chapitres de Tocqueville, mais si à l'état de brouillon et d'ébauche que je ne pourrais les lire utilement à personne, pas même à vous; c'est trop informe. Je tâche de me consoler de votre absence en pensant à cela. J'ai vu chez les Loménie le portrait de vous dont vous m'avez destiné un exemplaire : je vous remercie de ce souvenir. Ce portrait est très-ressemblant, mais comme tous vos portraits, il reproduit les traits, non la physionomie. Je ne sais si, à tout prendre, la médaille qui est à Tocqueville dans la salle de billard n'est pas ce qu'on a fait de mieux de vous. Point de nouvelles à vous apprendre que les journaux ne vous disent. Il est difficile de juger ce qui se passe au fond des esprits; la seule chose qu'on aperçoive avec quelque certitude, c'est une disposition frondeuse, un grand embarras dans les affaires industrielles et surtout un sentiment d'instabilité singulier en présence de ce qui semble si fort. Mon avis est néanmoins qu'il n'y a rien de considérable à attendre en aucun genre d'ici à assez longtemps. Il est difficile que nous

nous brouillions avec l'Angleterre, puisque nous ne lui tenons tête sur rien. Je sais de source certaine que les journaux ont été avertis de ne plus parler de l'île de Périm. Je conçois que les Anglais trouvent parfois que notre constitution a du bon, après tout. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. »

Dans une autre lettre, de quelques semaines antérieure à celle-ci et qui trouvait encore Ampère en Italie, Tocqueville lui disait :

« Heureux mortel que vous êtes de pouvoir produire du premier coup des œuvres qui, après vous avoir satisfait, charment le public! Il y a pour moi un vrai plaisir à vous voir à l'œuvre et à considérer cet esprit si vif, si net, sautant d'un sujet à un autre, et trouvant pour tous aussitôt la chose à dire, le moyen de la dire agréablement, prompt et sûr en même temps. En lisant votre lettre, je croyais vous voir visitant vos amis, cherchant un logement, commençant un chapitre d'*Histoire romaine à Rome* sur le coin d'une table de café, et le finissant au milieu de la campagne romaine; le matin faisant de la

prose sur les grands coquins de l'antiquité et l'après-midi des vers sur les petits coquins de notre temps. »

A la fin de l'année 1858, Alexis de Tocqueville, dont un crachement de sang avait trop tard révélé le danger, s'acheminait vers le Midi que depuis plusieurs années il n'aurait pas dû cesser d'habiter. Il passa l'hiver à Cannes, avec des alternatives de mieux et de plus mal qui ne laissaient d'espérance qu'à lui seul. Trompé par les illusions que la correspondance du malade lui fit partager jusqu'aux derniers moments, et retenu d'ailleurs à Rome, nous l'avons dit, par des inquiétudes cruelles, Ampère se décida, dans le printemps de 1859, à venir passer quelques semaines auprès de l'ami qu'il se faisait un grand bonheur de revoir. Il arrivait en Provence en pleine sécurité, comme les années précédentes il arrivait à Tocqueville. L'affreuse nouvelle de la mort de celui qu'il venait chercher l'accueillit à Marseille; il n'atteignit Cannes que pour assister à des funérailles. Il eut du moins la consolation de ramener Mme de Tocqueville à Paris et accompagna jusqu'en Normandie les restes de son cher

et si regrettable Alexis. Au mois de septembre suivant, un autre deuil, plus poignant peut-être, frappait Ampère au plus profond de son cœur et le rivait enchaîné, par le culte d'un tombeau, au foyer désert de ses amis Cheuvreux. Bientôt après, pour compléter la série des coups que la mort devait frapper dans cette cruelle année, Charles Lenormant mourait à Athènes, victime de son ardeur scientifique, frappé dans ce pays qu'il avait tant aimé et qu'Ampère avait admiré avec lui. Écrasé et comme étourdi par toutes ces catastrophes successives, Ampère disait plus tard avoir senti chanceler sa raison. Il se releva pourtant : deux choses l'aidaient à vivre, l'amour du travail et les sublimes espérances de la religion. Il revint en France avec les amis dont il ne s'est plus séparé, passant avec eux les hivers à Paris et les étés au château de Stors, près de l'Ile-Adam. Il n'abandonna pas tout à fait Rome ; les nécessités du travail historique qu'il poursuivait courageusement l'y eussent forcément ramené, si sa vieille passion pour cette noble ville ne lui avait pas fait désirer d'y revenir. Mais ce n'était plus qu'en passant et pour quelques semaines.

Fils d'un catholique fervent, Ampère avait, dès l'enfance, appris à respecter la foi de son illustre père; mais comme il est arrivé à la plupart des hommes de ce siècle, le doute avait assailli sa jeunesse; son âme ne sut plus se reposer dans la foi et s'arrangeait moins encore de l'incrédulité. Cet état de l'âme qu'un grand poëte a peint en vers immortels:

..... Malgré moi l'infini me tourmente;
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,
Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.

Ce mal de l'infini le tortura longtemps, et Ampère passa la première partie de sa vie en proie aux plus douloureuses anxiétés de l'esprit. Dans une lettre que lui adressait M[me] Recamier à Bonn, en réponse à celle où le jeune incrédule de vingt-cinq ans lui disait l'impression que faisaient naître en lui les travaux de l'exégèse allemande, on a pu remarquer cette phrase : « Puisque vous ne pouvez plus croire avec les simples, croyez donc avec les savants, nous arriverons ainsi par des chemins différents, au même résultat. » L'esprit de notre ami flotta

longtemps dans les perplexités du doute, mais il chercha constamment la vérité avec ardeur et bonne foi. Il confiait surtout ces troubles intérieurs à Mme Récamier et à Ballanche, dont la croyance au surnaturel était si ferme qu'il disait : « moi je suis plus sûr de l'autre vie que de celle-ci. » Une lettre d'Ampère, écrite de Dieppe n 1854, contient ce passage, qui témoigne de ses vives aspirations vers une certitude complète :

« Je continue mes lectures et je persiste dans les mêmes dispositions. Tous les moments ne sont pas d'une égale ferveur. Par instant, ce qu'on croyait tenir semble fuir et se voiler. Comme dit Fénelon, « c'est la plus grande « épreuve, il faut la soutenir aussi et se tourner « constamment vers le lieu d'où la lumière a brillé « si vive, bien qu'elle soit pâle et même effacée « par moment. Celui qui attend avec espoir et foi, « la reverra briller sur la colline. » Le phare que je regarde ce soir luire dans le lointain n'est pas non plus une lumière constante ; alternativement il resplendit et semble s'éteindre. Mais le matelot tient son œil fixé sur ce point d'où la clarté vient par intervalle, et que les vagues lui

dérobent quelquefois. La vague passe, le phare subsiste, son feu, un instant obscurci, reparaît comme plus brillant et montre le port à la petite barque égarée sur les flots... Je suis le pauvre matelot de la petite barque et vous êtes sa patronne. »

Dans une lettre de la même époque, je lis :

« Il y a ici tous les soirs, dans l'église, une prière avec des chants. Je vais m'enfermer dans un banc obscur de cette belle église peu éclairée, je m'y assieds, j'écoute les chants, je reçois la bénédiction sur un front très-sincèrement prosterné. Puis je sors, je vais sur la grève entendre une autre harmonie et une autre prière, le concert des vents, des flots, des astres et de la nuit. »

On le voit, Ampère disait comme l'homme de l'Évangile : « Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité. » Une grande douleur est la plus puissante des initiations à la foi religieuse. La voix de ceux que nous pleurons fait arriver à nos âmes les notions de Dieu et la certitude de l'im-

mortalité mieux que les plus éloquentes pages des philosophes. La mort de Mme Récamier marqua un grand pas pour Ampère dans le progrès religieux, la perte de la dernière affection qui se soit à la fois emparé de son imagination et de son cœur lui en fit faire un plus grand encore. Ampère aimait à confondre ces deux souvenirs dans le même regret. Le 1er janvier 1862, il écrivait à une amie de sa jeunesse :

« Chère, bien chère Mme Lenormant, j'allais vous écrire, car je ne voulais pas que le premier jour de l'an se passât sans me trouver avec vous, seul reste de ma famille d'autrefois, quand est venue la lettre que vous avez eu le bon mouvement de m'écrire, mue par un sentiment pareil au mien. Elle m'a touché, elle m'a ému, je vous remercie du fond du cœur de l'avoir écrite. Je fais comme vous, je remercie Dieu de m'avoir donné ce qu'il m'a donné et ce qu'il m'a retiré. J'ai connu et aimé ici-bas de bien belles âmes, votre adorable tante et une autre personne digne d'être nommée avec elle; aussi cachée qu'elle a été célèbre, mais qui n'était pas sans analogie avec elle; puis mon cher Tocqueville pétri aussi de

cette pâte fine dont Dieu semble vouloir briser le moule. »

Tous ceux qui ont connu Ampère, attesteront la marche ascendante de sa pensée vers les espérances et les intérêts de l'autre vie, en même temps que son perfectionnement moral. Les petites inégalités de son humeur avaient disparu, son occupation des autres avait pris quelque chose de plus constant, de plus attendri, sa générosité toujours admirable avait les proportions du plus entier détachement. Comme les parfums dont les fleurs embaument l'air prennent vers le soir une suavité plus pénétrante, un charme plus doux, au terme de sa course cette belle âme versait plus abondamment ses trésors.

Depuis plusieurs années Ampère était atteint, sinon d'une affection du larynx, au moins d'une délicatesse excessive de cet organe, et dans la passion qui le poussait à passer les hivers dans le Midi, il y avait l'instinct d'une constitution à laquelle le froid eût été mortel. Il ne s'accordait qu'une dose insuffisante de sommeil, travaillant habituellement jusqu'à quatre et cinq heures du matin, quelque prière qu'on lui adressât pour

changer cette déplorable coutume; l'animation de son esprit faisait illusion aux autres et à lui-même sur l'affaiblissement rapide de ses forces; cependant nous le trouvions fort changé lorsqu'au mois de décembre 1863 il partit pour rejoindre à Pau M. et Mme Cheuvreux. Mais loin de prendre du repos, il continua avec une activité fiévreuse a publication de son *Histoire romaine*, il écrivait encore les derniers chapitres du quatrième volume tout en corrigeant les épreuves du troisième, et ne parvint que par un travail inouï à achever son monument.

Dans les premiers jours de mars 1864, se croyant en pleine santé et sans aucun sentiment de sa fin prochaine, il écrivait ses dernières volontés et se recommandait avec une touchante confiance par une expression toute chrétienne à la miséricorde divine, il terminait par ces mots adressés à ses amis et à ses hôtes :

« Je finis en les bénissant tendrement pour leur amitié qui a été le charme et la consolation de ma vie. J'espère fermement que nous nous retrouverons auprès de celle que nous avons tous aimée et qui nous a donnés les uns aux autres. »

Une semaine seulement après, une mort soudaine, qui ne lui a pas même laissé le temps de prononcer un adieu, vint jeter un voile sur les suprêmes aspirations de son âme et sur les secrets de cette miséricorde qu'aucun appel sincère n'a jamais vainement invoquée.

Les amis auxquels Ampère a laissé, avec la propriété de ses œuvres et le soin de les publier, sa très-petite fortune, en ont fait un usage digne d'eux et de lui.

M. Cheuvreux en a fondé une rente perpétuelle de deux mille francs dont doit jouir pendant deux années le jeune Lyonnais artiste, littérateur ou savant que choisit et désigne l'Académie de Lyon.

Ce prix est fondé sous le nom d'Ampère.

APPENDICE

LES EXILÉS

SOUS LE PREMIER EMPIRE

On n'a jamais, que nous sachions, essayé de dresser une liste des personnes exilées sous le premier empire. L'entreprise n'est point facile, car la communication des papiers de l'ancienne administration de la police générale est absolument interdite, et il faut reconnaître que ce n'est point sans motifs légitimes qu'on dérobe à la curiosité publique des pièces dont la communication pourrait souvent compromettre l'honneur des familles, en accréditant des faits, la plupart du temps faux, articulés dans les dénonciations adressées à la police.

Ce n'est donc qu'en compulsant les mémoires de cette époque, en faisant appel à des souvenirs individuels, en recueillant autour de soi des traditions de famille que l'on peut arriver à rassembler les éléments d'une liste de cette classe de proscrits. C'est ce que

nous avons fait avec soin et persévérance et nous pouvons du moins affirmer la parfaite certitude de tous les noms que nous reproduisons. Mais combien n'en est-il pas que nous ignorons? car il y a eu des exilés dans tous les rangs de la société, il y en a eu sur toute la surface de l'empire français, il y en a eu dans les classes obscures comme dans l'aristocratie, parmi les jacobins comme parmi les royalistes. Les motifs d'exil étaient aussi nombreux que variés. Un dévouement notoire, bien qu'inerte, aux princes de la maison de Bourbon, cause d'exil. Des relations avec le pape prisonnier ou avec les cardinaux auxquels Napoléon interdisait de porter la pourpre et qu'on désignait sous le nom de *cardinaux noirs,* cause d'exil. Des opinions entachées de républicanisme ou même de libéralisme, cause d'exil. Des rapports d'amitié avec des exilés, cause d'exil. Et, sans compter tout ce que la délation, la malveillance ou le caprice d'un fonctionnaire pouvaient fournir de motifs à la rigueur du gouvernement, il y avait cette cause articulée quand on n'en avait pas d'autres, *mauvais esprit dans les sociétés,* qui permettait de tout atteindre. L'ordre d'exil sous le premier empire c'était la lettre de cachet de l'ancien régime, sans responsabilité, sans contrôle, sans publicité.

Par exemple, on se rachetait de l'exil : les très-grands seigneurs en acceptant des fonctions de chambellan, et leurs femmes une place à la cour. On obtenait la révocation de son exil en mettant son fils dans la garde impériale. On y échappait en donnant sa fille en mariage à un général favori du maître; et dans ce

cas on donnait pour dot à la jeune personne tous les biens de la famille dont se trouvaient ainsi dépouillés les parents du même nom qui y avaient droit, cousins ou autres.

En attendant un travail plus complet que le nôtre, voici les noms que nous avons recueillis. Les mémoires du duc de Rovigo et l'histoire à la fois si impartiale et si dramatique des démêlés de l'Église romaine avec le premier empire de M. le comte d'Haussonville nous ont fourni des renseignements importants.

Mme DE STAEL (la baronne). — Premier ordre d'exil, octobre 1803. Pluviôse an XI.

En mai 1806 on lui accorde l'autorisation de résider à Auxerre (Yonne).

Le 14 septembre de la même année on lui permet de se rendre à Rouen. Elle habite momentanément le château d'Acosta, commune d'Aubergenville (Seine-et-Oise), qu'elle reçoit l'ordre de quitter le 21 avril 1807 pour se rendre à Coppet.

Le 26 novembre 1808 Mme de Staël est autorisée à aller à Besançon.

Au commencement de l'été de 1810, ayant soumis le manuscrit de son ouvrage sur l'Allemagne à la censure impériale et le libraire ayant été autorisé à imprimer, elle obtient la permission de s'établir auprès de Blois (Loir-et-Cher), dans le château de Chaumont-sur-Loire, puis à Fossé, d'où elle pouvait, à la distance de quarante lieues qui lui était imposée, surveiller l'impression de son livre.

Ce fut en Touraine, en octobre 1810, que l'ordre

de partir sous trois jours lui fut signifié en même temps que fut opérée la saisie et la mise au pilon des dix mille exemplaires de son ouvrage.

Retournée à Coppet, Mme de Staël s'en échappa le 23 mai 1812 avec tant de mystère que les habitants du village ne soupçonnèrent pas sa fuite et que la police impériale n'en fut avertie que trois jours après.

Elle se rendit en Angleterre en passant par la Russie et la Suède.

Mme DE NADAILLAC (en secondes noces duchesse des Cars). — Exilée le 3 février 1806 aux îles Sainte-Marguerite : elle fut plus tard autorisée à résider à Tours.

OLIVIER DE VÉRAC (le marquis). — Exilé en janvier 1806, se retira d'abord à Bruxelles, puis à Mons, d'où il fut autorisé à faire des voyages à sa terre du Tremblay; le 27 juillet 1810, son exil fut révoqué, mais il accepta le titre et les fonctions de chambellan.

DE CROY (le duc et la duchesse). — Exilés dans la terre de Rœulx, près de Mons, le 2 février 1806. Cette terre appartenait au prince de Croy-Solre.

DE LÉON (le prince et la princesse), (plus tard duc et duchesse de Rohan-Chabot). — Exilés à la Roche-Guyon : leur fils aîné, Auguste de Rohan-Chabot qui fut duc de Rohan-Chabot, puis archevêque de Besançon et cardinal, fut, en 1812, nommé chambellan et obtint ainsi la révocation de l'exil de ses parents.

D'Avaray (le duc) et sa femme,
De Gèvres (la vieille duchesse),
De Tourzel (la duchesse),
De Charost (la duchesse) et sa fille,
De Tourzel (le marquis et la marquise),
Exilés en 1806, rappelés je crois en 1811.

M. de Montrond. — Exilé et interné à Anvers, transféré en 1811 au château fort de Ham.

Pendant les Cent jours, Napoléon le chargea d'une mission secrète pour l'impératrice Marie-Louise à Vienne.

Mme de la Trémoille (la princesse Louis). Elle était belle-sœur de la duchesse de la Trémoille et de la princesse de Talmont.

Dans une lettre de Mme de Staël à Mme Récamier, datée de 1811, parlant de leurs *consœurs* d'exil et de Mme des Cars, elle ajoute : « Vous a-t-on dit qu'on a refusé à Mme de la Trémoille d'aller dans la ville voisine de sa terre soigner la santé de son mari ? »

L'exil de Mme de la Trémoille remonte vraisemblablement à 1806. Elle le passa au château du Pezeau en Berry. Pendant la guerre de Russie, son neveu, le prince de Talmont qui s'était brillamment distingué, demanda et obtint le rappel de sa tante.

Charles de Damas (la duchesse), sœur de Mme Louis de la Trémoille, fut traitée avec la même rigueur.

Mathieu de Montmorency (le vicomte, puis duc), exilé le 17 août 1811, à quarante lieues de Paris.

Ce fut à l'occasion de l'emprisonnement des cardinaux noirs qu'une association, présidée par l'abbé Legris-Duval, se forma pour venir pécuniairement en aide à ces membres courageux du sacré collége. Mathieu de Montmorency figurait parmi les plus généreux donataires, et sans doute son dévouement à la cause du souverain pontife contribua, autant que ses relations avec Mme de Staël à décider son exil.

Mme Juliette Récamier (née Bernard), exilée le 17 août 1811, à quarante lieues de Paris.

Le duc de Rovigo, dans ses mémoires, dit, en parlant de son entrée au ministère de la police et de la liste des exilés qu'il mit sous les yeux de l'empereur :

« L'empereur me donna l'ordre de lever tous les obstacles qui s'opposaient au retour de ces mêmes personnes dans leurs familles, excepté Mme de Chevreuse, Mme de Staël, M. de Duras, M. de Lasalle et Mme Récamier. »

Alexis de Noailles (le comte), petit-fils du maréchal de Mouchy.

En 1809 il répandit la bulle d'excommunication que le pape Pie VII avait lancée au moment de son arrestation contre Napoléon. Mis en prison pour ce fait, il dut la liberté à son frère Alfred de Noailles, qui était au service et qui ayant apporté avec une singulière diligence des nouvelles très-importantes de l'armée, répondit à l'empereur qui l'interrogeait sur la récompense qu'il pourrait lui offrir : « qu'il sollicitait l'élargissement de son frère. » Sa demande fut



accordée. Mais bientôt, menacé d'être arrêté de nouveau, le comte Alexis de Noailles se décida à quitter la France. Il n'y rentra qu'en 1814.

HERMESSINDE DE NARBONNE, duchesse DE CHEVREUSE. — Exilée en 1808. On lui avait imposé le titre et les fonctions de dame de l'impératrice. Lorsque les princes espagnols détrônés furent amenés en France, l'empereur voulut l'attacher au service de la reine d'Espagne. Elle refusa et motiva ce refus en disant « qu'elle pouvait être prisonnière, mais qu'elle ne serait jamais geôlière, » de là son exil. Elle alla successivement à Caen, à Montpellier, à Lyon, à Grenoble, et, quoique mourante, ne put jamais obtenir l'autorisation de se rapprocher à moins de quarante lieues de Paris, ni de résider au château de Dampierre. Elle succomba le 5 juillet 1818, à Lyon, à une maladie de poitrine.

M. DE BARTILLAC (le marquis), propriétaire de Selles-sur-Cher, près Valençay, accusé de complicité dans le projet d'évasion des princes espagnols, exilé en 1808.

DE SAINT-AIGNAN (la duchesse) et son fils RAYMOND DE BEAUVILLIER. 1808.

Lorsque les princes espagnols furent internés en France et installés au château de Valençay dont la forêt était attenante aux bois de Saint-Aignan, ils eurent d'abord la liberté d'y chasser. Quelques gentilshommes français, au nombre desquels il faut mettre MM. Adrien et Mathieu de Montmorency, conçurent

l'idée de faire évader ces princes. Des indiscrétions commises mirent le gouvernement impérial sur la trace de ce complot. Les princes espagnols furent plus strictement surveillés et leur captivité resserrée dans l'enceinte du parc de Valençay.

Mme de Saint-Aignan et son jeune fils soupçonnés d'avoir connu ces projets d'évasion furent arrêtés et amenés dans la prison de Blois. Mme de Saint-Aignan, infirme et veuve, avait déjà perdu trois fils morts tous de la poitrine. Il lui en restait un seul âgé de 18 ans et fort délicat. Elle passa six mois en prison avec lui, sans pouvoir se résoudre à accepter la condition mise à son élargissement, qui était que son fils, Raymond de Beauvillier entrerait à l'école de Saint-Cyr et prendrait du service. La santé si frêle de cet enfant unique s'étiolait et dépérissait dans la prison. Le spectacle de ce dépérissement décida le consentement de la duchesse de Saint-Aignan. Son fils entra à Saint-Cyr, mais sa santé était si délicate qu'au bout de peu de mois, le général, commandant l'école, le renvoya à sa mère. Il mourut de la poitrine à 21 ans.

M. DE SAINT-PRIEST, ancien ministre de Louis XVI, fut banni à soixante et dix-huit ans de Genève, de France et d'Italie, pour le punir d'avoir un fils au service de Russie. 1812.

M. DE LASALLE (le chevalier, puis comte), fut dix ans exilé.

Mme D'AVEAUX. Le duc de Rovigo dit dans ses mémoires

(p. 398), qu'elle fut exilée sur la délation d'un domestique.

Après l'arrestation et pendant la détention du Souverain Pontife Pie VII, la persécution contre le clergé prit des proportions inouïes. Les treize cardinaux qui, par scrupule de conscience, refusèrent d'assister à la cérémonie religieuse du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, Consalvi, Oppizzoni, di Pietro, etc., arrêtés, obligés de se dépouiller des insignes cardinalices et de revêtir le costume des simples ecclésiastiques, furent exilés deux par deux à Reims, à Réthel, à Mézières, à Saint-Quentin, à Sedan, à Charleville. Trois d'entre eux furent internés à Semur. 1810.

En janvier 1811, M. Portalis, conseiller d'État, fils de l'ancien ministre des cultes, fut exilé à quarante lieues de Paris.

En 1812, M. Molé, grand juge, le proposa à l'empereur comme premier président à la cour d'Angers, et le fit nommer.

Monseigneur de Broglie, évêque de Gand, fils du dernier maréchal de ce nom. L'une des plus nobles et des plus héroïques figures de l'épiscopat français au XIXe siècle. Exilé en 1812.

Évêque d'Acqui, 1803.

Évêque de Gand, 1807.

Napoléon lui reproche son peu de zèle et l'oblige à renvoyer son grand vicaire, M. Lesurre, 10 août 1809.

Refuse en 1810 la Légion d'honneur à cause du serment qu'il trouve contraire à sa conscience.

Plein de courage dans le concile de 1811 où il se prononce contre toutes les demandes de Napoléon, relatives à l'institution des évêques.

Est arrêté le 12 juillet 1811 avec les évêques de Tournay et de Troyes, et enfermé à Vincennes.

Exilé à Beaune en 1812.

Transféré en 1813 aux îles Sainte-Marguerite, puis ramené à Beaune.

Juin 1813, M. d'Osmond est nommé à sa place à l'évêché de Gand.

Le 8 juillet 1813, on arrache, par la violence, à M. de Broglie une renonciation à son siége. Il la signe parce que cet acte ne révoque point les pouvoirs qu'il avait donnés à ses grands vicaires lors de son arrestation de 1811. En punition de la résistance du clergé à l'évêque nommé, le grand séminaire de Gand est incorporé tout entier dans l'armée. M. de Broglie reprend possession de son siége en 1814.

Il refuse, le 28 juillet 1815, le serment exigé des évêques par le roi des Pays-Bas.

Son refus est approuvé par Pie VII, par un bref du 1er mai 1816.

Il rédige les représentations des évêques belges au roi des Pays-Bas, le 17 février 1817.

Décrété d'accusation en mars 1817, il refuse de reconnaître la compétence des tribunaux.

Arrêté quelques jours après, il parvient à s'enfuir et à gagner la France.

Le 8 novembre 1817, la Cour d'appel (et non le jury) jugeant au criminel, le condamne par contumace à l'*exposition*, à la déportation et à la mort civile. (On

voit que le gouvernement des Pays-Bas n'y allait pas de main morte.) En février 1818, le roi des Pays-Bas, arguant du jugement rendu contre l'évêque de Gand, déclare le siége vacant. Résistance du clergé. Les grands vicaires, les chanoines sont emprisonnés, et pour la seconde fois, le personnel du grand séminaire est incorporé dans l'armée, non plus française, mais hollandaise.

Mgr de Broglie mourut à Paris le 28 juillet 1821.

En même temps que l'évêque de Gand, c'est-à-dire pour leur résistance, aux volontés de Napoléon dans le concile, les évêques de Troyes (M. de Boulogne), de Tournay (Him), saisis dans leurs lits, furent enfermés dans le donjon de Vincennes.

Leur détention fut ensuite transformée en exil, après qu'on leur eut fait donner la démission de leurs siéges. L'évêque de Tournay reçut l'ordre d'habiter Gien, et Falaise fut assigné comme résidence à l'évêque de Troyes.

Sur un *état des personnes qui ont été exilées de Paris d'après les ordres du dernier gouvernement* et dont on propose d'autoriser le retour, ledit état approuvé le 25 avril 1814 par le comte d'Artois, lieutenant général du royaume, et contre-signé par le baron de Vitrolles, on retrouve le nom de Mme de Staël : on y lit également à son ordre alphabétique :

Récamier :	Date de la décision :	Motifs :
(La dame).	Août 1811.	Mauvais esprit dans les sociétés.

Lieu où elle a été envoyée : Rome.

C'est en effet le lieu que Mme Récamier habitait au moment de la chute du premier empire.

On trouve sur cet état comme devant être l'objet d'une mesure de rappel les personnes notables suivantes qui avaient été éloignées à diverses époques de Paris :

Mgr Bertier de Sauvigny, exilé en 1811 ;

D'Hozier, frère du comte d'Hozier, condamné à mort comme complice de Georges Cadoudal et gracié par Napoléon ;

Lecourbe (le général) ;

Lally Tollendal (le comte de), envoyé à Bordeaux pour *son mauvais esprit* ;

Hulot (le général), beau-frère du général Moreau ;

Rey (le général), ancien consul aux États-Unis, exilé à Valence (Drôme) ;

Rivarol, exilé à Bagnols ;

Elzéar de Sabran (le comte), exilé à Plombières en février 1812, comme prévenu d'avoir entretenu avec Mme de Staël, en Suède, une correspondance et d'avoir manifesté *un mauvais esprit dans les sociétés* ;

Les ex-conventionnels Colombel et Laignelet, de Broglie, évêque de Gand.

Outre la catégorie des exilés, il y avait sous le premier empire celle des prisonniers d'État, détenus dans diverses forteresses.

Rovigo, dont les assertions ont toujours besoin d'être contrôlées et qu'on trouve souvent inexactes, ne peut cependant pas être accusé de grossir les faits à la

charge du gouvernement qu'il servait et de sa propre administration, le duc de Rovigo reconnaît que le chiffre des *prisonniers* d'État s'élevait à plus de six cents. Il les divise en plusieurs classes et n'admet pas que celle des détenus pour délits politiques ait dépassé quarante. Il nie toute détention cachée. Cependant il avoue que deux prisonniers d'État furent *détenus sous des noms supposés pour éviter toute entreprise de communiquer* au dehors. C'étaient, ajoute-t-il, deux chefs d'insurgés espagnols.

Parmi les prisonniers d'État, nous citerons l'abbé d'ASTROS, vicaire général de Paris, et plus tard archevêque de Toulouse. Arrêté le 1er janvier 1811, il ne sortit de Vincennes qu'en 1814, après la chute de l'empire;

Le cardinal PACCA, arrêté en 1809, tenu au secret à Grenoble, puis transféré à Fénestrelle, où il passa 4 ans;

Le DUC DE SAINT-SIMON, gouverneur de Madrid, au moment où les Français s'emparèrent de cette ville, détenu à Besançon;

L'abbé MUZZI;

Les chanoines MANCINI et RANCIA;

L'avocat PIETRO VALENTINI, gardé dans la forteresse de Fénestrelle, etc., etc.

1810. Dix-neuf évêques des États Romains furent arrêtés et expédiés en France sous escorte de gendarmes pour y vivre exilés dans de petites villes de province.

Dix d'entre eux :

MMgrs Simone, évêque de Nessi;

Mendelli, évêque de Terracine;

Piezileoni, évêque d'Acquapendente;

Pinchetti, évêque d'Amelia;

Lambruschini, évêque d'Orvieto;

Benigni, évêque de Terni;

Gazzoli, évêque de Lodi.

Ainsi que les évêques de Foligno, d'Assisi et de Nocera, furent conduits les uns à Bourg, les autres dans de petites localités du département de l'Ain.

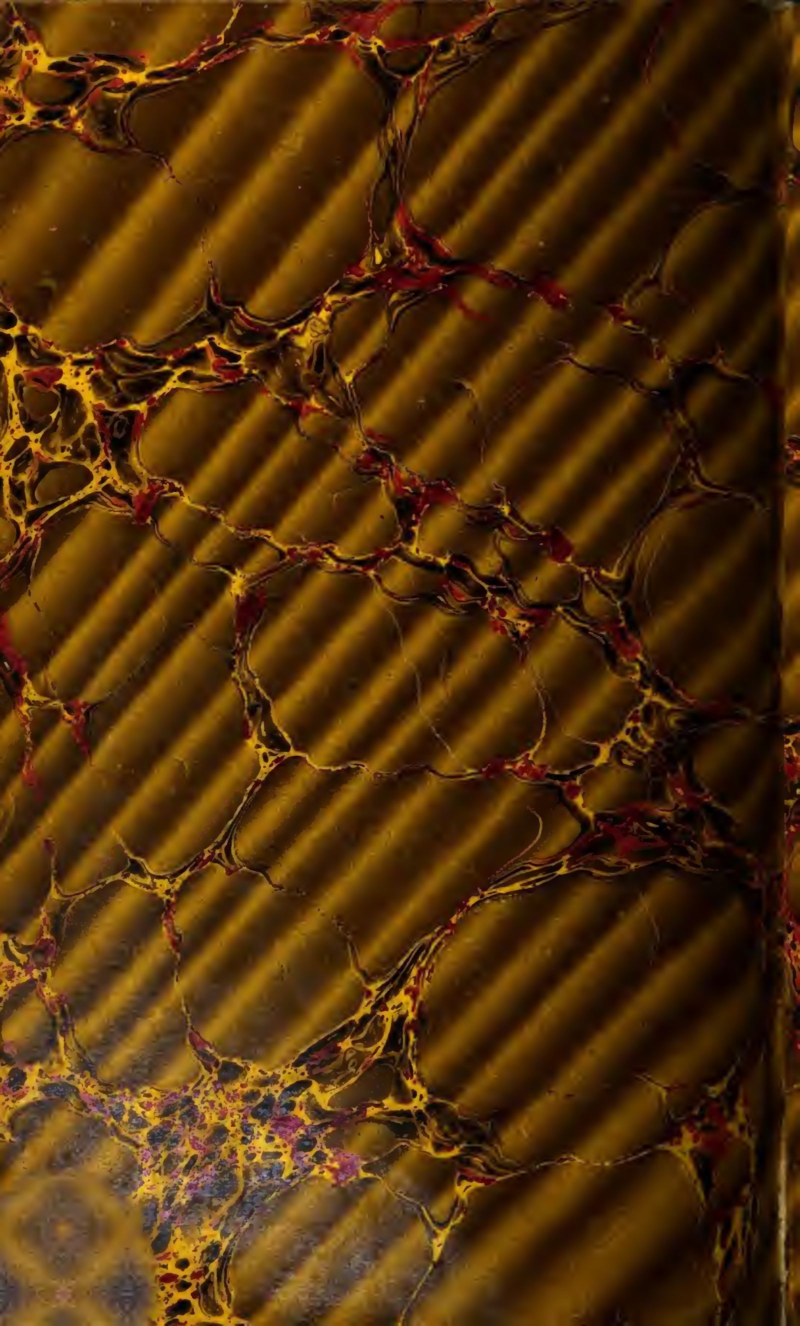
En même temps deux cents prêtres italiens étaient exilés en Corse.

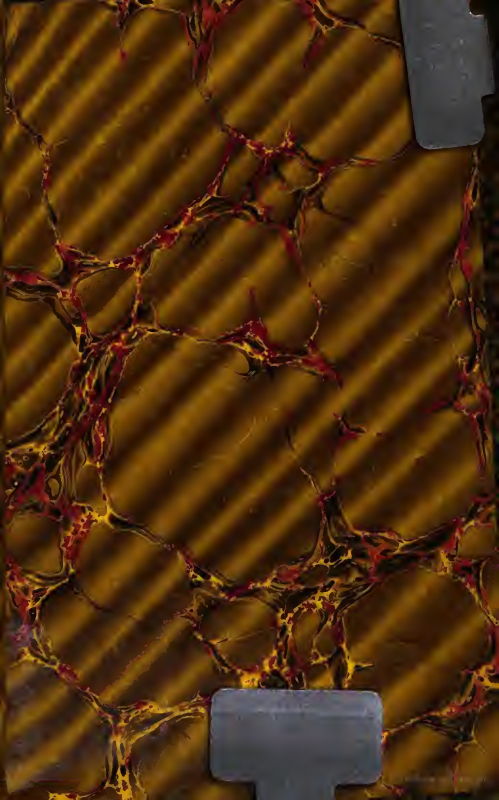
Le 4 septembre 1812, François-René de Chateaubriand (le vicomte) reçut du préfet de police l'ordre de s'éloigner de Paris. Il se retira à Dieppe.

FIN.

TABLE

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY






BIBLIO
SCA
PLUT